UNIVERSITÉ DE NANCY. — FACULTÉ DE DROIT

LES IDÉES
ÉCONOMIQUES ET SOCIALES
DE
RUSKIN

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

Le Vendredi 28 Juin 1912, à deux heures

PAR

Joseph DANEL

Président : M. BROCARD, *Professeur-Adjoint.*

Suffragants : MM. ROLLAND, *Professeur.*
RENARD, *Chargé de Cours.*

PARIS-LILLE
IMPRIMERIE A. TAFFIN-LEFORT

1912

THÈSE POUR LE DOCTORAT

FACULTÉ DE DROIT DE NANCY

Doyen : M. BINET, I. ✠.

Doyen honoraire et Professeur honoraire : M. BLONDEL, ✠, I. ✠.

Professeur honoraire : M. MAY, I. ✠.

MM. BINET, I. ✠, Professeur de *Code civil* et chargé du *Cours d'Enregistrement*, Doyen.

GARNIER, I. ✠, Professeur d'*Economie politique* et chargé du *Cours de Législation financière.*

BEAUCHET, I. ✠, Professeur de *Procédure civile*, chargé du *Cours de Procédure civile* (Voies d'exécution), et chargé du *Cours de Législation et Economie coloniales.*

BOURCART, ✠, I. ✠, Professeur de *Droit commercial* et chargé d'un *Cours de Droit commercial* (Licence).

GAVET, I. ✠, Professeur d'*Histoire du Droit*, chargé du *Cours d'Histoire du Droit public* et du *Cours d'Histoire du Droit et des Institutions juridiques de l'Est.*

CHRÉTIEN, I. ✠, Professeur de *Droit international public et privé*, et chargé du *Cours de Droit international public* (Doctorat).

CARRÉ DE MALBERG, I. ✠, Professeur de *Droit public et constitutionnel* et chargé des *Cours de Droit public* (Licence) et de *Droit public* et *Droit constitutionnel comparé* (Doctorat).

GÉNY, I. ✠, Professeur de *Code civil* et chargé du *Cours de Droit civil approfondi* (Doctorat).

MICHON, I. ✠, Professeur de *Droit romain* et chargé du *Cours d'Histoire du Droit privé.*

BROCARD, A. ✠, Professeur-adjoint et chargé d'un *Cours d'Economie politique* (Licence), d'un *Cours d'Economie politique* (Doctorat) et du *Cours d'Histoire des Doctrines économiques.*

ROLLAND, A. ✠, Professeur de *Droit administratif* et chargé d'un *Cours de Droit administratif* (Doctorat).

SENN, Professeur de *Droit romain*, chargé d'un *Cours de Législation industrielle* (Licence) et du *Cours de Pandectes.*

NAST, Agrégé, chargé du *Cours de Droit criminel*, d'un *Cours de Droit naturel* et d'un *Cours d'Eléments de Droit civil* (Capacité).

OUDINOT, Docteur en Droit, chargé d'un *Cours de Droit civil.*

SIMONNET, A. ✠, Docteur en Droit, chargé d'un *Cours d'Eléments de Droit civil* (Capacité).

RENARD, A. ✠, Docteur en Droit, chargé d'un *Cours d'Eléments de Droit public et administratif* (Capacité).

MELIN, A. ✠, Docteur en Droit, chargé du *Cours de Science sociale.*

ROVEL, I. ✠, Docteur en Droit, Secrétaire.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

UNIVERSITÉ DE NANCY. — FACULTÉ DE DROIT

LES IDÉES
ÉCONOMIQUES ET SOCIALES
DE
RUSKIN

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE

Le Vendredi 28 Juin 1912, à deux heures

ACAD. LIBLIOTHÈQUE

PAR

Joseph DANEL

Président : M. BROCARD, *Professeur-Adjoint.*

Suffragants : MM. ROLLAND, *Professeur.*
RENARD, *Chargé de Cours.*

PARIS-LILLE
IMPRIMERIE A. TAFFIN-LEFORT

1912

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547216_0044

INTRODUCTION

Le nom de Ruskin évoque un artiste original et éloquent, passionné dans la critique et dans l'admiration, un esthète riche et bienfaisant, qui voulait mettre partout, jusque dans les chaumières, de la beauté. Le plus souvent, on connaît de lui quelques dessins, on rappelle avec quel soin minutieux il surveillait l'illustration de ses livres, gravant lui-même les motifs d'architecture et les paysages où il voyait une confirmation de ses théories. Il est resté, pour ceux qui savent de lui quelques détails charmants, l'enfant qui, à quatre ans, consentait à laisser faire son portrait à condition que ce fût sur un fond de collines bleues.

Son fin profil de vieillard et la majesté de sa longue barbe blanche font penser à quelque prophète attardé parmi les machines en travail et dépaysé dans le scepticisme un peu las des époques de prospérité industrielle.

Et si l'on ouvre l'un de ses livres, et qu'au hasard d'un coup d'œil hâtif, on le trouve tout rempli de citations et d'allégories bibliques, on se fait l'idée de quelque pasteur qui, après avoir aimé la beauté des arts de toute son âme, en aurait compris, à

force d'échecs et de déceptions, la vanité profonde et terminerait sa vie dans l'isolement studieux d'un moraliste.

Comme sociologue, il est moins connu, beaucoup moins apprécié. Est-ce là une conséquence de son influence artistique qui fut trop considérable et auprès de laquelle tout succès n'est plus que médiocre ? ou bien n'est-il vraiment qu'une sorte de socialiste rêveur, perdu dans un idéalisme mystique sans contact avec la réalité, et dont les idées nuageuses et subtiles seraient dépourvues de portée pratique ? Plusieurs de ses enseignements pourtant, témoignage posthume de sa perspicacité, sont aujourd'hui passés dans les faits. — Est-ce la faute d'une méthode qui affecte volontiers une allure métaphorique, rendant l'intelligence du sujet plus délicate ? ou fût-il un précurseur trop lointain pour être compris ?....

Au moins pouvons-nous chercher, maintenant que s'est apaisé le bruit des luttes qui se sont élevées autour de son nom, à vérifier dans ses œuvres économiques la parole de Taine qui disait dans une page de ses *Notes sur l'Angleterre :* « Il n'est personne à qui les livres de Ruskin ne donnent à penser ».

PREMIÈRE PARTIE

L'HOMME ET LE MILIEU

Avant d'entreprendre l'exposé de ses idées économiques et sociales, il est nécessaire de replacer Ruskin dans le milieu où il a vécu, et d'étudier les causes de l'évolution curieuse qui fit de cet artiste un sociologue aussi original que pénétrant.

Il n'émet pas de théories abstraites, fruit d'un travail de cabinet ; il les saisit, pour ainsi dire, sur le vif ; il les établit sous l'impression de ce qu'il a vu, tout palpitant encore de tristesse ou de joie.

Ses idées sont trop personnelles pour ne pas demeurer incompréhensibles à quiconque tenterait de les expliquer sans se souvenir de son tempérament. A s'en tenir à la simple étude des textes, peut-être n'aurait-on pas besoin d'en forcer beaucoup le sens littéral pour y découvrir quelques contradictions : elles ne seraient qu'apparentes, car il y a

dans l'œuvre de l'auteur d'*Unto this last* un contexte que l'on a pas le droit de négliger sous peine de commettre des erreurs, c'est l'histoire de sa vie, de son caractère, de ses admirations.

Il n'eut rien de l'intellectuel savamment courbé sur des livres ; c'est à la nature et aux gestes humains qu'il a demandé de l'instruire. Il va, observateur inquiet, travaillant à connaître le pourquoi des choses, interrogeant surtout les témoins muets des convulsions de la terre ou des révolutions de ses habitants, cherchant à pénétrer les secrets de la vie afin de la mieux aimer et de la rendre meilleure.

Depuis l'époque où, tout jeune, il se demandait dans l'un de ses premiers articles, les causes de la coloration des eaux du Rhin, jusqu'au soir de sa vie où il adresse aux ouvriers d'Angleterre ses dernières exhortations à mener une existence plus sainte, il a toujours été le chercheur passionné, le botaniste ému, le prêcheur enthousiaste qu'annonçaient les premiers bégaiements de son enfance.

Ce qui fait l'intérêt de la vie de Ruskin, en dépit d'une si déconcertante variété, c'en est la réelle et profonde unité.

Dès qu'on l'a connu d'un peu près, on ne peut se défendre de l'aimer. On peut critiquer ses théories artistiques, démolir ses démonstrations et nier ses axiomes, reprocher à son économie politique d'être trop sentimentale ; on ne saurait blâmer l'inspiration de toute son œuvre. Ruskin a témoigné d'un sens

merveilleux de la vie : il avait appris à la connaître, encore tout petit, dans les nuances éphémères des fleurs et dans les stratifications géologiques, puis, de degré en degré, il s'ouvrit à une science plus précise et à une contemplation plus exquise de ses mystères et de ses lois ; l'architecture et la sociologie même ne lui furent que des étapes et s'il finit en moraliste, c'est que toujours il avait été apôtre de la vie.

Nous possédons beaucoup de renseignements sur la biographie de Ruskin. Les violentes admirations qu'il provoquait et jusqu'aux contradictions acharnées dont il était l'objet se sont concrétisées en des écrits où les détails abondent. Des mains amies ont pieusement recueilli, du vivant même du maître, ces richesses anecdotiques ; lui-même les a aidées en se racontant : son œuvre est toute pleine de souvenirs personnels, de pages où il excelle à se mettre en scène ; et à la veille de son déclin, il compléta tous ces documents qu'il allait livrer à la postérité en recueillant, dans *Præterita*, ses souvenirs d'enfance : c'est de lui que nous avons appris ses goûts, ses émotions.

Et c'est sans affectation que Ruskin se livre ainsi lui-même : il parle de lui naïvement ; il y met autant de confiance ingénue qu'à dire les charmes d'un endroit qu'il aime. Ce sont des confessions mais sans rien de tragique que des pleurs d'enfant ;

Ruskin n'a pas l'orgueil de ses défauts ni la vanité de ses triomphes précoces. Il les note simplement comme on ferait d'un aveu.

Cependant, nous n'avons pas à retracer ici en détail toute sa vie ; voulant étudier en Ruskin le sociologue, nous nous bornerons à relever les traits caractéristiques de l'évolution de sa pensée afin de replacer ses idées économiques dans le cadre historique où elles sont nées.

CHAPITRE I

L'Homme.
Sa vie. — Son éducation. — Sa méthode.

La vie de Ruskin fut triste. Du milieu austère de Herne Hill jusqu'au crépuscule assombri de Coniston où la mort enveloppait son intelligence avant de roidir son corps, il n'eut jamais beaucoup de ce bonheur que donne l'amour de la famille. Malgré d'éphémères apparences, il resta toujours un solitaire : parmi son entourage il rencontra plus d'admirations ferventes que d'affections.

Oserait-on prétendre qu'il doive à cet isolement du cœur une part de son génie ? Dès sa jeunesse, nous le voyons rejeté vers la contemplation de la nature et l'amitié des choses ; plus tard encore sans amour, il s'éprit des foules qui souffraient et de la beauté mystique des âmes. Les leçons sévères de l'Ecclésiaste, qui proclame la vanité des vanités et le néant des désirs humains, furent ses premières lectures : sa mère avait-elle eu le pressentiment que mieux que d'autres il allait les vérifier ?

C'est à Londres, le 8 février 1819, que naquit Ruskin. Il donna bientôt des signes d'une prodigieuse précocité. Mais à cet âge où tout le monde a du génie, l'influence profonde de sa famille nous intéresse plus que les manifestations d'une vocation de prêcheur ou de sa verve poétique.

Ses parents, écossais tous deux, fermement attachés à la religion presbytérienne, mettaient à en garder l'esprit et à en respecter les coutumes une rigueur puritaine. Sa mère, qui voulait ignorer « les tendresses nerveuses de l'amour maternel[1],» l'avait, dès sa naissance, consacré à Dieu, caressant pour lui le rêve d'un brillant avenir ecclésiastique.

Chaque matin, elle lui faisait lire plusieurs chapitres de la Bible ; puis il en apprenait un certain nombre de versets par cœur. Autour de lui, nul jouet ; le jeune Ruskin n'avait pour distraction que quelques bouts de bois, un trousseau de clefs ; il raconta plus tard comment il s'absorbait alors dans la contemplation des fleurs du tapis.

Il n'eut pas non plus d'amitiés ; jusqu'à son passage à Oxford, il vécut entouré de ses parents et de quelques hôtes de sa famille qui mettaient tous leurs soins à imprégner leur vie des principes d'une morale austère. Sa gouvernante elle-même était une puritaine rigide.

Il ne connut point l'expansion joyeuse de l'affec-

---

1. J. Bardoux, *Ruskin*, p. 31.

tion filiale ; à en croire ses confidences de vieillard, il était, dans sa famille, comme un isolé :

« Je n'avais, écrit-il dans *Prœterita*, personne à aimer, mes parents étaient pour moi des forces visibles de la nature, aussi peu dignes d'amour que le soleil et la lune [1]. » *Fors Clavigera* contient une plainte aussi lamentable : « Enfant, je n'avais rien d'animé à aimer, sauf moi, quelques nids de fourmis et un ou deux oiseaux sociables [2] . »

Cette éducation solitaire et rude mettait l'enfant dans l'impossibilité de s'épancher et le forçait à prendre des habitudes méditatives. Son âme s'enfermait dans la solitude et prenait plaisir à se regarder elle-même. Il était gauche et timide, incapable souvent d'exprimer sa pensée, effrayé du commerce des hommes. Mais cette enfance recluse lui donnera une étonnante faculté d'observation. Les premières révélations de la nature l'émeuvent profondément, le jeu des rayons du soleil dans les remous d'une rivière lui fait un spectacle dont le souvenir encore réjouira sa vieillesse, et, saisi de la beauté des fleurs de l'amandier, il en conçoit une joie telle que « pendant de longues années, dira-t-il, ce que j'ai demandé au ciel avec le plus d'ardeur, c'est qu'à l'époque de la floraison, la gelée épargnât les amandiers [3]. »

---

1. *Prœterita*, I, p. 62, trad. J. Bardoux.
2. *Fors Clavigera*, III, 54, p. 103, trad. Bardoux.
3. *Prœterita*, I, 73, trad. Bardoux.

Plus capable d'exprimer une idée en vers ou un enthousiasme par un dessin que de soutenir une conversation ou de traduire en phrases un sentiment profond, il s'était naïvement épris de l'une des filles de l'associé français de son père, M. Domecq. Celle-ci ne répondit point à ses avances. Mais quand, en 1840, il apprit qu'elle allait se marier, ce fut un ébranlement de toute sa santé : il dut quitter Oxford et partir précipitamment pour l'Italie.

Ce n'était pas le premier voyage qu'il accomplissait sur le continent. Il avait, sept ans auparavant, accompagné sa famille sur les bords du Rhin et dans les Alpes ; c'est alors, qu'un soir de juin, lui fut révélé, à Schaffouse, la beauté des montagnes. Voici comment, bien longtemps après, il retraçait l'émotion de cette soirée décisive :

« Nous regardions ce paysage d'ondulations basses, bleuissant dans le lointain, comme nous aurions regardé un de nos horizons de Malvern dans le Worcestershire ou de Dorking dans le Kent, lorsque — soudain — voyez !.... là-bas !

» Pas un moment, il ne vint à la pensée d'aucun de nous que ce fussent des nuages. Ces contours étaient clairs comme du cristal, affilés sur le pur horizon du ciel et déjà colorés de rose par le soleil couchant. Cela dépassait infiniment tout ce que nous avions pensé ou rêvé..... J'étais alors dans la parfaite santé de la vie et le feu du cœur, ne désirant rien

être autre que l'enfant que j'étais, ni rien avoir de plus que ce que j'avais, connaissant la douleur suffisamment pour considérer la vie comme une chose sérieuse, mais pas assez pour relâcher les liens qui m'attachaient à elle, ayant assez de science mélangée à mes impressions pour que la vue des Alpes ne me fût pas seulement la révélation de la beauté de la terre, mais aussi l'accès au premier chapitre de son enseignement. » Car une émotion d'art n'est pas pour lui seulement une joie, elle est une leçon, la révélation d'un devoir, l'appel d'une vocation.

Les Alpes, à ce second voyage, lui rendirent la santé. Quand il revint en Angleterre, son imagination était remplie d'impressions vives, ses cartons bourrés de notes et de croquis ; il n'eut qu'à mettre tous ces documents en ordre pour en faire le début des *Peintres modernes* (1843).

C'est alors une suite presque ininterrompue de voyages qui vont inspirer les autres livres de cet ouvrage et donner naissance aux trois volumes des *Pierres de Venise*.

A chacun d'eux, c'est une nouvelle découverte. Ruskin procède comme par étapes, et chaque fois c'est une autre beauté, plus subtile peut-être, qui lui est révélée. Ce n'est qu'en 1845 qu'il commença à comprendre et à aimer Venise : il avait fallu que ses yeux s'accoutumassent peu à peu à la lumière et

---

1. *Præterita*, I, 133-135, trad. R. de la Sizeranne.

aux lignes des paysages d'Italie. Il en fait l'aveu dans *Præterita :* « Sans cette visite, dit-il, j'aurais écrit les *Pierres de Chamonix*, au lieu des *Pierres de Venise.* »

A Londres, c'est le succès éclatant des premières éditions ; puis, à mesure que s'affirment ses préoccupations d'apostolat, la lutte se fait plus âpre et plus rude. En 1851, champion heureux de Turner qui meurt cette année même, il entreprend la campagne pour le Préraphaélisme qui devait finir par un triomphe.

Il venait, à cette époque, de publier, tant étaient multiples les formes sous lesquelles il combattait l'erreur et le mal, les *Notes sur la construction des Bergeries,* appel religieux à l'union des Églises.

Dans cette bataille d'idées, Ruskin ne fut pas soutenu par les affections de la famille. Il ne trouva pas à son propre foyer cette flamme chaude et brillante qui réconforte des bourrasques du dehors dans la paix et l'intimité du « home ». Il épousa en 1848 une jeune fille de Perth, à laquelle il ne sut pas donner le bonheur ; cinq ans plus tard, le ménage se séparait dans des circonstances douloureuses ; et l'auteur de *Præterita* retournait à Denmark Hill, auprès de ses parents.

Eux non plus ne devaient lui apporter les encouragements d'autrefois. John James Ruskin ne comprenait pas le goût de son fils pour l'art italien, et

c'était entre eux, après la communauté première de leurs admirations, une pénible séparation. Les divergences s'accentuèrent quand celui-ci, dans ses campagnes sociales, se mit à battre en brèche les affirmations de l'école libérale : le père maintenant désapprouvait le fils. Le vieillard en souffrit au point que Ruskin arrêta quelques mois la lutte pour respecter la paix de ses derniers moments (1864).

De 1854 à 1860, Ruskin est vraiment, selon le mot de M. Bardoux, « le directeur de la conscience artistique de l'Angleterre ». Et tandis que son influence s'accroît des batailles qu'il a gagnées et qu'il règne presque sans conteste sur le goût de ses concitoyens, peu à peu se font jour dans sa pensée les préoccupations sociales.

Dans la publication parallèle de *Modern Painters* et de *Stones of Venice,* on remarque cette évolution qui s'accuse à mesure que l'œuvre se poursuit.

A partir de ce moment, commencent les campagnes de conférences et d'articles de journaux consacrées à une prédication sociale ; elles ne furent interrompues que vers 1860 par deux longs séjours que Ruskin fit en Savoie, au village de Mornex, méditant dans la solitude les problèmes de l'économie politique. Il en rapporta de petits traités où il avait consigné le résultat de ses recherches.

On sait l'accueil que reçurent ces « *essais* » où les principes de l'économie orthodoxe étaient combattus

avec une hardiesse souvent prophétique : leur publication fut deux fois interrompue par les éditeurs intimidés des résistances du public ; malgré la désapprobation silencieuse de sa famille et de ses amis, l'auteur gardait pourtant la certitude que tout cela était le meilleur de son âme et ce qu'il avait écrit de plus exact et de plus profond.

Quand, en 1864, mourut le père de Ruskin, la lutte reprit plus acharnée, plus méthodique. Une série de lettres d'abord sans périodicité, puis, à partir de 1867, publiées à date fixe, apportent un enseignement direct aux ouvriers d'Angleterre ; leur auteur y joint des conférences qu'il multiplie sur tous les sujets, mais principalement sur les questions économiques et sociales.

Il y a, chez Ruskin, de 1860 à 1880, une période d'activité débordante : tout lui est prétexte à enseignement : il adresse continuellement des lettres aux journaux, il ne laisse passer aucun point de vue contraire à ce qu'il pense sans chercher à le rectifier dans l'esprit des lecteurs. Il commence alors ses réalisations pratiques. L'imprimerie d'Orpington fut fondée en 1872 ; la guilde de Saint-Georges, un peu plus tard.

En 1869, l'Université d'Oxford l'accueille et le nomme professeur d'art. Son enseignement veut être une éducation ; l'art lui est souvent un prétexte à prêcher la morale sous ses aspects individuels ou sociaux. Si les préoccupations esthétiques parais-

sent revenues au premier plan, elles ne sont cependant plus pour lui qu'un moyen de faire entendre des idées plus générales et des conseils qui intéressent la vie même de l'Angleterre.

Malgré toute cette activité, de douloureux symptômes font prévoir le déclin.

Pendant son enseignement d'Oxford, déjà certaines de ses initiatives étonnent : s'il fait construire par ses étudiants une route que les professionnels considèrent d'ailleurs comme un mauvais chemin, ou s'il entreprend de balayer les rues de Londres pour apprendre la propreté à ses concitoyens, on fait plus que s'étonner, on raille, on perd le respect.

Plus tard, des initiatives du professeur, même dans le domaine de son enseignement, aboutissent à des échecs : une école de dessin qu'il fonde à Oxford ne réunit que quelques élèves. Ses cours sont parfois moins suivis : on l'écoute un peu moins, on ne le croit plus.

Les défauts de sa pensée s'exagèrent à certains jours : son imagination demeure puissante, mais la richesse n'en est plus contenue. Les comparaisons trop luxuriantes deviennent incompréhensibles, les affirmations prophétiques s'accumulent, souvent énigmatiques ; parfois l'idée même ne se laisse plus saisir.

Tout d'ailleurs s'acharne contre lui : aux incompréhensions et aux luttes du dehors, viennent

s'ajouter les chagrins intimes. Son dernier roman fut aussi navrant et plus douloureux que les précédents : Ruskin aimait une de ses élèves les plus assidues, la première femme peut-être qui le comprit pleinement. Mais ses inquiétudes religieuses ne faisaient que s'accroître ; d'une foi presbytérienne étroite et austère, il était passé à un christianisme vague. Son « agnosticisme » lui valut l'hostilité des parents de la jeune fille : celle-ci fit à sa foi le sacrifice de son amour. Elle mourut sans avoir voulu revoir son maître : il n'avait pas pu affirmer qu'il aimait Dieu plus qu'elle-même, et Ruskin n'avait pas consenti à acheter d'un mensonge la joie d'un dernier revoir. C'était en 1875 ; trois ans après la première crise de folie se déclarait.

La mère de Ruskin ne vit pas ces heures tristes. Elle était décédée en 1871, sans avoir connu toutes les angoisses religieuses de son fils.

Celles-ci ne cessèrent que peu de temps avant les « sombres jours de mort » qui allaient durer vingt-deux ans. Ruskin se rapprochait du christianisme. Le cardinal Manning essaya de lui faire quelques avances ; mais, malgré que l'auteur de *Præterita* ait parlé avec émotion de la vie monastique et qu'il ait mieux compris le culte de la Vierge et des saints, il ne vint pas jusqu'au catholicisme.

De la dernière période de cette vie si pleine, il n'y a rien à dire. Des éclairs de lucidité donnent à Ruskin

l'illusion que toute sa puissance lui est revenue ; il s'étend alors en longs projets d'avenir, hanté de l'immensité de la tâche qui lui reste encore à accomplir ; il compose des plans d'ouvrages qui ne seront jamais commencés. L'imagination seule demeure tout entière ; qu'il écrive ou qu'il parle, on retrouve la même puissance de style et l'étonnante parure d'une pensée qui va s'éteindre.

Pourtant il a encore des moments de clarté magnifique : c'est à cette période qu'appartient la *Bible d'Amiens*, écrite de 1880 à 1885.

Dans la calme solitude de Brantwood, près du village de Coniston et au bord de ces lacs qu'il avait tant aimés, Ruskin vieillissait occupé seulement à contempler encore les jeux de lumière dans les nuages et à revoir, d'un regard déjà morne, ses collections de pierres ou de gravures. Par une fin de jour radieuse, entouré de quelques amis fidèles, il ferma doucement les yeux à cette lumière qui lui avait donné les meilleures de ses joies (20 janvier 1900).

L'émotion respectueuse, la reconnaissance de toute l'Angleterre à la nouvelle de la mort de celui qui avait été si grand et qui, depuis si longtemps, s'était tu, vint témoigner de son influence. Les hommages qui affluèrent, pieuse gratitude de toutes les classes, lui rendirent une justice posthume ; depuis les degrés du trône jusqu'aux humbles chaumières que ses conseils avaient ensoleillées, son nom fut béni.

Une sépulture lui fut offerte à Westminster, mais son désir avait été formel ; son corps fut déposé dans le petit cimetière de Coniston sous les branches d'un sapin, l'arbre qu'il avait le plus aimé. Comme sa vie avait été un combat, sa mort fut une apothéose : il n'y eut « de deuil à son enterrement que dans le cœur de tous ceux qui l'avaient aimé et qui se révélèrent si nombreux » un voile écarlate semé de roses recouvrait le cercueil avec ces mots brodés : *Unto this last*, et sous les voûtes de la petite église de campagne, des guirlandes de fleurs témoignaient, en cette triste journée d'hiver, de l'horreur que Ruskin avait toujours eue pour le noir.

*
* *

Ces quelques notes biographiques permettent de dégager les traits dominants du caractère de Ruskin : une remarquable puissance d'intuition qui le met en contact direct, sans intermédiaire, avec la vérité, et une force de conviction qui le pousse à proclamer sa notion du vrai et à combattre jusqu'à ce qu'il ait emporté l'adhésion.

Doué d'une étrange faculté de visionnaire, il embrasse la vérité d'un coup d'œil par une sorte de révélation intérieure. Son intelligence des réalités est d'autant plus précise qu'il se préoccupe moins de ce que l'on a pensé avant lui. Ruskin voit ses théories en lui-même ; elles se présentent à lui bien

plutôt comme des états de son âme que comme des idées de son cerveau. Il voit plus qu'il ne comprend, il sent plus qu'il ne raisonne.

Mais cette puissance d'imagination est la marque de son génie original; par elle s'expliquent les grandeurs comme les limites de son œuvre artistique et économique. Déroutés par de tels procédés, ses adversaires ont tiré parti pour l'attaquer des faiblesses inhérentes à une telle méthode qui ne saurait, au demeurant, être celle du vulgaire et qui risque de conduire un esprit moins équilibré et moins réaliste que ne l'était celui de l'auteur des *Pierres de Venise,* à la chimère et à l'erreur. Et c'est de là justement que naîtront les exagérations ténébreuses dont nous avons parlé.

Heureusement, Ruskin poussa jusqu'au scrupule et le soin minutieux du détail et le respect des données de l'observation; mais là encore s'affirme la même tendance, il ne connaît rien des sensations et des expériences d'autrui, mais il était doué d'une personnalité assez riche pour puiser en lui-même les éléments de sa méditation originale et hardie.

Il a édifié ses théories artistiques en regardant le monde ; les peintres qu'il défend ou dont il entreprend de faire connaître les œuvres au public, il les a aimés pour leur vérité; il reconnaît sur leurs toiles une vision de la nature telle que ses yeux la lui ont montrée.

Il tire de même ses affirmations économiques de

faits qui l'ont frappé ; ce n'est pas dans les livres, il s'en flatte, qu'il a appris ce qu'il sait du commerce, du travail, c'est en observant la réalité. Ni le raisonnement, ni les professeurs ne lui ont révélé que la société emploie mal ses forces et plus mal encore ses biens : il l'a vu. La rencontre d'un pauvre a sur lui plus d'empire que n'importe quelle dissertation savante qu'il ne lira même pas [1].

Et quel réalisme patient dans son observation ! Qu'il s'agisse de l'examen d'un ensemble ou de l'analyse d'un détail, il voit tout. Il voit, sans doute, à sa manière, et cette manière n'est peut-être pas celle de tout le monde ; mais il voit assez complètement et assez nettement pour être capable d'évoquer ce qu'il a vu devant un auditoire et de communiquer à celui-ci l'émotion même qu'il a éprouvée. Il sait raconter ce qu'il a senti avec une loyauté naïve qui est déjà de la grâce.

Un esprit aussi original devait être combatif. Son ardeur militante ne lui laisse aucun repos qu'il ne soit arrivé à la certitude d'avoir été compris. Ruskin possède une étonnante passion d'influence : il veut

---

1. L'auteur d'*Unto this last* n'est pas le seul économiste qui ait ainsi procédé par une méditation vigoureuse et personnelle. L'un de ses contemporains, le baron de Vogelsang emploie souvent cette méthode, en la dépouillant cependant de ce qu'elle a chez Ruskin d'excessif ; converti de bonne heure au catholicisme, il aboutit sur bien des points à des conclusions identiques à celles de notre auteur ; lui aussi « se fait de l'économie sociale la conception féodale et chrétienne du Moyen Age. » (VOGELSANG, *Morale et économie sociale.*)

convertir; qu'il se raconte et c'est une manière d'expliquer et de faire mieux comprendre sa pensée, ou qu'il expose des idées et cherche bien plus à changer les intelligences et les cœurs qu'à détruire une thèse ou à réduire un adversaire, c'est toujours un but positif qu'il poursuit, il veut convaincre de la vérité qu'il a découverte.

Voilà qui donne une allure toute particulière à ses traités, à ses conférences surtout : on découvre jusque dans les détails ce besoin passionné d'amener ses auditeurs à penser comme lui ; il multiplie, pour être clair, les exemples, les comparaisons ; il accumule les documents, dessins et descriptions ; il laisse s'épanouir son émotion pour mieux la communiquer ; il use d'éloquence ou de simplicité, il se fait enthousiaste ou précis ; on sent encore, à le lire, la palpitation d'une âme qui se donnait toute entière à une cause. Il se jetait éperduement dans la mêlée et finissait par emporter de haute lutte la conviction qu'il avait voulu établir dans l'esprit et dans le cœur de ses auditeurs.

Ces qualités et ces défauts, il les doit à son éducation première. Il ne faut parler qu'avec piété des parents de Ruskin. Leurs premières directions ont eu sur le développement de son âme une influence dont il demeura toujours reconnaissant. Peut-être faut-il se garder de prendre au tragique les boutades que nous avons citées : elles feraient

croire qu'il ne les a pas aimés ; s'il n'eut pas à leur égard de ces effusions charmantes dont les enfants sont coutumiers, sa nature aimante et si impressionnable dut en souffrir et il s'en plaint. Mais il leur témoigna toujours une affection profonde et un grand respect. Nous n'avons pas le droit d'oublier qu'il sut faire, au plus fort de la lutte, une trêve de quelques mois pour adoucir l'amertume des derniers moments de son père.

C'est à lui qu'il dut de pouvoir développer son goût pour les beaux-arts ; souvent il l'accompagnait dans ces voyages d'affaires où l'on ne manquait ni la visite d'un château, ni l'étude d'un musée. Ce négociant en vins de Xérès était un homme assez cultivé pour poursuivre presque seul l'éducation artistique d'un fils qui devait être Ruskin.

Mais l'influence de sa mère fut sur lui beaucoup plus profonde ; il se rendait compte de tout ce qu'il devait à la sévérité de la discipline maternelle et à la régularité de ses lectures de la Bible. C'est là qu'il avait puisé cette force de concentration qui lui permit de prendre avec tant de netteté conscience de ses intuitions, cette puissance d'observation à quoi il dut d'être un analyste scrupuleux et un dessinateur minutieux, cette fermeté de pensée qui lui fit croire d'une foi spontanée et profonde à ses illuminations intérieures et cette certitude de la justice et de la fécondité des principes chrétiens qui, malgré les erreurs de son imagination et les

égarements de son génie, lui demeurèrent la règle sûre à quoi il dut la meilleure part de son action.

Qui prétendrait, de plus, que l'absence où on le tenait du commerce des hommes n'a pas été pour une part dans cette obstination avec laquelle il cherche ses idées en lui-même, se défiant des affirmations d'autrui ? Il est toujours resté intellectuellement peu sociable : n'est-ce pas ce qui donne à sa pensée ce tour parfois si paradoxal mais toujours si vigoureusement personnel, si neuf et si hardi ?

C'est parce qu'il a vu ainsi clair en lui et que ses intuitions se sont imposées à son esprit et à sa volonté avec la force irréductible de la vérité, qu'il a toujours été un lutteur. Ce trait de caractère s'accuse à mesure qu'il vieillit et les derniers portraits que nous avons de lui nous représentent bien le prophète idéaliste que nous imaginons.

Sa longue barbe de patriarche, son regard bleu perdu dans une méditation lointaine, son profil sévère de penseur austère font songer à quelque Moïse égaré dans un siècle industriel.

Prophète, il le fut par la clarté de ses visions, mais il était trop anglais de tempérament et d'éducation pour ne pas demeurer toujours soigneusement pratique. Quoiqu'il fasse, il poursuit un but concret dont la réalité est aisément tangible : il ne se contente pas d'un résultat lointain, d'une promesse inconsistante ; il veut — et il lui est impossible de

concevoir autre chose — un bienfait immédiat, une certitude.

C'est ce qui l'a préservé, en partie, des exagérations faciles et du danger des hypothèses sociales : il n'a point bâti en rêve la cité future, il n'en a ni indiqué les lois, ni décrit les charmes : il lui a suffi d'orienter le présent sans définir les cadres dans lesquels s'établirait l'avenir. Ruskin n'est pas un architecte de sociétés idéales — son imagination pourtant les aurait faites si belles. Il a beaucoup vécu dans le passé, il a demandé à tant de monuments le secret de leur construction, il a vieilli de l'expérience de l'humanité ; cela l'empêche de croire que le futur se laisse emprisonner dans les limites d'une définition.

Anglais, il l'est encore par la force qu'il met à s'attacher au passé de sa race. Traditionnaliste jusqu'aux moëlles, il sait l'importance d'un geste répété de génération en génération; il aime la beauté de ces coutumes que les pères lèguent à leurs fils comme un dépôt sacré ; elles créent entre les âges qui passent ce lien permanent qui absorbe et détruit les fantaisies individuelles au profit de cette réalité vivante que nous appelons plus volontiers, au risque de la restreindre à quelques générations, la famille, et que lui prolonge indéfiniment dans le passé et dans l'avenir. La race, produit d'une heureuse hérédité et d'une éducation privilégiée a pour lui une importance

qui se juge à l'étendue de ses responsabilités.

Contre ce lien, il n'y a aucune liberté possible, car l'aristocratie — ce sont les meilleures et les plus affinées de ces races d'hommes — n'existe pas pour elle-même, mais pour le bien commun de la société. Toute supériorité entraîne responsabilité et devoir ; à l'encontre du devoir, rien ne prévaut ; il n'est pas alors de liberté car si l'individu n'en accepte pas le joug de bonne grâce, l'intérêt social exige que l'on obtienne de lui cette soumission, fût-ce par la force. De là cette notion si compréhensive de l'autorité confiée à celui que l'hérédité et l'éducation auront accoutumé à son exercice comme à une fonction et une charge plus lourde que d'autres, sans autre profit personnel que la joie d'avoir « servi. »

Mais nous sommes à une époque de transformations. Ruskin s'en rend compte : tradition et progrès, pour lui c'est tout un ; et s'il s'attache avec tant de fermeté aux legs du passé, ce n'est pas qu'il en croit les cadres immuables, mais il devine le rôle des vertus anciennes dans les organisations de demain. Il n'y a pas en lui cette tristesse qui se blottit à demeure dans le regret des formes qui se sont effritées, cette superstition de ce qui fut et que l'on aime parce qu'il fut ; il prêche parmi les disciplines antiques celles qu'il sait bonnes à l'homme de tous les temps. S'il constate que des classes manquent à

leurs devoirs ou cessent leurs fonctions, c'est vers les héritiers de leur mission qu'il se tourne, les conjurant de pratiquer les vertus des ancêtres, avec la même droiture, dans des situations nouvelles.

Et là encore, nous retrouvons l'influence de la Bible : Ruskin est chrétien de naissance et d'éducation. Ses premières imaginations et ses jugements d'enfant se sont trouvés inspirés par la lecture des Livres Saints dont les réminiscences peuplaient sa jeune intelligence. C'est par eux qu'il s'est ouvert à une conception de la vie ; c'est selon l'esprit des prophètes et des juges de l'Ancien Testament qu'il a appris à estimer les hommes et les événements. De là cette vigueur qu'il apporte dans ses affirmations partout où une question morale se trouve engagée. Le Décalogue s'impose à lui avec autant de nécessité qu'autrefois au peuple juif : il n'est pas seulement la loi de la conscience individuelle, ses prescriptions n'atteignent pas uniquement les actes intimes ou les pensées cachées, il est la règle de toute l'activité humaine ; et dans tous les domaines, l'homme est lié par ses commandements ; ni les arts, ni la littérature, ni l'économie politique ne se trouvent hors de son obédience.

Ce ne sont pas seulement les actions qui tombent sous sa loi ; les conséquences aussi peuvent en être imputées à leurs auteurs responsables. Ruskin a tiré de cette idée d'ingénieuses conclusions ; l'un

des premiers, il a établi le devoir de l'acheteur de s'occuper des répercussions d'un acte dont il a scrupuleusement analysé le mécanisme.

C'est aussi ce sens chrétien qui imprègne toute sa pensée qui lui fait comprendre la beauté de la vie, la dignité de toute âme humaine. L'eût-il voulu, Ruskin n'eut jamais réussi à être un dilettante. Le dilettantisme méprise l'homme et ne voit en lui qu'un moyen de jouir. Ruskin avait, dès sa petite enfance, compris que l'homme doit être respecté comme une fin, parce qu'il a un rôle qui le dépasse infiniment ; ainsi que toute créature, il est sur terre pour rendre gloire à Dieu. Plus il atteint ce but, plus sa vie est riche, plus elle est conforme à la nature. La société doit favoriser cette mission sacrée de ses membres.

Malgré ses inquiétudes religieuses, il n'y a jamais eu chez lui de flottement dans les conceptions morales ; ses doutes n'ont jamais atteint que l'intelligence ; il a cherché sa foi, il a quitté l'église presbytérienne, et a pu évoluer vers d'autres théologies sans que jamais la notion de la Loi s'affaiblît en lui. Les certitudes morales de son enfance avaient été trop nettement établies dans son âme pour qu'il put imaginer une autre façon d'agir que celle des patriarches hébreux.

Tel est l'homme, tout imprégné d'un subjectivisme au danger duquel il n'échappe pas complète-

ment. Il fut parfois la dupe des exagérations de son sens propre, mais il y a de la grandeur et de la beauté dans ce caractère d'une si ferme et si austère unité. Pourtant, curieux contraste qui fait le charme de cette physionomie si attirante de penseur consciencieux, le moraliste a conservé la grâce souple de l'artiste ; son âme émotive au plus haut degré est plus qu'aucune autre capable de joie, d'admiration, d'enthousiasme. Un tel ensemble de qualités explique son influence.

CHAPITRE II

Les Influences intellectuelles.

Mais ces qualités même avaient quelque chose de trop personnel pour laisser à Ruskin la souplesse qui lui permît d'assimiler la pensée d'un maître ou d'accepter avec profit une direction.

A l'en croire, l'enseignement des professeurs n'a pas marqué son intelligence. Ses observations et sa méditation, voilà à peu près les seules sources de sa science. C'est ainsi qu'il a passé à Oxford au moment où se préparaient, au sein de la vieille Université, des mouvements qui devaient avoir un retentissement éclatant : il semble les avoir ignorés.

Quand il retrace dans *Præterita* les souvenirs de ces années, il en parle avec un certain dédain, rapidement et sans attacher autrement d'importance aux incidents de sa vie d'écolier. Ce qu'il en revoit alors, ce sont surtout des détails; il esquisse de mémoire le caractère de ses professeurs,

il s'amuse à remettre dans le cadre où il les a vues leurs physionomies vieillies, sans un mot de l'intérêt qu'il a pu prendre à leurs leçons. Si quelque correspondant insiste et lui demande de parler plus longuement de ce milieu où depuis des siècles se forme l'élite de la société anglaise, il l'arrête :

« Non, cher ami, l'espace me manque ici pour m'étendre sur des avantages dont je n'ai pas profité, et, d'autre part, je ne trouve pas que mon insuccès particulier me donne le droit de blâmer, en admettant que cela serve à quelque chose, un système qui n'existe plus. J'ai appris à l'Université tout le grec et le latin qu'il m'était possible d'apprendre et bien qu'on eût pu m'y dire aussi que les fritillaires poussent dans les prés d'Iffley, il valait mieux, après tout, qu'on me laissât faire cette découverte moi-même plutôt que de m'expliquer, comme on le ferait certainement à l'heure actuelle, que leur jolie couleur ne sert qu'à attirer les moucherons [1]. »

Rien n'avait préparé Ruskin à la vie d'Oxford. Son éducation austère et isolée devait lui rendre pénible le commerce de ces jeunes lords fort occupés de leurs sports traditionnels qui constituaient pour eux, au dire de Taine, « les occupations les plus intéressantes » quoique « ne s'accommodant pas trop bien avec les études [2] ». Aux exercices physiques, Ruskin

---

1. *Præterita*, II, 19, trad. de Mme Gaston Paris.
2. Taine, *Notes sur l'Angleterre*, p. 161.

était timide et maladroit : il se sentit bien seul dans le hall de Christ church. « A la table des étudiants privilégiés, dans la salle à manger du cardinal Wolsey, je fus de toutes façons et tout de suite, moins que moi-même : à des places où je n'aurais pas dû être, jamais à ma place [1]. »

La fortune de son père avait permis de le faire admettre parmi les « gentlemen-commoners » plutôt que parmi les simples « commoners », à cause d'un examen dont on crut prudent de lui éviter le risque. Mais cette fortune ne lui donnait pas les quartiers de noblesse dont étaient pourvus tous ses condisciples : « J'avais été reçu, dit-il, comme un bon petit roquet sans prétention, avec une condescendance un peu dédaigneuse par les chiens à pedigree de la table des gentlemen-commoners [2]. »

Ses aptitudes intellectuelles étaient aussi dépaysées dans ce milieu sportif et paresseux que sa naïveté timide et son nom. Jamais on ne l'avait habitué à travailler avec méthode ; ce qu'il savait, il l'avait appris au hasard de ses lectures, de son imagination, de ses voyages. Il était pourtant studieux, et quand il lui fallut faire des dissertations, il ne put s'assouplir à la règle traditionnelle qui voulait que celle d'un gentleman-commoner ne dépassât jamais « douze lignes de quatre mots chacune ».

---

1. *Præterita*, I, § 221, *trad. cit.*
2. *Præterita*, I, § 222, *trad. cit.*

Les études classiques l'ennuyaient, les professeurs l'intéressaient aussi peu que les élèves : il supplia sa mère de venir le rejoindre. Tous les soirs, à l'heure du thé, ils se retrouvaient et c'étaient à peu près les seuls bons moments qu'il connut pendant son séjour à Oxford. Le samedi soir, le père venait de Londres et le dimanche se passait austère dans l'intimité retrouvée de Herne Hill.

« Mon esprit, avoue-t-il, tout le temps que je passai à l'Université, rappelait beaucoup une cosse de légumineux avant la formation des pois, et il est demeuré dans cet état pendant un an ou deux encore [1] ». Boutade ennuyée ou image d'un état d'âme, acceptons cette explication que nous livre *Præterita*. Nous en avons besoin, car il y avait dans l'antique et savante cité de quoi émouvoir et enthousiasmer Ruskin : les cours des vieux collèges entourées de bâtiments dont chacun marquait une époque de l'histoire d'Angleterre, tous les souvenirs du passé sertis dans le cadre de ces grandes allées d'arbres séculaires et parmi une campagne qui rappelait les meilleurs endroits et les coins les plus gais de la « merry England » ; puis les prémisses d'un mouvement intellectuel qui devait émouvoir le monde.

De 1837 à 1840, temps de son premier séjour, c'est la période la plus active du mouvement tractarien ; en 1835, Pusey devient collaborateur de New-

---

1. *Præterita*, II, § 19, *trad. cit.*

man ; c'est en 1839 que celui-ci, à l'apogée de son influence, commence à concevoir un doute sur la position de son Église par rapport à celle de Rome, et deux ans après paraît le fameux tract 90 où il tente « d'éprouver ce que l'Église anglicane peut porter de catholicisme ».

Et Ruskin n'en a rien su, du moins, il n'en parle pas. Le nom de Newman ne vient pas sous sa plume ; quant à Pusey, il ne le cite que pour l'opposer à l'idéal qu'il s'était fait du professeur, d'après l'Erasme d'Holbein ou le Melanchton de Dürer, incapable, déclare-t-il « de s'intéresser à ceux dont on n'aurait pas pu faire de beaux portraits ». « Le Dr Pusey lui-même, qui ne m'a jamais adressé la parole, n'avait rien de pittoresque ni de majestueux. Ce n'était qu'un gentilhomme anglais, un ecclésiastique maladif et assez déguingandé qui ne vous regardait jamais en face et avait toujours l'air d'être tombé de la lune [1] ».

C'est pourtant à Oxford qu'il noua ses premières amitiés dont la fidélité devait atténuer la douleur des crises suprêmes.

Parmi elles se détache la figure de cet Henri Acland dont les *Præterita* ont gardé un si touchant souvenir : « Le bonheur voulut — un bonheur que je ne saurais rendre avec des mots — que Henri Acland,

1. *Præterita* I, § 229, *trad. cit.*

d'un an ou deux mon aîné, *me* choisit pour ami ; il sentit qu'il y avait en moi certaines possibilités qui ne pouvaient se développer toutes seules et il me prit affectueusement en main. Son appartement.... fut bientôt.... le seul endroit où je me sentais heureux. » Il apprit à Ruskin quelle devait être la manière de vivre d'un jeune « anglais de bon sens, de bonne famille et d'éducation large » ; il fut le premier qui se souciât de le guider en essayant de le comprendre, en apportant à la fougue de cette jeune intelligence l'aide d'une amitié dont il a pu être dit « qu'elle ne s'est jamais altérée, si ce n'est pour devenir plus profonde tous les jours [1]. »

Ruskin cite encore quelques noms d'amis qu'il eut à Oxford, Osborne Gordon, le Dr Buckland, Mr Parker, Charles Newton, « déjà si profondément observateur ». A ces deux derniers, notamment, qui avaient deviné ses goûts, il dut de travailler plus scientifiquement l'architecture.

Mais à cette époque, il en fait encore l'aveu, il était incapable de profiter de quoi que ce soit ne sachant à quoi se décider « moitié par indécision, moitié par bêtise [2]. »

Parmi ses amis, il semble qu'il n'y en ait qu'un seul dont l'influence ait contribué à l'orienter vers

---

1. *Præterita*, I, § 224, *trad. cit.*
2. *Præterita*, I, § 225.

l'étude des questions sociales et qui l'ait encouragé une fois la bataille entreprise.

Sans que l'on puisse attribuer à la lecture ou au commerce de Carlyle cette évolution de sa pensée, il est certain que les anathèmes violents et les prophéties amères du *Sartor Resartus* ou de *Past and Present* ont contribué à lui montrer sous un jour odieux et haïssable l'ordre social contemporain qu'en une langue si vigoureusement acerbe Carlyle dénonçait comme une contradiction permanente avec les paroles du Christ et les promesses de la Bible.

Ils entretiennent ensemble une fréquente correspondance ; à partir de 1850, il ne paraît pas un ouvrage ou un article de Ruskin que Carlyle, malgré la paresse qu'il avoue à écrire une lettre, ne lui envoie aussitôt son appréciation. Toujours encourageants, souvent enthousiastes, ces billets lui montrent la tâche à accomplir comme un devoir prophétique auquel l'avenir du monde ne lui permet pas de se soustraire.

Quand parurent les *Pierres de Venise*, Carlyle les salua d'un grand cri d'admiration : il écrivit à l'auteur pour le supplier de continuer cette œuvre où il voyait un « signe des temps ». C'est, disait-il, « un sermon sur les pierres, étrange et inattendu, mais d'une vérité parfaite, en même temps que le meilleur traité d'architecture ». Cette alliance de la technique avec la morale l'enchantait : il y reconnaissait une adaptation de son procédé et devinait en Ruskin un pro-

phète qui continuerait son œuvre d'anathèmes et de moralisation. Il souhaitait à l'auteur d'arriver « victorieux sur l'autre rive », lui assurant que l'humanité allait connaître une Renaissance qui la conduirait à des destinées nouvelles, « élevées comme les étoiles éternelles » ou la ferait périr « d'une mort définitive avec les marques de la Gehenne pour l'éternité[1] ».

A la lecture du premier essai de *Munera Pulveris*, c'est le même enthousiasme : au milieu de la tourmente de colères et de réprobations qui accueillent ces définitions économiques, Carlyle écrit, réunissant dans la même admiration les articles d'*Unto this last :* « Je l'ai approuvé dans tous ses détails : c'est calme, défini, clair ; cela s'élève à la hauteur de Platon ce qui, en comparaison de celle de Mac Culloch, Mill et C[i], est un énorme progrès[2] ».

Les deux amis pourtant n'étaient pas toujours d'accord. Carlyle aimait mieux les reproches, les condamnations et les exhortations générales que les études précises et détaillées. Quand Ruskin entreprit dans *Time and Tide* d'indiquer certaines hiérarchies qui seraient plus conformes à la société chrétienne que celles qu'ils avaient tous deux condamnées, Carlyle ne voulut pas le suivre, mais malgré ses avis, Ruskin refusa de rien changer à son texte.

---

1. Collingwood, *The Life of John Ruskin*, p. 127.
2. Collingwood, *op. cit.* p. 202.

Carlyle ne cessa pas ses encouragements ; en 1869, il écrit encore à son ami ces phrases dithyrambiques (*The Queen of the air* venait de paraître) :

« Courage, courage. Je n'ai depuis de longues années rencontré un tel livre ; ô vous, la seule âme dans le monde qui semble penser comme moi sur ces hautes vérités, et dise exactement ce que j'avais besoin d'entendre.... Je suis d'accord avec vous sur tout ; je voudrais avoir le marteau d'une divinité pour pouvoir enfoncer tous ces principes et les faire pénétrer dans ce monde pourri. Hardi ! Hardi ! arrachez encore un cœur à cette corruption, et luttez, luttez toujours [1]... »

Ruskin sut reconnaître l'influence de Carlyle sur sa pensée ; dans la préface de *Munera Pulveris*, écrite en 1871, il lui dédie ce livre comme « à l'ami et au guide qui l'a encouragé à tout labeur important, au maître solitaire qui demanda à l'Angleterre d'être brave pour aider l'homme, et juste pour aimer Dieu [2] ».

Son biographe Collingwood prétend que la lecture des *Héros* ne fut pas étrangère à ses premières résolutions d'apostolat, « malgré qu'il n'admît pas les conclusions de Carlyle ni n'en admirât le style, aurait-il pu, en dépit de ses critiques, ne pas rece-

---

1. Collingwood, *op. cit.*, p. 261.

2. *Munera Pulveris*, préface, § 22.

voir de ce culte enthousiaste de l'action, comme un vigoureux coup d'éperon qui le forçait à être énergique.[1] » Il y puisa aussi le culte de la sincérité.

Mais, s'il peut, dans *Præterita*, saluer Carlyle du titre de « maître », malgré toute l'influence qu'ont pu avoir sur lui de tels encouragements et une telle amitié, on ne retrouve chez Ruskin que quelques traits de la manière de l'auteur des *Héros*.

Quand Taine parle dans son *Étude sur Carlyle* de « cette âme si violente, si enthousiaste, si sauvage, contenue par deux barrières tout anglaises, le sentiment du réel qui est l'esprit positif, le sentiment du sublime qui fait l'esprit religieux »... et qu'il ajoute « au lieu d'être malade et visionnaire, il s'est trouvé philosophe et historien », ne croirait-on pas qu'il fait le portrait de l'auteur d'*Unto this last*. Combien plus quand il le montre « quittant l'opinion pour la conviction, la tradition pour l'intuition », le cœur au besoin lui tenant lieu de cerveau.

Mais dans son inspiration, Carlyle était plus rude et plus âpre que Ruskin, plus que lui encore il concevait le monde de son temps comme en révolte ouverte avec les préceptes divins et il se contentait de lui lancer d'étranges objurgations ou de foudroyantes prophéties. Ruskin possède davantage le sens du détail : on trouve dans son œuvre très peu

---

1. Collingwood, *op. cit.*, p. 77.

de ces condamnations universelles qui abondent chez Carlyle ; plus précis, il cherche à se rendre compte des conditions de la vie ; plus politique, il essaie de de réformer.

« Carlyle est plus attristant qu'attristé, plus âpre que mélancolique. Le sarcasme mieux que les larmes, la dureté et non l'attendrissement caractérisent sa physionomie[1]. » Que ce portrait nous éloigne de Ruskin, vigoureux mais ému ; hardi et audacieux comme un prophète, il garde, jusque dans ses pages les plus austères, un je ne sais quoi d'attendri, presque féminin ; ténébreux quelquefois, mais moins sybillin, il demeure d'un optimisme moins rugueux, plus confiant et plus maître de soi. Celui-là porte à travers le monde la vérité « comme un brandon parfois fumeux » ; chez Ruskin, la flamme, si elle n'éclaire pas plus, échauffe du moins davantage ; Carlyle a plutôt l'allure d'un conquérant, Ruskin celle d'un apôtre.

On a pu parler, pour définir Carlyle, de la « dureté de son âme[2] » et cela définitivement, l'éloigne de l'auteur de la *Bible d'Amiens*.

Carlyle a éclairé Ruskin : il lui a montré sous un aspect plus brutal et plus violent l'opposition qui existe entre l'idéal biblique et la société anglaise de son temps : sans lui, Ruskin eut sans doute été

---

1. Moisant, *L'Optimisme au XIXe siècle*, p. 76.
2. Moisant, *L'Optimisme au XIXe siècle*.

moins vigoureux à certaines heures ; mais cette influence n'est pas telle que l'on puisse faire de lui un disciple de l'auteur des *Héros* : Collingwood, quand il parle de cette amitié qui unit « les deux plus grands écrivains de leur siècle », a bien soin de noter que « leur caractère à l'un et à l'autre n'y avait rien sacrifié ni la vigoureuse puissance de leur individualité, ni la franchise déclarée de leurs opinions, ni les différences si profondes de leurs goûts et de leurs sympathies [1]. »

Mais Ruskin qui a si peu connu l'influence d'un compagnon de lutte et si bien parlé de l'amitié des livres [2], a-t-il au moins subi l'ascendant de ces âmes qui « nous parlent en des termes les meilleurs qu'elles puissent choisir des choses qui sont les plus proches de leur cœur [3] » ?

On ne saurait trouver un lien de filiation entre la pensée de Ruskin et celle de quelque auteur dont il se soit laissé inspirer. Nous serons amenés, au cours de cette étude, à esquisser quelques rapprochements, à signaler des ressemblances ; peut-être même trouverons-nous des formules identiques. Il faut cependant convenir de l'originalité de Ruskin : il n'est le disciple de personne.

---

1. Collingwood, *op. cit.*, p. 239.

2. Toute une conférence de *Sésame et les lis*, les Trésors des rois, est consacrée à décrire les charmes et le profit de la lecture.

3. *Sesame and lilies*, § 86.

A part la Bible dont il continue toute sa vie l'étude méditée, il n'a pas de livre auquel il revienne souvent. Il aime les anciens ; il a lu volontiers Aristote, Platon, Xénophon ; il a été jusqu'à apprendre par cœur Thucydide. Mais il ignore le mouvement contemporain des idées. Parmi les Anglais, il a eu en mains, au temps de sa jeunesse, Walter Scott et Pope ; il a certainement lu Thackeray, Tennyson, Wordsworth; mais s'il s'agit d'auteurs qui ont écrit sur les sujets dont il parle ou qu'il traite dans ses livres, il les ignore avec une piquante désinvolture.

Parmi les économistes, il cite souvent Ricardo ; il a lu Adam Smith, mais vingt ans avant d'écrire *A Joy for ever*, et quand il pense à composer ces causeries qu'il présentera comme des « Conférences sur l'économie politique de l'art », il se soucie peu de le relire, convaincu qu'il n'y pourrait rien trouver d'utile; et il ignorait, à cette époque, tout autre auteur qui ait écrit sur les questions économiques. Plus tard, dans *Unto this last*, il parlera aussi de Stuart Mill, et dans *Munera Pulveris*, il réfutera des assertions et des théories du Professeur Fawcett ; mais dans la solitude de Mornex, la préparation d'*Unto this last* et de *Munera Pulveris* se fait sans que nous découvrions trace du souci de connaître ce que ses devanciers ou ses contemporains ont pu penser des questions qui le préoccupent. La correspondance de cette époque où il détaille

avec minutie le mouvement de ses idées et l'emploi de son temps, ne nous laisse pas deviner que la lecture des économistes tienne beaucoup de place dans cette longue initiation à des questions qu'il a jusqu'alors à peu près ignorées.

Il faut remarquer aussi que Ruskin, qui a passé tant d'années de sa vie à parcourir le continent, ne semble pas avoir soupçonné le mouvement des premiers socialistes français, comme il paraît n'avoir rien su de Karl Marx, ni du caractère social du mouvement révolutionnaire de 1848. Très informé des choses d'une antiquité même lointaine, il passe parmi ses contemporains comme distrait et sans apercevoir le progrès des idées qui les passionnent. Il sait leur souffrance et la ressent vivement; toute crise économique ou politique, si elle fait des victimes, a en lui un douloureux écho, mais il reste indifférent à tout ce qui se fait pour améliorer une société que lui-même essaie d'assainir et de moraliser.

Il est demeuré toute sa vie l'enfant qui n'aimait point les bavardages des hommes et les évitait, afin de mieux voir et de rester plus recueilli, attentif au verbe intérieur ; nous le retrouvons encore tel dans *Præterita :*

« C'est une sensation particulièrement délicieuse, y déclare-t-il, inconnue au touriste moderne plus ou moins frotté d'allemand et de français, que de parcourir les rues d'une ville sans comprendre

un mot de ce qui s'y dit ; l'oreille conserve, vis-à-vis de toutes les voix, une impartialité absolue, le sens des mots ne gêne pas pour reconnaître si l'organe est dur, souple ou suave ; tandis que l'attitude, le geste, l'expression du visage prennent la valeur qu'ils ont dans une pantomime ; le moindre petit incident se transforme pour vous en opéra mélodieux ou bien en pittoresque de marionnettes à langage inarticulé. Songez aussi à tout ce que ce calme a de précieux[1]. »

Ainsi passa Ruskin. Rebelle à l'influence des savants, ignorant leurs propos et leurs desseins, il écoute en lui cette inspiration prophétique qui, d'étape en étape, le mène à sa prédication sociale. Attentif à toute douleur, nulle plainte ne le laisse inactif ; il écrira de longues lettres pour dissiper un doute ou apaiser une hésitation. Qu'il s'agisse de conquérir un cœur à la vérité, il mettra en jeu les ressources les plus féeriques de son imagination, les émois les plus passionnés de son âme. Mais qu'on n'essaie pas de l'instruire : il voit.

---

1. *Præterita*, I, § 138, *trad. cit.*

CHAPITRE III

Le milieu économique.

Cette puissance d'intuition ne devait pas souvent l'induire en erreur. Malgré ce qu'un tel procédé peut avoir de dangers, il a fort bien servi l'auteur des *Pierres de Venise* et de *Munera Pulveris*. Ruskin a su comprendre son temps ; il a senti les besoins de l'Angleterre industrielle, et beaucoup de ses affirmations se sont trouvées vérifiées par les événements.

Ce n'est pas pourtant qu'il ait jamais été mêlé de très près au monde des affaires. Son père, commerçant scrupuleux dans l'accomplissement de son devoir professionnel, se serait fait un remords de consacrer à son négoce plus de temps qu'il n'en fallait : tous ses loisirs, il les donnait aux arts. Les amis de Ruskin n'appartenaient pas au milieu des industriels et des grands négociants. Lui-même, s'il a essayé d'être son propre éditeur, s'il a dirigé une imprimerie, s'est placé pour le faire dans des conditions exceptionnelles et n'a dû son succès partiel qu'à un con-

cours heureux de circonstances, dont la moindre n'était pas la vogue de son nom.

Ce qu'il a connu des conditions économiques de son siècle, ce fut d'abord ce que tout profane en pouvait voir : les résultats extérieurs. Il vit l'opulence des uns et la misère de ces ouvriers qui travaillaient tout le jour et souvent une partie de la nuit pour un misérable salaire « de famine ». Le paupérisme l'indigna. Mais ce ne fut point à des modes d'assistance qu'il proposa de recourir : l'échec des modifications successives apportées à la « loi des pauvres », loi de charité dont le jeu des intérêts avait fait une loi d'airain, l'en aurait détourné. Il eut du monde industriel une idée trop complète pour ne pas viser à une réforme plus efficace.

Il faut pour comprendre les hardiesses de ce traditionnaliste retracer rapidement la « révolution[1] » que connut au XVIII^e^ et au XIX^e^ siècles l'industrie anglaise.

Il n'y a rien de plus étrange, dans l'histoire économique de l'Angleterre, que le contraste entre l'aspect du pays au milieu du XVIII^e^ siècle et celui qu'il présente cent ans plus tard. On passe brusquement et sans presque de transition de la grande culture à l'industrialisme le plus intense. Ce trop rapide bouleversement du mode d'exploitation des richesses naturelles produisit, dans les conditions de la vie des

1. P. Mantoux, *La Révolution industrielle au XVIII^e^ siècle.*

hommes et dans les cadres de leur organisation, un changement auquel on n'avait pas eu le temps de se préparer : toute l'histoire du XIX^e siècle n'est que l'effort d'adaptation du peuple à ces conditions de vie nouvelle.

L'Angleterre, avant 1750, était un pays agricole ; sur tout le territoire s'étendaient de vastes domaines habités et mis en valeur par les propriétaires eux-mêmes : exploitations de grande culture, parcs immenses où l'on faisait l'élevage, forêts que l'on réservait aux plaisirs de la chasse. Ces propriétés appartenaient aux représentants de la « gentry », classe moyenne et pourtant aristocratique qui avait, au cours des siècles, conquis par des services répétés le droit à la propriété du sol et au gouvernement du pays : elle avait « quelque chose d'analogue à la « noblesse graduelle » de France qui se conférait après deux générations passées dans un office public. Ici, l'office public est le gouvernement d'un grand domaine, avec ses devoirs de haute sociabilité, de patronage, d'intervention active dans l'administration locale. Classe largement accessible, elle a la surface et l'ouverture d'une ample démocratie de censitaires » [1].

Parmi ces domaines, dans des villages nombreux mais à la population clairsemée, on rencontre des

1. E. Boutmy, *Le développement de la constitution et de la société politique en Angleterre.*

petits propriétaires indépendants et fiers, les « yeomen », classe moyenne agricole, qui assument dans les paroisses la charge honorable de services publics et gratuits qui vont se multipliant ; des petits fermiers, dépendants quant à leur tenure, mais riches et vivant dans l'abondance. Jouissant en matière civile et criminelle de toutes les garanties de la liberté, ils sont accoutumés par une longue pratique, quoique dépourvus de puissance en matière administrative ou de police, à garder fièrement tous leurs droits d'hommes et de citoyens. Mais déjà depuis longtemps, sous l'influence des remaniements de la propriété foncière accomplis au XVI^e^ et surtout au XVIII^e^ siècle, la yeomanry tend à disparaître ; les lois « d'enclosure » font passer ses propriétés entre les mains de la gentry ; elle va fournir à la grande industrie qui s'organise les éléments dont elle a besoin ; et plus tard ses représentants enrichis « rachèteront les terres de cette gentry qui naguère les regardait de haut » [1].

Une lente évolution politique avait peu à peu formé ces classes en leur conservant le souvenir de leur origine commune par l'habitude de travailler ensemble à l'organisation des services municipaux et à la garde de leurs libertés ; elles n'étaient pas assez fermées pour que l'accès n'en fût facile aux meilleurs éléments capables de se mettre en valeur

1. MANTOUX, *op. cit.*, p. 385.

et d'enrichir les ordres supérieurs, pas assez confondues pour que l'on n'y sût très exactement ses droits et ses obligations.

Être d'une classe, c'était surtout en avoir le tempérament ; formé des apports successifs des générations, celui-ci s'enrichissait encore d'une vie individuelle abondante et robuste. Vieillies dans la conquête de leurs libertés, ces races prédestinaient en quelque sorte leurs membres à leurs fonctions.

Conquête souvent accomplie sans l'animosité qui énerve les forces et désagrège une nation ; elle n'avait pas été une lutte pour accaparer les privilèges, mais bien plutôt une émulation sans hâte pour que chacun parvînt à se mettre à sa place. Basée sur cette confiance réciproque qui est la source du loyalisme, elle avait affermi les caractères et enhardi les initiatives. L'Angleterre du XVIII^e^ siècle présente le spectacle de classes fortement constituées, harmonieusement agencées, armature puissante d'une civilisation agricole et rurale.

C'est sur la fortune immobilière que s'appuient ces distinctions : les fonctions d'administration locale et le droit de participer au gouvernement accompagnent la possession du sol. C'est dans son propre domaine et parmi ceux dont les ancêtres ont eu l'habitude de respecter les siens que le jeune lord s'initie au maniement des hommes et à l'administration des deniers publics ; c'est dans la paroisse qu'il

accomplit d'abord, aidé de la collaboration des classes inférieures, les fonctions administratives qui l'accoutument à conduire les affaires politiques.

La propriété se transmet de génération en génération plus comme un symbole que comme un droit, jalousement défendue dans son unité parce que la responsabilité qui l'accompagne ne se démembre pas.

A cette organisation qui avait reçu du temps une longue consécration, va succéder une brusque rupture d'équilibre ; des modifications économiques rendront instables les fortunes ; le travail ne sera souvent ni rémunérateur, ni même assuré ; et parmi les anciennes disciplines brisées, les forces mal connues de l'industrialisme s'essaieront à créer un monde nouveau.

On peut, quand on évoque cette désorganisation, parler de sa rapidité et de sa brusquerie, parce qu'il s'agit de modifications sociales profondes qui s'accomplissent en un laps de temps relativement court, sans que parviennent à s'établir les nouveaux cadres où trouveraient à s'associer ces hommes déracinés, mais il ne faut pas oublier que depuis longtemps ce mouvement se préparait, et il serait inexact d'y voir seulement une conséquence de la grande industrie. En réalité, nous assistons à une évolution où les causes les plus diverses, remaniement de la propriété foncière, essor commercial, extension de l'industrie, se trouvent agir dans le même sens et que les applications de la vapeur au machinisme déjà

fort développé vont tout à coup accentuer d'une façon imprévue.

Déjà au XVI^e^ siècle les remaniements apportés par les « acts of enclosure » à « l'open field system », accompagnés de transformations dans la méthode de culture, avaient créé un prolétariat rural où se recrute la main-d'œuvre dont l'industrie de la laine très florissante à cette époque a de plus en plus besoin. Mais c'est surtout au XVIII^e^ siècle, après un temps d'arrêt, que s'accentue ce mouvement de dépossession des petits propriétaires ; tandis que l'invention de machines plus perfectionnées, alors mues par des moteurs hydrauliques, donne à l'industrie de la laine, puis à celle du coton un essor inconnu. En même temps des découvertes d'ordre chimique et non plus mécanique donnent à la métallurgie une extension considérable. Dès la fin du XVIII^e^ siècle, on trouve sur la situation des ouvriers toutes les doléances que le début du vingtième devait encore entendre : insuffisance des salaires, chômages, concurrence des apprentis et des femmes, durée excessive des journées de travail. Le divorce entre les producteurs et les moyens de production amène déjà tous les conflits entre le capital et le travail[1].

Bientôt un fait nouveau va précipiter les événe-

1. MANTOUX, *op. cit.*

ments : en 1789, paraît à Manchester la première machine à vapeur de Watt, employée au tissage du coton, mais ce n'est qu'en 1825 que l'on établit le premier chemin de fer de Liverpool à Manchester : l'industrie a précédé l'organisation des transports. C'est donc une période de plus de trente cinq ans où, dans le premier essor de l'industrialisme, on en est réduit à une agglomération étroite autour des centres producteurs des matières lourdes pour lesquelles on manque de véhicules, surtout des centres miniers[1].

A tous les désarrois que la trop brusque apparition du machinisme va causer dans l'ordre économique en modifiant l'ordre du travail, s'ajoutera le surcroît d'une concentration hâtive des foules ouvrières et le déplacement des suzerainetés sociales.

C'est tout le vieil édifice de la société anglaise qui se trouve compromis par l'invention nouvelle, sans que puissent surgir à temps les nouvelles organisations qui correspondent à ces besoins encore imprécis.

En France, et généralement sur le continent, ces transformations furent moins soudaines. L'intervalle qui sépare l'introduction de la machine dans l'industrie de son adaptation aux transports est moins considérable. Les modifications économiques y avaient été précédées d'un profond changement dans l'ordre politique, emportant des conséquences juridiques considérables et cette constatation qui, à première

---

1. Métin, *Le Socialisme en Angleterre.*

vue, semble devoir augmenter le désarroi, a, au contraire, permis aux transformations de se faire d'une manière plus simple. En Angleterre, comme en France, les liens qui unissaient les hommes entre eux et au pouvoir central ont été profondément modifiés sinon brisés ; mais ici, c'est par la volonté des intéressés et sous l'effort d'un mouvement d'idées préparé depuis longtemps et auquel il fallait bien que l'on finît au moins par s'accoutumer, tandis que là, la rupture se fait d'elle-même sous la pression de conditions économiques dont on ignore encore les modalités et la puissance, et malgré le désir avoué d'un grand nombre de continuer à vivre sous une organisation qui sombre malgré eux, les laissant sans direction, désemparés devant l'avenir.

En France, la révolution est surtout politique et agraire, et sous ce second aspect elle implique un simple déplacement de droits : c'est le morcellement de la grande propriété de noblesse ou d'Église qui passe aux mains de la bourgeoisie. Et cela atténue les effets de l'évolution industrielle. En Angleterre, le bouleversement est surtout économique et il se trouve amplifié par la concentration préalable de la propriété et les transformations des méthodes de culture : à partir de 1765, le sol anglais ne suffisait plus à nourrir la population ; les changements d'ordre politique et administratif vont ici s'opérer sous la provocation de la vie économique.

Aussi voyons-nous l'Angleterre employer une bonne

partie du XIXe siècle à réparer ce désordre là où il est le plus tangible au législateur et où son intervention semble devoir être le plus efficace. Il suffira de rappeler les multiples péripéties de la réforme électorale pour indiquer combien fut long et pénible ce travail d'adaptation des institutions politiques aux organisations nouvelles[1].

Mais il y eut d'autres destructions aux conséquences desquelles il fut moins facile de porter remède.

L'Angleterre de la chasse aux renards et des grands herbages avait disparu ; au lieu de cet aspect riant de la campagne si soigneusement entretenu et de tout ce qui faisait le charme qu'exprimait cet intraduisible « merry England », certains districts étaient envahis par l'acre poussière des fumées industrielles, les maisons sales, basses et tristes se pressaient uniformément dans des espaces trop étroits, les usines profilaient sur le ciel, maintenant toujours embué, les laides silhouettes de leurs cheminées. Ces agglomérations hâtives et malsaines d'hommes et de femmes, occupés sans cesse au travail des manufac-

1. On sait quelle influence avaient eue sur le chiffre des électeurs dans les anciennes circonscriptions ces brusques déplacements des foules ouvrières. Les privilèges de la représentation des bourgs se trouvaient accrus en des inégalités choquantes : Birmingham et Manchester durent attendre jusqu'en 1832 de n'être plus confondues dans le comté. — Mais il serait exagéré de prétendre que les lois de « péréquation électorale » qui se succèdent en 1832, 1867, 1885, aient été provoquées uniquement par les conséquences de l'industrie : les circonscriptions électorales, bourgs et comtés n'avaient pas été remaniés depuis la fin du XIIIe siècle.

tures, avaient dépeuplé les campagnes : ici l'entassement brutal [1], là, la désolation et la solitude. Cet exode avait été si rapide qu'une génération n'avait pas encore passé et que déjà la transformation était accomplie. Il faut relire dans toute la littérature du XIXe siècle les pages désolées qui retracent en d'émouvants contrastes cette mort rapide des campagnes : qui ne connaît « The deserted Village » de Goldsmith ou ne se souvient d'avoir éprouvé, à la lecture de certaines pages de Dickens, la navrante tristesse de ces abandons ?

Ces foules d'hommes arrachées à leurs habitudes, à leur travail, ne trouvent pas en ville les cadres où s'agréger : ils errent isolés, sans parvenir à une cohésion durable, trop brusquement déracinés pour avoir pu reconstruire les disciplines nouvelles qui les maintiendraient. Tout au plus arrivent-ils à la brutalité passagère des émeutes : en 1819, éclate la première coalition violente à Manchester ; en 1824, on lève l'interdiction portée vingt-cinq ans plus tôt contre les associations ouvrières. Mais ces masses d'individus, si fortement coordonnées autrefois, sont maintenant sans maître et sans cohésion ; ce n'est

---

1. « Autour d'elles (les usines) formant comme une ceinture à l'ancienne ville (il s'agit des villes industrielles comme Manchester), s'étendaient les quartiers ouvriers, construits à la hâte, trop étroits pour la population qui s'y entassait. Dans leurs ruelles, noires et humides, des fièvres endémiques régnaient ». Pour Manchester notamment, l'accroissement de sa population « a été surtout le résultat de l'immigration ». (Mantoux, *op. cit.*, p. 368-369.)

plus, on le dira bientôt, que de la « poussière humaine ».

Et cette poussière est impitoyablement broyée. L'industrie se sert des hommes comme d'instruments utiles qu'elle s'inquiète peu de rémunérer équitablement ; peu lui importe si leur vie s'étiole dans des ateliers malsains, si les machines leur sont meurtrières, ou si l'air et la lumière font défaut dans les pauvres maisons où ils cachent leur misère. La vie humaine ne compte pas, car il s'agit d'un domaine où l'on n'a pas à s'en préoccuper : le jeu normal des lois économiques doit suffire à satisfaire les besoins de tous.

On sait quels abus souvent déplorés a mis au jour la célèbre enquête entreprise par Villermé, vers 1840, dans certains centres industriels français : ceux que l'on a constatés en Angleterre ne leur cèdent en rien. Les cas exceptionnels de l'enquête française sont signalés là-bas comme pratiques courantes. L'attrait de l'industrie, encore à son début mais déjà puissante, était tel que la concurrence permettait l'emploi de très jeunes enfants ou de jeunes femmes dans des conditions qui auraient été mortelles pour des hommes vigoureux.

Plus de beauté, l'envahissement de la campagne par une laideur de suie ; plus de traditions, plus de hiérarchie, mais l'émiettement des individus ; plus de santé, des vies anémiées dans un air insuffisant, dans l'insalubrité perpétuelle des « slums ». Misère

physique, détresse morale, tel est pour un grand nombre le bilan des triomphes naissants de l'industrialisme.

« Dans ces villes d'un type nouveau, dit M. Mantoux, où se développe une vie urbaine que la vieille Angleterre n'a pas connue, des hommes nouveaux, des classes nouvelles, on pourrait dire presque un peuple nouveau, se forment dans l'espace d'une ou deux générations : c'est la foule inconnue et confuse du prolétariat ouvrier qui remplit de son mouvement discipliné la fourmilière industrielle ; c'est au-dessus d'elle, et dirigeant à son profit tout le mécanisme de la grande industrie, l'aristocratie manufacturière, la classe puissante des capitalistes, fondateurs et propriétaires des fabriques [1]. »

Et devant ces misères et cette désorganisation, qu'avait trouvé à dire l'économie politique ? Elle s'était tue au point de mériter de Carlyle la dure apostrophe de « dismal science ». Non pas que les économistes aient méconnu la situation de détresse des ouvriers ou qu'ils y aient vu avec joie une confirmation de leurs principes et de leurs doctrines. Ils la déploraient, comme Adam Smith, mais sans y trouver un remède qu'ils ne cherchent d'ailleurs pas. C'est à leurs yeux une conséquence inévitable de la prospérité : eux aussi sont victimes de cette engouement industriel, de cette fièvre

---

1. Mantoux, *La révolution industrielle au* XVIII^e^ *siècle*, p. 375.

de progrès économique qui faisait dire à l'un de ces patrons qu'il fallait souhaiter la réduction des salaires pour le bien et l'activité de l'industrie [1]. Tous sans doute n'étaient pas taillés sur ce modèle ; et il ne faut pas oublier le petit nombre de ceux qui, à l'exemple de Boulton, refusaient d'abaisser les prix pour maintenir la qualité ou, comme Wedgwood qui cherchait à faire œuvre d'art dans son industrie céramique, établissaient des caisses de secours pour leurs ouvriers malades. Mais ces esprits cultivés demeurent des exceptions. Pour la plupart, « la conquête de la richesse les absorbait » [2], et, au moment même où ils font interdire à leurs ouvriers les coalitions, ils savaient bien faire appel contre eux à leur solidarité patronale.

Il y a, à cette époque, devant les progrès de la technique, la prospérité de l'industrie et la suprématie de la production anglaise sur le marché déjà presque mondial, une griserie de la matière, une folie de la richesse qui oblitèrent les esprits. Les économistes, à l'exemple des industriels, ne voient que les lois de la richesse et ne tiennent pas compte de l'ouvrier producteur : ils admettent sa misère comme une conséquence fatale des lois qu'ils ont constatée et à l'inexorable jeu desquels ils ne croient pas que l'on puisse opposer une force quelconque.

---

1. J. Smith, *Memoirs of wool*, cité par Mantoux, *op. cit.*, p. 48.
2. Mantoux, *op. cit.*, p. 403.

Quoi d'étonnant à ce que toute une pléiade de penseurs courageusement chrétiens se soient attachés à renouer les vieilles traditions et à rendre à ces pauvres êtres la force et la raison de vivre.

C'est à ce travail d'adaptation que s'est livré Ruskin. Il a, mieux que d'autres, saisi ce qui manquait à ces foules que l'industrie avait déracinées ; traditionnaliste, il put essayer de renouer des liens rompus et de donner à ses frères, dont c'était le plus pressant besoin, les disciplines sans quoi la vie humaine n'a ni sens ni beauté.

Ruskin est bien, à certains égards, un produit de son milieu. Sans la laideur des bouges et le noir revêtement des murs industriels, aurait-il eu pour les autres un tel désir de lumière ? S'il ne les avait vus si tristement déracinés, n'aurait-il pas moins aimé la force des hiérarchies, la puissance héréditaire des races ? Parce qu'il avait eu pitié de leur vie étiolée et malsaine, il voulut donner aux ouvriers un peu de beauté et de sainteté.

C'est pour eux qu'il fit de l'économie politique.

CHAPITRE IV

L'Évolution de Ruskin.
De l'art à l'économie politique.

Il faut voir dans l'œuvre de Ruskin autre chose que les occupations successives d'une imagination féconde et d'un esprit vigoureux capables de s'adapter, au gré d'un caprice ou suivant l'actualité, à des travaux dont un seul remplirait une vie moyenne. Nous assistons à l'évolution logique et progressive d'une pensée qui se précise à mesure qu'elle se développe ; nous y constatons un besoin passionné d'apostolat qui change son objet à mesure qu'il prend mieux conscience de son devoir et des conditions dans lesquelles il l'accomplit.

Ce serait une gageure que de prétendre que les idées sociales et économiques de Ruskin ne sont que le développement et l'épanouissement de ses théories artistiques ; mais il est vrai de dire que les raisons qui l'ont conduit à écrire les cinq volumes des *Modern Painters* et à se jeter à corps perdu dans la bataille préraphaélite, ne sont pas étrangères à la

publication d'*Unto this last* ou de *Fors Clavigera ;* elles le guident encore quand il entreprend, on sait avec quelle ardeur et quel désintéressement, l'éducation esthétique et morale des classes ouvrières.

Et pourtant quelle distance de ces voyages d'art accomplis au gré de mille incidents de route à ces campagnes rapides de conférences à travers les villes les plus fumeuses de l'Angleterre ; et qu'il y a loin de ces notes prises le soir dans le calme d'un paysage alpestre, de ces croquis rapidement ébauchés parmi les remparts d'une ville antique, à la discussion tumultueuse des problèmes d'économie politique ! Est-ce le même homme qui se réjouit d'entrer la nuit à Schaffouse avec une telle précipitation que la chaise de poste y brise une de ses lanternes en heurtant les parois de la porte basse à peine ouverte, et qui dirige la guilde de Saint-Georges, mystique et chevaleresque, et s'adonne au pénible travail de l'organisation d'une colonie au milieu de terres médiocres ?

Il y a, dans la vie de Ruskin, comme une série de degrés. Sans rien perdre à chaque phase de tout ce qu'il avait acquis antérieurement, sans rien brûler de ce qu'il avait adoré, il ajoute une forme nouvelle à son action. Successivement artiste, critique d'art, historien, sociologue et moraliste, il apporte dans sa prédication la même fougue et une énergie qui ne connaît pas de défaillance.

A mesure que les étapes se franchissent, il semble

mériter plus de lumière par l'empressement qu'il met à comprendre ce qu'il lui est donné de voir et par la simplicité avec laquelle il enseigne, s'efforçant de faire partager sa certitude et sa joie ; sa vie va ainsi par révélations successives entre lesquelles se placent de longues périodes de méditation et de combat. Il a toujours pratiqué ce conseil de Carlyle : « Fais le devoir présent, que tu sais être un devoir. Le devoir suivant sera déjà plus clair [1]. »

Cette vie même dans son unité et la belle ordonnance de son progrès constant est une leçon : à tant de pages qui célèbrent le devoir en des termes si chaleureux, la conduite de Ruskin est la plus heureuse des illustrations. Si la beauté consiste dans l'harmonieuse unité d'un tout dont les parties se complètent et s'ordonnent avec cette discipline qui laisse à l'ensemble toute sa portée et au détail sa vraie valeur, dans le développement continu d'un germe qui progresse, s'accroît et s'épanouit, il faut bien avouer que la vie de Ruskin est d'une grande beauté morale.

Il a prêché le sacrifice du détail à l'ensemble ; n'a-t-il pas su dans sa propre conduite abandonner les études qui lui étaient si chères pour courir au devoir qui lui imposait de combattre. N'a-t-il pas toute sa vie cherché à être logique avec lui-même quoi qu'il lui en coûtât. Et s'il a maudit l'égoïsme, n'a-t-il pas

---

1. *Sartor resartus*, Book II, ch. IX.

tout abandonné pour porter à ses frères les paroles de salut et de paix ?

Il ne nous appartient pas de nous étendre sur la genèse des idées esthétiques de Ruskin. Nous devons nous contenter de remarquer que jamais il n'aima la nature ni l'art en dilettante. Le culte de la beauté est pour lui une religion ; rien n'est beau que par un reflet de la splendeur divine ou comme un hommage de la créature à la toute-puissance infinie.

Dès que sa vocation se dessine, au soir de cette radieuse révélation de Schaffouse, il comprend que cette émotion ne lui est pas donnée pour en jouir en égoïste : c'est en même temps l'appel du devoir qui se fait entendre à lui :

« Je quittai ce soir-là, dit-il, le jardin en terrasse de Schaffouse avec ma destinée arrêtée, au moins dans tout ce qu'elle aura eu de sacré et d'utile. C'est vers cette terrasse et vers la rive du lac de Genève que, jusqu'à ce jour, reviennent et mon cœur et ma foi, à chaque élan qui les fait vivre noblement, et à chaque pensée qui m'apporte secours ou consolation » [1].

Plus tard, il ajouta qu'il n'abordait jamais les Alpes sans prier ; et si la prière est une élévation de l'âme, c'est bien dans cet état d'esprit qu'il rédigea les cinq volumes des *Modern Painters*, dont la publication s'échelonne de 1843 à 1860. C'est une suite

1. *Præterita*, I. § 135, *trad. cit.*

d'aperçus sur la beauté de la nature et de ses reproductions par l'art, entremêlés d'études géologiques et de considérations morales. L'auteur commence par donner une connaissance technique de son sujet ; s'agit-il d'une montagne, il recourt aux sciences naturelles et accumule, pour se faire comprendre, avec une précision qui est parfois un peu déconcertante, les croquis et les schémas ; il en explique la formation géologique, en étudie avec minutie les détails, multipliant les comparaisons, les illustrant de reproductions de tableaux dont il exécute lui-même la gravure ; puis il s'élève religieusement aux considérations morales, il replace l'objet de son étude dans la pensée de Dieu et le glorifie en montrant son rôle dans la création, piédestal des œuvres du Très-Haut.

Pendant le cours des voyages nécessités par la publication des *Modern Painters*, Venise et les villes de l'Italie septentrionale lui révèlent la beauté de l'architecture : il l'étudie aussi patiemment qu'il avait fait des montagnes et des fleurs ; pour les mieux comprendre et par besoin de connaître le fond des choses, il s'était fait géologue et botaniste ; il va maintenant devenir historien. Non content de dessiner tous les détails d'un palais et d'analyser dans d'admirables synthèses les caractéristiques de l'ensemble, il en fait revivre l'époque qui l'a construit, il essaie de pénétrer l'état d'âme, les

goûts, les passions de ses architectes et de ses sculpteurs. Ce furent les *Pierres de Venise* (1851-1853).

A mesure qu'il travaille, pour lui les marbres deviennent vivants et racontent leur histoire et il vérifie cette parole qu'il a écrite quelque part : « Pour moi, les pierres ont toujours été du pain ; » il est conquis à cette idée que l'architecture est le témoin d'une civilisation. Un peuple met, dans la forme des demeures qu'il bâtit pour abriter ses foyers ou ses assemblées, l'image de son âme : il se reproduit lui-même en quelque façon avec ses affections, ses grandeurs et ses vices dans l'allure qu'il donne à ses monuments. Et Ruskin se prend à admirer, par delà les palais de Venise, les vertus des siècles qui les ont édifiés. Mais s'il revient en Angleterre, il s'étonne de l'impuissance massive et sans caractère des bâtisses qu'élèvent ses contemporains. Leur vie se passe dans des carrés de briques dépourvus de toute élégance : les taudis des familles ouvrières, l'étrangeté difforme des docks, des halls et des usines, l'incapacité des ingénieurs officiels à trouver, pour les édifices publics et les ouvrages d'art des voies de communication, rien qui s'évade d'un ordinaire banal et lourd[1], lui font penser que c'est la civilisation

1. Les bâtiments gigantesques mais si laids du Crystal Palace excitent particulièrement sa verve et son indignation ; de même les ponts de chemins de fer qui traversent la Tamise à Londres.

elle-même qui manque d'idéal; les relations des hommes, à force de s'engager sur des intérêts matériels, ont fini par les rendre incapables de réaliser autour d'eux la moindre parcelle de beauté.

Et si on lui demande quelque conseil pour la construction d'une bourse de commerce, comme se risquèrent à le faire, en 1864, les bourgeois de Bradford, il commence par railler cette naïveté qui le sollicite « de venir dire la mode et l'actualité, et ce qui, pour le moment, se fait dans nos ateliers de plus nouveau et de plus élégant en fait de tourelles [1]. » Mais il expose que « toute architecture est l'expression de la vie et du caractère national; » il montre « que l'art est la traduction d'un idéal et que s'ils ont perdu la notion du beau, c'est parce qu'ils ont séparé leur religion de leur vie.[2] » Il explique enfin les principes et les lois du commerce dénonçant l'erreur d'une économie politique tout imprégnée d'individualisme.

C'est ainsi que Ruskin se trouve amené à se demander si les principes dont se réclament le commerce et l'industrie sont en conformité avec les enseignements de la Bible et les exigences de la justice.

Cette évolution se dessine au cours des études qui

---

1. *The Crown of Wild Olive*, II, § 53.
2. *The Crown of Wild Olive*, II, § 61.

préparent la publication des *Pierres de Venise*. En 1853, les deux derniers volumes de cet ouvrage portaient la trace de préoccupations sociales. Mais il manquait à leur auteur de connaître personnellement ces masses ouvrières auxquelles il allait bientôt s'adresser.

L'occasion lui en est fournie par la création du Working Men's College. Il y enseigna pendant quatre ans et y apprit à aimer ces hommes qu'il aurait voulu tous artistes et saints, comme les artisans dont il avait médité l'œuvre de pierre.

Le Working Men's College, fondé à Londres en 1854, par le Rev. F. D. Maurice, était une sorte d'institut populaire, où des « cours du soir » devaient mettre à la portée des ouvriers les connaissances artistiques et intellectuelles de ses initiateurs. Ruskin, dès qu'il reçut la circulaire qui l'annonçait, écrivit à Maurice pour lui offrir sa collaboration. Il se chargea des cours de dessin avec Mr. Lowes Dickinson et D. G. Rossetti dont il fit alors la connaissance.

Pendant quatre ans il y professa très régulièrement une soirée par semaine, ne négligeant aucun détail qui pût rendre son cours plus intéressant ou plus utile à ses auditeurs : un jour, il fait placer un arbuste dans un coin de la salle pour mieux étudier les jeux d'ombre et de lumière ; une autre fois, il apporte des exemplaires de sa collection de minéraux, des gravures ou des dessins fort rares. Il vise, selon ses propres déclarations, « non à faire des artistes,

mais à rendre les ouvriers meilleurs, à développer leurs facultés et leurs sentiments, en un mot à faire leur éducation [1] ».

Déjà à cette époque, c'est à un développement de tout l'homme que tend son action ; il accomplit une mission éducatrice au service de laquelle il met toutes ses connaissances. S'il faut en croire son biographe, le résultat de ce premier contact fut « qu'il y acquit la preuve que les classes travailleuses pouvaient s'intéresser à l'art ; et que le talent déployé par l'ouvrier de l'époque gothique n'était pas entièrement mort dans le pays, en dépit de l'interrègne, pendant un siècle entier, de la manufacture. Et cette expérience conduisit Ruskin à des vues plus larges sur la nature des arts et les devoirs de la philanthropie et de l'économie sociale [2]. »

Il aima ces ouvriers, se mêla à eux et apprit leurs goûts, leurs préoccupations et leur misère : il s'aperçut bien vite que, plus que leurs mains inhabiles, leurs âmes avaient besoin de préceptes et de direction.

Tout en donnant ainsi sa collaboration à plusieurs écoles ouvrières, il commença à se préoccuper d'économie politique. Il avait eu la curiosité de chercher si les maîtres de cette science, Bentham, Ricardo, Stuart Mill, avaient formulé quelques principes quant à l'emploi et à l'éducation des artistes

1. W. G. Collingwood, *The life and work of John Ruskin*, p. 154.
2. Collingwood, *op. cit.*, Ruskin, p. 155.

ou à la production des œuvres d'art. A son grand désappointement, il les avait trouvés muets sur ce sujet ; il entreprit alors de répondre lui-même à ces questions et résuma sa pensée en deux conférences où il envisageait l'art considéré comme une richesse. Ce fut l'*Économie politique de l'art,* réimprimée un peu plus tard sous le titre de *A Joy for ever.*

Ce premier contact avec l'économie politique et les quelques lectures qu'il avoue faites dans des « manuels courants » l'avaient convaincu que les principes que l'on y enseignait étaient faux : on admettait ce point de départ que le seul ressort de l'activité humaine est l'égoïsme, sous la forme de l'intérêt ; on y faisait abstraction du désintéressement et de toutes les vertus ; on comptait pour rien la vie humaine, sacrifiée aux besoins d'une production toujours plus intense. En somme, toute l'activité du pays, cette prospérité industrielle dont on se montrait si fier, étaient fondées sur l'abandon complet des principes de la Bible dont pourtant on n'aurait pas voulu manquer de se réclamer à certaines heures de la semaine.

Ruskin sentit vivement ce contraste : toutes ses préoccupations se tournèrent vers l'étude qui lui permettrait d'apaiser le conflit entre une industrie sans morale et une religion qui avait perdu l'empire des cœurs. Les montagnes seules pouvaient, dans l'angoisse qu'à certains jours il ressentait, lui rendre

le calme dont il avait besoin et briser la fièvre qui l'étreignait à la vue de la misère physique et morale du monde du travail. Il partit pour la Savoie.

C'est sur les pentes du Salève, le mont qui, au sud, domine Genève, qu'il s'installa, à Mornex. De là, on découvre, au fond de la vallée de l'Arve, les cimes neigeuses du massif du Mont Blanc. Tantôt seul, tantôt avec quelques amis, Ruskin y vécut de longs mois, de 1860 à 1863 ; au cours des nombreux séjours qu'il y fit, il travaillait avec un acharnement et une inquiétude dont sa correspondance nous a gardé le souvenir :

« Ma solitude est très grande, écrivait-il, mais mon repos est semblable à celui que j'éprouverais si ma tête était enfouie sous une touffe d'herbe, sur un champ de bataille trempé de sang ; mes oreilles sont tout le temps fracassées des cris qui s'élèvent de la terre, et je n'ai de paix qu'en pressant mon front contre le sol [1]. »

Quelques mois après, il ajoutait :

« Je suis très souffrant et toujours tiraillé entre ma soif de repos, de beauté dans la vie, et le terrible appel de l'innocence qui veut être secourue, de la misère qui veut être consolée. Il me semble que c'est la voix d'une rivière de sang qui ne peut que m'entraîner, sans que je puisse résister au milieu de ses noirs caillots [2]. »

1. Collingwood, *op. cit.*, p. 192.
2. Collingwood, *op. cit.*, p. 192.

Quelques villageois se rappellent encore cet Anglais aux longs favoris, à la figure maigre, ni vieux ni jeune, que l'on voyait travailler toute la journée, faisant du jardinage, s'occupant de cuisine ou remuant du mortier, toujours en mouvement. Il pratiquait à ce moment sa philosophie de l'union du travail manuel au travail intellectuel, dont il donnait la formule aux étudiants d'Oxford en disant « qu'une roue bien faite est une œuvre d'art [1]. »

Souvent, George Allen, l'éditeur, venait le rejoindre, compagnon enthousiaste de ses longues randonnées dans la montagne.

Dante est, à cette époque, son auteur favori ; il y revient fréquemment ; il parcourt aussi l'*Odyssée,* puis ayant fermé le livre : « Plus j'apprends, dit-il, plus le mystère devient profond et vaste. »

Le fruit de ces méditations fut un recueil de quatre « essais sur les principes de l'économie politique » dont les trois premiers seuls parurent à Londres dans le *Cornhill Magazine,* dans les derniers mois de 1860. Dès le troisième, l'éditeur Thackeray, ami de Ruskin pourtant, dut en arrêter la publication, tant était violente la tempête qu'ils avaient soulevée ; ils furent un peu plus tard (1862) réunis en volume sous le titre symbolique : *Unto this last* (même à ce

1. Ces détails sont tirés de la Préface du XVIIe volume des *Œuvres complètes* de RUSKIN, Library edition, G. Allen, London.

dernier) emprunté à la citation de l'Écriture que l'auteur avait mise en exergue :

« Ami, je ne te fais pas tort. N'as-tu pas convenu avec moi d'un denier? Prends ce qui est à toi et vas ton chemin. Je veux donner même à ce dernier autant qu'à toi ».

Sous des titres d'un symbolisme parfois un peu obscur, l'auteur cherche, comme il le dit dans sa préface, à donner une « définition logique de la richesse » ; il y établit la nécessité d'une organisation du travail et affirme — c'est l'idée maîtresse de l'ouvrage — que la morale a droit de cité en économie politique.

Tout cela est écrit avec beaucoup de force et de conviction, avec une richesse d'expression et de pensée qui laisse parfois le lecteur français un peu étonné. On s'attend à trouver un traité d'économie politique et on lit une suite de considérations morales sur la nature et la destination des richesses, le rôle des riches comme intendants de Dieu vis-à-vis des pauvres, la nécessité d'une justice rigoureuse dans les relations du travail et du commerce qui font penser à la vigueur entraînante d'un prédicateur plutôt qu'aux discussions froides des traités d'économie politique ; à chaque page, des citations ou au moins des réminiscences de la Bible.

C'est l'œuvre d'un chrétien convaincu que les enseignements des Livres Saints ont été donnés pour tous les temps, qu'ils conservent leur force

impérative pour toutes les civilisations et qu'un peuple ne peut se réclamer du christianisme s'il ne fait pas de l'espoir en Dieu et de l'amour des hommes sa préoccupation principale, et s'il substitue à la religion divine le culte de l'industrie, de la richesse. Ruskin affirme son intention de réviser les données des sciences économiques en y introduisant les préoccupations morales qui doivent régir tous les actes humains. Au culte de la matière, il veut substituer le culte de la vie, le respect de l'âme, et il se trouve amené, par une suite logique de sa pensée, à déclarer dans un sens dont nous aurons plus loin à donner l'explication, qu' « il n'y a de richesse que la vie ».

Unto this last est tout vibrant d'idéalisme ; quelque critique que l'on puisse faire à ses conceptions, il faut le classer parmi le petit nombre de ces œuvres à la lecture desquelles on se sent devenir meilleur.

Mais ce ne pouvait être là qu'un commencement. *Unto this last* avait trop heurté les principes courants de l'économie orthodoxe, il avait rencontré trop de violentes attaques pour que Ruskin s'en tint là. Il voulut serrer de près la réalité et il entreprit un ouvrage plus didactique d'où l'éloquence et les développements seraient soigneusement bannis, et qui présenterait une analyse plus exacte et plus complète des relations économiques. Ce fut *Munera Pulveris*.

Sous ce titre étrange, dont les explications données n'ont pas réussi à déchiffrer l'énigme[1], Ruskin voulait présenter une espèce de dictionnaire économique qui aurait été comme le préambule d'un traité de plus grande envergure. Mais ce traité, comme bien des projets de notre auteur, ne vit pas le jour.

De la part du public, nouvelle hostilité. L'éditeur du *Fraser's Magazine* perdit aussi courage (1862). Ruskin continua la tâche qu'il s'était imposée comme une mission et, en 1872, édita le recueil complet.

C'est là que l'on trouve, à proprement parler, les idées économiques de l'auteur. Un premier chapitre intitulé *Définitions*, fixe un certain nombre de points comme la base des études qui vont suivre. Successivement et sans plus parler maintenant par allégories, sans presque plus de comparaisons et de métaphores, il y examine l'accumulation des richesses, le rôle et la circulation de la monnaie, le commerce, les lois du gouvernement économique des États et celles de la direction des hommes par ceux qui ont puissance de commander le travail et de l'organiser.

Ruskin ne se confinait point dans ces études spéculatives : il reprenait, à chacun de ses retours à Londres, ses campagnes de conférences, s'atta-

1. *Œuvres complètes*, Library edition, vol. XVII, préf.

chant à faire ressortir aux yeux de ses auditeurs les conséquences pratiques de ses conseils, et cherchant à les amener à la conversion de leur manière d'agir. Les plus importantes furent réunies en 1866 sous le titre de *Crown of Wild Olive* (la couronne d'olivier sauvage), sous le symbolisme duquel il faut voir la récompense d'une vie bien ordonnée et courageusement vécue.

Ce sont des conférences sur le travail, le commerce et la guerre auxquelles fut ajoutée plus tard « l'avenir de l'Angleterre » (1869), où Ruskin expose ses idées sous une forme moins sèche et dans la manière qui convient à un auditoire.

Au printemps de 1867, des journaux de Manchester et de Leeds publièrent une série de lettres adressées à un ouvrier bouchonnier du Sunderland. Leurs titres, parfois énigmatiques, recouvrent encore un exposé d'idées économiques : Ruskin en fait ici l'application aux relations sociales et présente quelques règles d'une organisation idéale. Peut-être dirait-on avec plus d'exactitude qu'il étudie le rôle des différentes classes et des organismes qui composent un État ; ce n'est pas un plan de cité future, mais c'est déjà plus qu'un simple projet de réformes administratives.

Cependant Ruskin expérimentait ses théories, il les contrôlait avec la réalité ; mais il était si peu fait pour monter une affaire ou diriger une entreprise ! La plupart de ses tentatives échouèrent : elles étaient

conçues sans tenir compte du milieu auquel il aurait fallu qu'elles puissent s'adapter. Ces quelques échecs ont d'ailleurs assez peu d'importance : les idées de Ruskin valaient mieux que la façon dont il a essayé de les réaliser ; leur influence ne dépendit point de ces insuccès.

Les lettres de 1867, réunies en volume sous le titre de *Time and tide*, n'étaient qu'un essai d'enseignement plus direct aux classes populaires. Elles marquent dans la pensée de l'auteur d'*Unto this last* une nouvelle étape de cette évolution qui se poursuit.

A mesure que les contradictions et les luttes s'apaisent autour des problèmes d'ordre commercial, il donnera aux questions ouvrières une attention plus exclusive. Les lettres de *Fors clavigera*, dont la publication commence en 1871, contiennent beaucoup de réflexions sur la production et sur la situation et les devoirs des ouvriers, et moins d'allusions aux opérations du négoce. Cela s'explique par l'allure de cette correspondance et par la profession des personnes à qui elles sont adressées ; mais peut-on penser que pour un homme aussi sensible aux événements politiques que l'était Ruskin, les orientations sociales nouvelles fussent absolument étrangères à cette façon d'agir ?

Les préoccupations, dont témoigne *Fors Clavigera*, correspondent à un changement de front dans la tactique de son enseignement. Ruskin avait d'abord

prêché la justice aux classes dirigeantes ; il avait essayé de les ramener à la pratique des traditions d'honneur et de vertu robuste qui leur avait mérité, avec le respect de leurs inférieurs, le droit de les conduire et de se faire, contre les doctrines pernicieuses et les dangers physiques, leurs protecteurs naturels. Mais la plupart de ceux que la grande industrie avait investis d'un pouvoir sur de grandes masses d'hommes s'étaient montrés indignes de leurs fonctions, incapables de conduire leurs subordonnés, impuissants à s'en faire aimer. Absorbés par les soucis des affaires et le soin de leur fortune, ils s'étaient fermés à la prédication ruskinienne, c'étaient eux qui, par deux fois, avaient obtenu des éditeurs l'interruption des essais sur l'économie politique.

Ils n'avaient pas su, comme autrefois les ancêtres des vieilles familles nobles, s'adapter avec désintéressement à leur rôle nouveau. Conducteurs naturels des ouvriers qui travaillaient pour eux et sous leurs ordres, ils avaient ignoré leur mission et s'étaient fait leurs oppresseurs, esclaves trop dociles des conditions économiques. Rien ne donnait à penser qu'il leur fût maintenant possible de changer leur manière.

C'est pour eux que Ruskin a des paroles d'une impitoyable éloquence : il leur reproche de jouer avec la vie humaine et de la détruire goutte à goutte sans profit pour personne ; et, comparant l'épuise-

ment d'un homme à l'usine à la brusquerie soudaine du meurtre, il déclare préférer la mort à cet anéantissement de l'être à qui l'on ravit jour par jour toutes les forces de son corps et toutes les joies de son âme.

Ruskin constate cet échec de sa prédication. Cette expérience de l'affaiblissement des nouvelles classes dirigeantes — car les anciennes, cette haute et magnifique aristocratie d'Angleterre que les siècles avaient petit à petit formée à son rôle, n'en avait rien abandonné, mais les conditions nouvelles de la vie l'avaient mise un peu à l'écart, — cette expérience le tourne vers les milieux populaires et c'est à ces hommes excédés d'un travail qui les épuise, qu'il va porter ses conseils de vie meilleure et prêcher le culte de la beauté. Là, sans doute, il sera plus écouté, au moins sera-t-il plus aimé ; leurs âmes simples le comprendront, il leur racontera leur histoire et évoquera devant eux ces visions de lumière et de joie dont ils sont privés, non parce que leur cœur s'est attaché aux richesses périssables, mais parce que malgré eux, pour gagner un pain misérable, ils ont dû abandonner toute raison de vivre. Ces raisons, Ruskin les leur rendra en leur montrant l'avenir, en leur demandant de le faire avec lui, et c'est une conversation perpétuelle qui s'établit par la publication de *Fors Clavigera* entre le penseur puissant chargé d'un demi-siècle de luttes et ces

esclaves de l'atelier pour lesquels il avait toujours eu une immense pitié.

Mais alors, Ruskin n'est déjà plus dans la maturité de son talent ; il prêche sans relâche d'une façon pittoresque et hardie, mais il ne s'embarrasse plus de trouver les principes des idées. Il semble qu'il se détache un peu de ces problèmes économiques qui lui ont valu tant de luttes et vis à vis desquels on lui a tant de fois signifié son incompétence. La psychologie le préoccupe davantage ; il se fait moraliste. Il se raconte et raconte les autres : il trouve des termes charmants et une éloquence touchante pour prêcher le respect, l'admiration, la bonté, mais par moments on remarque dans sa pensée des heurts bizarres, d'inexplicables lacunes et des excès d'imagination, triste présage de sa mort lente au bord de ce lac et à l'ombre des forêts dont il avait voulu faire le décor de sa tombe.

Dans toute sa vie et toute son action, Ruskin témoigne d'un idéalisme clairvoyant : c'est sa principale caractéristique et sans doute aussi son défaut dominant. Idéaliste dans sa manière de comprendre l'art et d'interpréter la nature où il ne fait que lire le geste de Dieu, idéaliste dans l'éducation qu'il veut donner aux foules, il l'est encore dans la façon dont il pose et résoud les problèmes de l'économie politique.

Ces détails nous font comprendre dans quel état

d'esprit il abordait ces questions. Maintenant que nous l'avons vu au travail, que nous connaissons son caractère combatif, ses ardeurs généreuses d'apôtre et sa tendance à l'exagération, nous pouvons entreprendre l'étude de ses idées ; nous risquerons moins de nous laisser déconcerter par une forme qui a tous les charmes mais aussi tous les inconvénients de ce tempérament intuitif, de cette imagination si ardente.

DEUXIÈME PARTIE

LES IDÉES SOCIALES ET ÉCONOMIQUES

CHAPITRE I

L'Optimisme de Ruskin. La Religion de la vie.

Lorsque l'économiste quitte le terrain de l'observation pure et simple et qu'il cherche à poser des règles à l'activité humaine, il lui faut mettre à la base de ses études un parti-pris qui suppose résolue la question des destinées du monde.

Dès qu'elle devient normative, l'économie politique postule une explication de l'univers.

Les économistes de l'école classique, tant qu'ils s'étaient bornés à rechercher l'explication de certains faits classés et enregistrés selon des méthodes de simple observation, avaient pu se dispenser de résoudre ces questions préalables.

Tant que l'on croit à la spontanéité des institutions économiques, tant que l'optimisme s'épanouit à la vue des progrès de l'industrie et du merveilleux agencement de ces harmonies qui se combinent et s'équilibrent dans un accord que l'on dit à la fois parfait et naturel, on s'abstient de prendre position : on regarde et on cherche à expliquer, on ne se préoccupe encore guère de poser des règles à l'activité des hommes ; car la concordance de l'intérêt particulier avec l'intérêt général assure sans effort et sans heurt, au moins sans heurt important, le progrès du monde.

C'est la voix des pessimistes, puis de l'école critique qui éveille dans l'économie politique des échos métaphysiques. D'abord lointaines avec Malthus et Ricardo qui posent une question d'équilibre l'un entre la production et les besoins des consommateurs, l'autre entre l'effort et son rendement, ces préoccupations nouvelles se font plus précises avec Sismondi, qui veut que l'objet de ce qui avait été la science des richesses devienne le « bien-être physique de l'homme ». « L'économie politique devient en grand la *théorie de la bienfaisance,* et tout ce qui ne se rapporte pas en dernier résultat au bonheur des hommes n'appartient pas à cette science[1]. » Et parler du bonheur des hommes, n'est-ce point dépasser le point de vue de la « science des richesses » ?

---

1. Sismondi, *Nouveaux Principes d'Economie Politique*, t. II, p. 250.

Cette note s'accentue davantage encore par le mysticisme des premiers socialistes qui font de leur économie politique une sorte de religion qui a son culte, ses rites, ses élans de foi, ses pontifes, et un peu plus tard, par les prédictions des socialistes allemands qui établissent leurs théories sur une philosophie matérialiste.

C'est vers 1860 que Ruskin commence à se préoccuper d'économie politique. Sismondi, Fourier, Saint-Simon ont été fort peu lus en Angleterre ; l'école « orthodoxe » y régnait absolument. Mais l'auteur d'*Unto this last* n'avait pas besoin de leur témoignage pour voir que l'économie politique intéressait de trop près l'homme lui-même pour pouvoir se développer sans résoudre d'abord l'énigme de sa présence dans le monde, de son origine et de sa destinée.

La réponse à ces questions préalables, il la demande à la Bible. S'il fait de l'économie politique, c'est moins par goût que par devoir, et lui qui a si bien pénétré l'état d'âme des « primitifs », n'a-t-il pas apporté dans ses études sociales un peu de leur esprit que Brunetière caractérisait ainsi : « Avant d'exister pour elle-même, avant presque que d'être un art, la peinture est une œuvre pieuse, un moyen d'édification, une manière d'enseigner à la foule qui s'assemble dans les églises, les grandes vérités de la religion ou les légendes de l'hagiographie, une

façon aussi pour le peintre lui-même de mériter et de faire en quelque sorte avec son métier, son salut.[1] »

C'est bien dans cet esprit que Ruskin travaille ; c'est en chrétien, et en chrétien militant qu'il aborde l'étude de l'économie politique ; il se souvient que sa mère avait voulu faire de lui un pasteur et ne démentira point cette vocation : il va prêcher.

Toute son économie politique proclame la conception chrétienne du monde et s'inspire d'un optimisme dont il trouve la source dans les premières lignes de la Genèse : la terre est un don de Dieu à l'homme qui a reçu l'ordre de s'emparer de ses forces et de les gouverner. « Remplissez la terre et soumettez-la. »

Soumettre la terre, c'est découvrir la loi des phénomènes physiques, en contenir les manifestations ou les produire au gré d'une volonté intelligente ; c'est conquérir toutes les puissances du monde matériel.

Remplir la terre, c'est la peupler de multitudes suivant cet autre précepte, corollaire du précédent : « Soyez féconds, multipliez », et sans avoir la crainte qu'elle ne vienne à manquer à l'homme. Car Dieu est bon, il n'a pas donné d'ordres impossibles.

De ces paroles divines et de la première scène qui suit la création du monde, Ruskin tire ces deux

---

1. Brunetière, *L'Évolution des Genres dans l'histoire de la Littérature*, t. I, p. 2.

conclusions que les forces productrices de l'univers sont riches et fécondes à l'infini, pour qui saura les exploiter ; et que tout individu mis par Dieu en ce monde y trouvera nécessairement de quoi vivre, s'il consent à travailler.

Voilà donc un optimisme dogmatique en quelque manière qui s'affirme en réaction contre le pessimisme courant en économie politique. N'avait-on pas coutume de considérer le monde, depuis les calculs de Malthus et les observations de Ricardo, comme une table insuffisamment servie, et ne s'était-on pas résigné à cet « ordre des cultures » qui devait avoir toujours pour effet d'élever le prix des subsistances au détriment des consommateurs, et d'accroître la rente au profit des propriétaires.

Optimistes ? l'avaient-ils été à la façon de Ruskin ces économistes que l'histoire des doctrines a désignés de ce nom pour souligner la façon confiante dont ils enseignaient que le jeu normal des lois naturelles et des libres initiatives devaient produire irrésistiblement la plus grande somme possible de bonheur et de bien-être ?

Ruskin se met en opposition avec les uns et avec les autres : contre ceux-là il affirme que Dieu ne crée pas un homme sans lui assurer les ressources suffisantes pour vivre ; à l'encontre de ceux-ci, il prétend que les lois du monde ne sont pas assurées d'un respect en quelque sorte fatal et d'une obéis-

sance aveugle : il faut les chercher patiemment et y conformer l'activité des hommes, quelque difficile qu'il puisse être d'y assouplir leurs volontés.

L'optimisme est chez lui une attitude active ; s'il a confiance, c'est dans l'intelligence et dans l'énergie de l'homme qui courbe sa volonté devant celle de Dieu ; et si l'on proclame autour de lui la productivité décroissante du travail, il répond simplement par un acte de foi en la bonté de la Providence, il devine par sa foi mystique cette loi de substitution des besoins que l'école psychologique devait proclamer : la limite de la productivité peut être atteinte, il ne le conteste pas ; mais n'y a-t-il pas moyen, par une meilleure utilisation du produit ou par une autre méthode industrielle, de faire que chacun vive ?

C'est d'une belle et courageuse audace que de rappeler ainsi la fécondité de la terre et de ses énergies quand la multiplication de ces prolétaires, incapables de subvenir à leurs besoins dans une société industrielle et riche, inquiète tous ceux qui ont le souci de la prospérité et de l'ordre social, au moment où le travail acharné, prolongé au delà des forces humaines, ne suffit pas à produire une rémunération qui permette de vivre. A l'inquiétude grandissante du paupérisme, il oppose la promesse divine de la fécondité du travail.

« Le monde est ainsi réglé par les lois de la Providence que le travail d'un homme, s'il est bien mis en exercice, est toujours amplement suffisant

pour le pourvoir, durant sa vie, de ce qui lui est nécessaire et non seulement de cela, mais de beaucoup d'objets de luxe et d'agrément; allons plus loin : pour lui procurer de longs moments de repos bienfaisant et d'utile loisir. Et le travail d'une nation, s'il est bien mis en œuvre, est, de la même façon, amplement suffisant pour fournir à toute sa population une bonne nourriture et un logement confortable; et non seulement cela, mais encore une bonne éducation et des objets de luxe, des trésors d'art comme ceux que vous avez maintenant autour de vous[1]. »

Il faut répéter la culpabilité de l'homme dans les désordres économiques. Manque de prévoyance ou défaut d'énergie, c'est toujours le travail qui a été insuffisant, car le travail n'est pas seulement l'effort musculaire appliqué à la matière pour la transformer, c'est surtout — il faut y insister — la coordination de cet effort et son adaptation à une œuvre vraiment utile. C'est sur toute la société que pèse la responsabilité du paupérisme.

« Mais ces mêmes lois de la nature et de la Providence font que, si le travail d'une nation ou d'un individu n'est pas bien mis en œuvre, et bien plus s'il est insuffisant — si la nation ou l'homme manque de vigueur ou de sagesse — il en résulte de la souffrance et de l'indigence exactement en proportion de la paresse et de l'imprévoyance, du refus

---

1. *A Joy for ever*, § 7.

de travail ou de sa mauvaise application. Partout où vous voyez du besoin, de la misère, de la dégradation dans ce monde qui vous entoure, soyez sûrs que l'activité a fait défaut ou qu'elle a été employée à contre-sens. Ce n'est pas un accident, ce n'est pas une calamité voulue du Ciel, ce n'est pas le mal originel et inhérent à la nature de l'homme qui remplit vos rues de lamentations et qui fournit à profusion la proie de vos tombes. La raison en est seulement que là où il y aurait dû avoir prévoyance, il y a eu gaspillage ; quand il y aurait dû avoir travail, il y a eu paresse ; et entêtement quand il aurait fallu subordination[1]. »

Et Ruskin ajoute dans une note ces paroles du livre des Proverbes où il découvre une confirmation de sa thèse : « Il y a beaucoup de froment dans la culture des pauvres ; mais voilà qu'il est détruit par manque de jugement. »

Si l'on veut connaître mieux ce que sont ces « lois providentielles » dont il parle et savoir de quelle manière l'homme peut les découvrir et y conformer son activité, que l'on ouvre encore *A Joy for ever :* on y trouvera une adaptation de cette idée au domaine de l'art. Bizarres et exagérées, les affirmations de Ruskin pourraient être contestées d'autant plus aisément que toute vérification est rendue impossible ; cet exemple nous servira cependant comme une

1. *A Joy for ever*, § 7.

indication et nous permettra de comprendre quel genre de travail d'invention il réclame de l'homme.

Beaucoup de talents artistiques périssent ignorés ou s'étiolent parce que nous n'avons su ni les découvrir, ni leur fournir un emploi qui les développe et les mette en valeur.

« Voici donc à votre disposition une certaine quantité d'une sorte particulière d'intelligence produite pour vous chaque année par les lois providentielles. Vous ne pouvez en faire usage qu'en la mettant à son œuvre propre, et tout essai d'en user autrement entraîne la perte sèche d'autant d'énergie humaine [1]. »

Mais comment découvrir ces précieuses richesses ? Nous savons mettre d'étonnantes ressources d'ingéniosité à la recherche des métaux et des pierreries, serions-nous moins habiles à discerner dans l'âme de nos frères un génie qui s'éveille ? Pour se procurer des pépites, l'homme doit déjouer les ruses de la nature qui les dissimule ; il se consacre avec passion à leur découverte et parvient à les posséder. Pourquoi déployer moins d'énergie à rechercher les qualités de ses semblables : elles aussi sont souvent dissimulées sous des apparences qui déconcertent, perdues dans la foule tapageuse des médiocrités.

« Vous avez toujours à trouver votre artiste, non à le faire, déclare Ruskin. Vous ne pouvez le fabriquer pas plus que vous ne pouvez fabriquer de

1. *A Joy for ever*, § 21.

l'or. Vous pouvez le trouver et l'affiner. » Et continuant la comparaison : « Vous creusez pour l'extraire du torrent où il se trouve sous forme de pépites ; vous l'emportez chez vous et vous en faites une pièce de monnaie ou de vaisselle, mais vous ne pouvez en créer la moindre parcelle. Une certaine quantité d'intelligence esthétique vient au jour chaque année dans toute nation, plus ou moins grande suivant la nature, le degré de culture de la nation ou de la race ; mais une quantité fixée annuellement qu'il est impossible d'augmenter d'un seul atome. Vous pouvez la perdre ou la recueillir ; vous pouvez la laisser gisante et perdue dans le ravin ou ensevelie dans les sables. Vous pouvez en faire des trônes de rois et en revêtir les portes des temples à votre choix : mais le mieux que vous puissiez en faire n'est, après tout, que tamiser, fondre, marteler, purifier ; quant à en créer, jamais [1]. »

C'est tout un programme d'éducation que cette comparaison. Ruskin est un merveilleux éveilleur d'âmes : savoir découvrir toutes les qualités et les porter au plus haut degré de perfection afin d'en assurer le complet épanouissement, telle est, pour lui, la seule méthode de travail.

Pour l'exploitation de la terre, ce sera le même conseil ; il affirme que d'une étendue donnée de terrain on peut extraire une quantité fixe de nourri-

---

1. *A Joy for ever*, § 20.

ture et d'objets utiles à l'entretien de la vie. L'homme n'atteint presque jamais cette limite, parce qu'il est est encore trop ignorant des propriétés des choses, des principes d'une saine organisation du travail, et qu'il manque presque toujours de l'énergie qui permettrait d'utiliser ces connaissances [1].

Tout notre malheur vient de ce que nous sommes maladroits et paresseux : « C'est notre inaction et non notre appétit qui nous ruine. »

Mais ces lois, cette organisation, ces méthodes ne nous sont-elles pas cachées d'une manière qui rendrait leur découverte presque impossible? Plutôt que de consentir à tâtonner sans guide, n'est-il pas loisible de se résigner à ignorer ce dont la conquête doit demander trop d'efforts ou de temps? Pourquoi ne pas se contenter des organisations du passé et des connaissances acquises?

Tel n'est pas l'avis de Ruskin : ces lois sont claires, elles sont évidentes, encore que leur découverte ou leur application puisse exiger un effort; pour qui sait lire dans l'état présent du monde, elles apparaissent lumineuses.

« Remarquez, dit-il, que je parle de ces divers

---

1. Ces affirmations n'ont rien de contradictoire ni avec la théorie du rendement non proportionnel, ni avec la loi de la rente auxquelles Ruskin ne fait pas allusion. Il veut simplement indiquer qu'il y a bien des manières différentes d'exploiter une étendue de terrain et que notre science n'est pas encore arrivée au point où, les ayant toutes épuisées, nous aurions le droit de nous décourager.

principes comme évidents par eux-mêmes seulement dans les circonstances présentes du monde, non comme s'ils l'avaient toujours été ; et je les appelle maintenant évidents par eux-mêmes, non simplement parce qu'ils me semblent tels, mais parce que tous les hommes en qui j'ai le plus de confiance les sentent également ainsi. Car je ne suppose pas qu'un seul lecteur chrétien mette en doute cette vérité première que Dieu a fait connaissables par l'humanité tous les faits et les lois qui lui sont importants ; et que puisque la solution de toutes ces questions est pour la race d'une importance vitale, elle ne doive être intervenue depuis longtemps à moins que cette race ne soit encore à l'état d'enfance [1]. »

Oui, le monde est encore en état d'enfance ; non pas qu'il n'ait été accompli aucun progrès dans le passé, mais nous assistons à une époque de transformations si profondes qu'il semble que ce soit comme un éveil de l'homme qui prend conscience de forces jusque-là ignorées, et, d'autre part, les problèmes nouveaux que présentent ces révolutions économiques nous trouvent comme des adolescents, étonnés, timides, irrésolus.

D'autres que Ruskin avaient cru à un ordre naturel du monde. Mais souvent les mêmes expressions habillent des pensées différentes. « L'ordre naturel », n'est-ce pas la conception essentielle du système des

---

1. *Stones of Venice*, III, CH. IV, § 3, n.

Physiocrates ; ordre voulu de Dieu pour le bonheur des hommes, que l'on reconnaît à ce signe : l'évidence ? Les lois, disait Mercier de la Rivière, en sont « irrévocables, elles tiennent de l'essence des hommes et des choses, elles sont l'expression de la volonté de Dieu [1] », et en cela il semble bien que Ruskin ait pensé de même ; mais s'il poursuit en disant : « Tous nos intérêts, toutes nos volontés viennent se réunir.... et former pour notre bonheur comme une harmonie qu'on peut regarder comme l'ouvrage d'une divinité bienfaisante [2] », il y ajoute un élément de spontanéité qui s'oppose à cette recherche patiente, et longue peut-être, que recommande l'auteur d'*Unto this last*. Pas plus que lui pourtant, les Physiocrates ne sont déterministes ; il faut enseigner, disent-ils, les lois de l'ordre naturel. Mais ce qui distingue le plus la conception physiocratique de celle que nous venons d'exposer, c'est que l'ordre naturel apparaît « avec toute la grandeur de l'ordre géométrique et avec son double attribut qui est l'universalité et l'immutabilité [3] », tandis que les lois providentielles de Ruskin sont spéciales à une époque et à une forme de l'industrie.

N'est-ce point encore Bastiat qui définit le monde comme un ensemble d' « intérêts harmoniques »

1-2 Mercier de la Rivière, *L'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*.

3. Gide et Rist, *Histoire des Doctrines économiques*, p. 10.

dont la liberté suffira à assurer l'épanouissement, parce qu'il est impossible de penser « que la pente naturelle de l'homme est vers sa détérioration » ? Mais que nous sommes loin encore de l'effort patient que réclame Ruskin !

Fourier aussi part de cette idée a priori qu'il doit exister un « plan de Dieu », c'est-à-dire un certain ordre social conforme à la volonté divine et tel qu'il puisse assurer parfaitement le bonheur de tous les hommes[1] : « Le tout est de découvrir ce plan-là : tout le problème social se réduit à une sorte de devinette[2]. » Ruskin serait-il proche parent de Fourier ? nous ne pouvons le croire : ce n'est pas de « devinette » qu'il s'agit dans *Unto this last*, c'est de science péniblement acquise et jamais parfaite, car à de nouveaux progrès industriels correspondent des modes nouveaux d'exploitation. Les questions morales ont trop de place chez lui pour qu'il se contente jamais du calme un peu artificiel et de l'harmonie instable du Phalansthère : Ruskin était trop fin psychologue et trop convaincu des conséquences du péché originel pour compter qu'une habile organisation des hommes neutraliserait la malfaisance de certaines passions.

---

1. « La providence de Dieu serait incomplète s'il avait fait un système social qui ne satisfît pas les besoins et n'assurât pas le bonheur de tous les peuples, âges et sexes. » (Gide. *Œuvres choisies de Fourier*, p. 2).

2. Gide. *Œuvres choisies de Fourier*. Introduction, p. xiv.

Carlyle lui-même n'avait sur ce point apporté à notre auteur que des indications : « La lumière, disait il, est la chose par excellence dont le monde a besoin. Mettez la sagesse dans le cerveau du monde : le monde combattra victorieusement son combat, il deviendra le meilleur monde que les hommes puissent organiser [1]. » Ruskin complète cette pensée : il lit la Bible avec la préoccupation d'y trouver un enseignement pour son temps, et c'est là qu'il a puisé cette conception progressiste de l'univers.

C'est tout un renouveau qu'il pressent. Au milieu des nouvelles conquêtes de l'homme sur la matière, au sein de ces organisations à peine ébauchées, dans le douloureux chaos de l'industrie qui se développe souvent au prix de la vie humaine, il devine la promesse d'un avenir où, mieux connues et plus disciplinées, les forces économiques serviront à assurer aux hommes une existence meilleure, où la matière domptée et remise à son rang n'asservira plus les âmes. Il croit au progrès du monde, au progrès matériel, mais surtout au progrès moral. C'est là tout le secret de son optimisme.

Il déplore cette dualité qu'il rencontre à chaque instant dans une nation qui se prétend chrétienne, le respect de la Bible aux lèvres, le culte de Mammon dans le cœur : contradiction qui le scandalise et contre laquelle il s'élèvera toute sa vie.

---

1. Cité par Moisant, *op. cit.*, p. 43.

Mais il est possible de la faire cesser sans rien abandonner des conquêtes du progrès : il ne faut que les généraliser, les purifier et en rendre bénéficiaires non seulement une classe, mais tous les hommes. Pour découvrir les formules d'une organisation qui réalisera ce bienfait de la vie assurée à tous, il n'est que de travailler.

C'est de l'homme lui-même, de sa sagesse et de sa force qu'il dépend que son effort soit prudent et fécond ou que, désordonné et sans guide, il aille se perdre inefficace. Puisque Dieu est bon et qu'il aime sa créature, il est impossible que cet ordre naturel, que ces lois fondamentales de l'organisation nous soient cachés sans espoir : il faut travailler à les découvrir et agir selon les indications qui nous seront données.

C'est là, pour Ruskin, la tâche de l'économie politique.

*
* *

Une autre conséquence de cette notion du monde sera le respect de la vie humaine. On a d'un joli mot symbolisé et résumé toute sa doctrine artistique en l'appelant « la religion de la beauté [1] » ; on pourrait de même dire de son économie politique qu'elle est une « religion de la vie ». Et cette formule exprimerait sans doute fort exactement tout ce qu'il

---

1. R. de la Sizeranne. *Ruskin et la religion de la beauté.*

y a d'idéalisme un peu mystique, de souci du réel, du possible et de l'agréable dans sa façon de tirer de ses idées morales des conséquences qui ont un retentissement dans les questions économiques.

Et voilà que, par ce culte de la vie, Ruskin se détache nettement en un puissant relief de tous ceux qui, avant ou en même temps que lui, ont abordé, dans un esprit différent, la solution des mêmes problèmes. La vie ? qui donc avant lui s'en était soucié, et qui n'aurait considéré comme une chose étrange que l'économie politique eût intérêt à tenir compte de ses exigences, qui donc aurait osé écrire, comme il le faisait, que la vie est « l'objet final » et la « fin dernière » de l'économie politique.

Une affirmation aussi nette du rôle de la vie dans les recherches de l'économie politique, c'est l'audacieuse hardiesse que ses contemporains ne devaient pas comprendre ; c'est pourtant le nœud de tout son effort de rénovation. Nous retrouverons là toutes ses idées mystiques sur la Providence divine et sur la mission de l'homme dans le monde, toute son émotion d'artiste chrétien.

Ruskin entend la vie dans son sens le plus complet : pour lui, c'est le mouvement de l'être s'acheminant vers la perfection. Réaliser le type idéal de l'espèce avec toute sa force et sa beauté physiques, avec toutes ses vertus morales, toutes ses puissances d'admiration, de respect, de joie, d'enthousiasme : voilà la vraie vie.

Il dit que ce mot « englobe dans sa signification le bonheur et la vigueur de la nature humaine tout entière, corps et âme[1]. » Il s'attarde en plein traité d'économie politique à en montrer l'unité :

« La nature humaine telle que la fit le Créateur et qu'il la conserve partout où l'on observe ses lois, est toute harmonieuse. Il ne peut pas y avoir d'erreur physique plus profonde, d'erreur morale plus dangereuse que celle qui est impliquée dans la doctrine monacale[2] de l'opposition de l'âme et du corps. Pas d'âme qui puisse être parfaite dans un corps imparfait, pas de perfection du corps sans perfection de l'âme. Toute action droite et toute pensée vraie mettent un rayon de leur beauté sur le visage et toute la personne ; toute mauvaise action et toute pensée menteuse leur signe de décomposition[3]. »

Tout l'effort de l'homme sur la terre doit tendre

---

1. *Munera Pulveris*, § 5.

2. Ruskin ne traitera pas toujours la vie conventuelle avec cette rigueur. Vers la fin de sa vie, il se rendit compte que l'opposition qu'il signale ici n'est qu'apparente et qu'une vie chrétienne exige une subordination du corps aux puissances spirituelles de notre être : sa propre expérience devait l'en instruire, et un jour on en surprend sur ses lèvres cet aveu mi-sérieux, mi-plaisant, car l'ascétisme ne lui parut jamais être sa vocation.

« Me voici essayant de réformer le monde, et je suppose que je devrais commencer par moi-même. J'essaie d'accomplir l'œuvre d'un saint Benoît, et je devrais être un saint. Mais je vis encore entre un tapis de Turquie et un Titien, et buvant autant de thé que je puis en avaler. » (Collingwood, *op. cit.*, p. 289).

3. *Munera Pulveris*, § 6.

à respecter cette loi divine, à conserver cette harmonie voulue du Créateur ; il doit s'efforcer de reproduire en lui un type accompli d'humanité, développer ses facultés afin d'arriver à la beauté parfaite de la vertu que l'on a pu définir un équilibre.

« Le type parfait d'humanité, tel qu'il vient d'être défini, suppose les perfections — quelles qu'elles soient et que nous puissions les déterminer par la suite — de son corps, de ses sentiments et de son intelligence [1]. »

Cet idéal de perfection n'est pas le « surhomme », produit rare de qualités exceptionnelles et d'un concours heureux de circonstances, objet lointain des admirations ; c'est l'idéal de toute vie humaine, du pauvre et de l'ouvrier comme du riche. Ruskin le rappelle dans *Unto this last*, et il proclame le droit des ouvriers à une vie morale avec plus de vigueur qu'il n'a mis à revendiquer leur droit à l'existence matérielle.

« Des personnes charitables pensent que la plus grande faute des riches est de refuser au peuple la nourriture ; et le peuple crie vers le Seigneur des multitudes pour obtenir ce qu'on lui retient injustement. Hélas ! ce n'est pas le refus de nourriture qui est le plus cruel, ni les cris pour la réclamer qui sont les plus forts : la vie est plus que la nourriture. Le riche refuse au pauvre non seulement la nourriture,

1. *Munera Pulveris*, § 8.

mais il lui refuse aussi la sagesse, il lui refuse la vertu, il lui refuse le salut. Brebis sans pasteur, ce n'est pas le pâturage qui vous a été fermé, mais la présence du Pasteur qui vous a été enlevée. La nourriture, peut-être pouvez-vous plaider votre droit à l'avoir ; mais vous avez d'autres droits à plaider que celui-là. Réclamez les miettes de la table, si vous le voulez, réclamez-les comme des enfants et non comme des chiens ; proclamez votre droit à être nourris, mais proclamez encore plus haut votre droit à être saints, parfaits et purs.

» Mots étranges en parlant des ouvriers ! Quoi des saints ! sans longues robes et sans huiles sacrées ; ces gens aux vêtements grossiers, aux paroles grossières, employés à un service déshonorant et sans nom ! Parfaits ! ces hommes aux yeux ternes, aux membres tordus, aux esprits lents à s'éveiller ! Purs ! avec leurs désirs sensuels et leurs pensées rampantes ; sâles dans leurs corps et grossiers dans leurs âmes[1] ».

Il est possible qu'ils soient tels, constate tristement Ruskin, mais, « même ainsi, ils sont encore plus saints que nous qui les avons laissés ainsi ».

Ce qui nous importe avant tout, c'est donc de donner aux hommes la possibilité d'ouvrir leurs âmes à ce sens de la vie qui les préserve d'une poursuite aveugle et jamais assouvie des biens périssables.

« Ce dont nous avons le plus besoin en Angleterre,

---

1. *Unto this last*, § 79, *trad.* Peltier.

à l'heure actuelle, c'est de montrer la quantité de bonheur qu'on peut réaliser par une vie médiocre, stable, modeste, laborieuse et bien administrée. Nous avons besoin de l'exemple de gens qui, laissant au Ciel le soin de décider s'ils doivent s'élever davantage dans le monde, décident eux-mêmes qu'ils y seront heureux et sont résolus à chercher, non une richesse plus grande, mais un bonheur plus simple ; non une fortune plus élevée, mais une félicité plus profonde ; regardant comme la première des possessions la possession de soi-même ; s'honorant eux-mêmes dans la calme poursuite et l'inoffensive fierté de la paix [1]. »

Mais n'est-ce point nous attarder à des conseils moraux, loin de l'économie politique ? Ruskin nous y ramène en nous indiquant pourquoi il était bon de nous faire de la vie, une idée exacte ; il précisera dans quel sens il faut dire qu'elle est le but de tout le travail économique et pourquoi il est nécessaire de le rappeler souvent.

Maintenant que voici dégagées et expliquées les caractéristiques de l'esprit ruskinien, cet optimisme viril, confiant et clairvoyant, ce respect profondément chrétien de l'âme humaine, cette foi en Dieu et cette foi en l'homme, sentiments qui d'ailleurs ne sont point facilement séparables ; cette foi en Dieu qui

1. *Unto this last*, § 38, *trad. cit.*

affirme la possibilité de gouverner le monde, cette foi en l'homme qui lui fait affirmer celle du gouvernement de son activité de telle manière que le monde en soit et plus riche et meilleur ; cet idéalisme tout confiant en l'avenir ; il nous reste à voir les conséquences pratiques de cette attitude.

Nous n'envisagerons pas tous les problèmes de l'économie politique. Ruskin a beaucoup écrit et il a pris position sur beaucoup d'entre eux. Mais ce n'est point un traité d'économie politique que nous avons à faire. Il sera plus utile de nous borner à étudier sur quelques points précis les conséquences vraiment originales de cet état d'esprit.

CHAPITRE II

La conception de l'économie politique chez Ruskin.

L'optimisme, voilà donc l'état d'esprit dans lequel Ruskin aborde l'économie politique. Cet optimisme, nous l'avons déjà remarqué, est fort différent de celui qui caractérisait un Bastiat ou un Carey ; l'auteur d'*Unto this last* ne croit pas que « les lois générales du monde social tendent spontanément dans tous les sens au perfectionnement de l'humanité », ni que « le mal aboutit au bien et le provoque [1] » ; mais s'il constate du désordre, il professe qu'un travail énergique basé sur une organisation meilleure le fera disparaître. C'est un optimisme actif que le sien ; et si sa parole est riche de promesses, c'est qu'elle comporte d'abord la prédication d'un effort.

Cet effort, il le réclame de tous. Il est remarquable

1. Bastiat, *Les Harmonies économiques*, p. 21.

de voir Ruskin étendre l'enseignement de l'économie politique : il voit en elle une méthode dont la connaissance importe à tout le monde, parce que chacun est amené à en faire l'application.

Telle n'était pas alors la notion que le public, sur la foi des maîtres classiques, s'en était forgée.

Toute l'école anglaise d'Adam Smith jusqu'à Stuart Mill avait vu dans l'économie politique une science de pure observation. Sa méthode consistait à regarder, à classifier, à découvrir des rapports d'où l'on essayait de conclure à des « lois ». Son objet s'était limité à la richesse ; elle se proposait de veiller à ce que les États et les particuliers fussent riches en or et en objets de consommation.

Ruskin renversa d'un coup cette manière de voir, non pas en niant la portée et l'intérêt de l'observation, mais en introduisant parmi les données du problème un élément nouveau : la vie humaine. Avec lui, l'économie politique ne bornera pas ses constatations au monde matériel, elle devient une science psychologique, et parce qu'elle n'a d'intérêt que par la réalisation, il en fait un art.

Et ainsi Ruskin est bien dans la ligne de l'évolution qui suivra l'économie politique durant tout le cours du XIX^e^ siècle, où elle s'est peu à peu dépouillée de ce qu'elle avait eu d'indifférence hautaine vis-à-vis des hommes : de l'observation limitée à l'examen de rapports que l'on croyait spontanés et imperfectibles, elle a passé à la réalisation, à la recherche

d'un progrès obtenu à la fois — car elle n'a rien perdu de sa valeur scientifique — par une meilleure connaissance des répercussions et des solidarités, et par un appel à la volonté active de l'homme.

Elle fut d'abord la science des richesses avec Adam Smith qui se livre à ses « Recherches sur la nature de la richesse des nations » et J.-B. Say qui donne ce sous-titre à son traité : « Simple exposition de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses », et même avec Stuart Mill, malgré qu'il déclare « qu'il n'existe peut-être aucune question pratique, même parmi celles qui ont le caractère le plus économique, qui puisse être résolue uniquement par des arguments économiques [1] ».

Beaucoup d'auteurs la considèrent aujourd'hui comme une « science humaine » à laquelle on assigne « pour objet parmi les rapports des hommes vivant en société, ceux-là seulement qui tendent à la satisfaction de leurs besoins matériels, à tout ce qui concerne leur *bien-être* [2] ».

Il ne nous appartient pas de rendre compte de cette évolution : il nous suffit d'en avoir indiqué les termes et de marquer la place qu'y occupa Ruskin.

Pour les économistes classiques, l'économie politique est une science qui constate des lois. Pour Ruskin, elle est tout d'abord un art qui pourvoit

1. J. Stuart Mill, *Principes d'Economie politique*, Introd.
2. Gide, *Cours d'Economie politique*, p. 3.

à l'utilisation intelligente et efficace du travail.

C'est l'idée qu'il s'en fait au moment où il en aborde pour la première fois l'étude : il y voit surtout une science ménagère et il confond en un même principe économie politique et économie familiale. Dans un cas comme dans l'autre, elle est l'art de mettre en valeur les ressources du sol au mieux des intérêts de tous les membres d'une communauté.

« Toute économie, écrit-il en 1857, celle d'un État comme celle d'un ménage ou d'un individu, peut se définir l'art d'ordonner le travail[1]. »

« Nous avons dénaturé le mot économie dans notre langue anglaise en lui donnant un sens qu'il ne comporte pas. Dans l'usage courant, il signifie simplement épargner ou économiser ; économie d'argent désigne une épargne d'argent, économie de temps, épargne de temps, et ainsi de suite ; mais c'est un usage parfaitement barbare de ce mot : barbare en un double sens, car ce n'est pas anglais, et c'est du mauvais grec.... Économie ne veut pas plus désigner l'épargne de l'argent qu'il n'en signifie la dépense. Il désigne l'administration d'une maison, son intendance, la dépense ou l'épargne de l'argent, du temps ou de toute autre chose au meilleur avantage possible. Dans sa plus simple et meilleure définition, l'économie publique ou

1. *A Joy for ever*, § 7.

privée désigne la sage ordonnance du travail [1]. »

Et s'inspirant de cette définition, il expose le rôle de l'économie politique en une page que l'on dirait traduite de quelque chapitre de la Bible. Il montre, comme un symbole, l'activité de cette maîtresse d'un domaine en qui l'on reconnaîtra plus d'un trait emprunté à la femme forte du Livre des Proverbes :

« Elle partage ses soins, dit-il, entre deux grands objets : l'utilité et la splendeur ; dans sa main droite, la nourriture et le lin pour la vie et le vêtement ; dans sa main gauche, la pourpre et la tapisserie pour l'honneur et la beauté. C'est à ces deux divisions qu'on reconnaît toute économie parfaite, domestique ou nationale : que l'une ou l'autre fasse défaut, l'économie sera imparfaite. Si les raisons de faste l'emportent et si le soin de l'économiste national n'est dirigé que vers l'accumulation de l'or, des tableaux, de la soie et du marbre, vous en concluez immédiatement que le temps viendra bientôt où tous ces trésors seront dispersés et dévastés dans la ruine du pays. Si, au contraire, l'élément de l'utilité l'emporte, et si la nation dédaigne de s'occuper de quelque façon aux arts de la beauté et du plaisir, non seulement une certaine quantité de son énergie, capable seulement de s'exercer dans ces arts, sera entièrement perdue, ce qui est de mauvaise économie, mais aussi les passions unies aux avantages de

---

1. *A Joy for ever*, § 8.

la propriété prendront une force morbide; une basse convoitise de l'accumulation, simplement par amour de l'accumulation, ou même du travail par amour du travail, banniront enfin la sérénité et la moralité de la vie aussi complètement et peut-être avec moins de dignité que ne l'auraient fait la prodigalité de l'orgueil et l'amour du plaisir. De même (et ceci est beaucoup plus visible dans l'économie privée et domestique) vous pouvez toujours juger de sa perfection par le parfait équilibre entre l'utilité et le plaisir que procurent ses possessions. Vous verrez le jardin du bon villageois soigneusement divisé, l'allignement régulier de ses légumes et le parfum de ses fleurs; vous verrez la bonne maîtresse de maison tirer orgueil d'une jolie nappe et de ses étagères reluisantes non moins que d'un plat bien dressé et d'un grenier bien rempli ; le souci alternera dans son maintien avec la gaieté, et bien que vous la révériez dans sa gravité, vous la connaîtrez mieux par son sourire [1]. »

Allégorie si l'on veut, cette description contient en germe toute l'économie politique de Ruskin : sa pensée trouvera des formules plus précises et plus scientifiques, elle est déjà tout entière dans ce tableau.

Plus tard, elle se précisera. N'a-t-elle pas fait un progrès déjà dans ces lignes d'*Unto this last* qui énumèrent les étapes ou, si l'on veut, les opérations de l'économie politique :

1. *A Joy for ever*, § 10.

« L'économie politique — Ruskin écrit entre parenthèse « économie d'un État ou des citoyens » — consiste simplement dans la production, la conservation et la distribution, en temps et lieu convenables, des choses utiles et agréables. » Mais l'auteur est toujours obsédé de cette idée que dans ce domaine tout vivant est une puissance, et il ajoute immédiatement pour éclairer cette affirmation de quelques exemples :

« Le fermier qui fauche son foin en temps voulu, le charpentier qui enfonce sa cheville dans du bon bois, le maçon qui pose ses briques sur du mortier bien gâché, la ménagère qui prend soin de ses meubles et de son salon et veille à ne rien gaspiller à la cuisine, le chanteur qui discipline sa voix dans une juste mesure et ne la force jamais ; — tous ceux-là sont des économistes politiques dans le vrai sens du mot, car ils ajoutent continuellement à la richesse et au bien-être de la nation à laquelle ils appartiennent[1]. »

Nous avons là l'expression de la pensée de Ruskin. Faut-il insister sur ce procédé qui lui est familier : la comparaison de l'économie politique avec les méthodes de travail et de subsistance d'une petite communauté. Les règles sont, dans l'un et l'autre cas, les mêmes, au moins quant à leurs principes directeurs.

---

1. *Unto this last*, § 28, *trad. cit.*

Car il y aura bien des différences : l'extension du champ d'action va rendre plus délicate la perception des conséquences d'un acte ou des résultats d'une expérience parfois à très longue échéance et placée dans des conditions de fait qui sont variées à l'infini. Malgré ces dissemblances, la comparaison est utile, elle aidera l'auteur à se faire comprendre de tous ceux qui n'ont pas une habitude exercée de ces problèmes, et à qui il importe surtout de faire connaître les lois de leur action, de peur que, n'agissant aveuglément, ils n'en viennent à fausser l'équilibre au détriment des autres.

Il faudra donc enseigner cet art à tout le monde : car il n'est pas un homme dont la conduite n'ait à s'en inspirer. Nous retrouverons plus tard cette notion de la responsabilité économique de tout individu qui travaille ou qui consomme, il faut la noter dès maintenant parce que c'est l'une des caractéristiques de l'économie ruskinienne. Déjà *Stones of Venice* réclamaient que chacun en fût instruit.

L'économie politique a surtout aux yeux de Ruskin un rôle modérateur de l'activité de l'homme, c'est elle qui le conduit à travailler avec sagacité et qui lui enseigne à faire des biens qu'il a produits un usage raisonnable et utile. La consommation donc est du domaine de l'économie politique autant que la production : n'est-elle pas le dernier terme de ses opérations en même temps que le but qu'elle poursuit ?

« L'objet final de l'économie politique est de découvrir une bonne méthode de consommation et une grande quantité de consommation : en d'autres termes, d'utiliser toute chose et de l'utiliser noblement, que ce soit une substance ou une action, ou que ce soit une action ayant pour but de perfectionner une substance[1]. »

Cette introduction de la méthode de consommation parmi les problèmes qu'aura à résoudre l'économie politique ne laisse pas que de compliquer les choses. Ruskin s'en aperçoit et avoue la difficulté :

« Si donc on regarde la science de la richesse comme la science de l'accumulation, elle doit accumuler la capacité intellectuelle et morale, aussi bien que les richesses matérielles ; — si on la considère comme la science de la distribution, elle doit distribuer ses biens, non d'une manière absolue, mais avec discrétion ; non pas n'importe quelle chose à n'importe quel homme, mais la chose qu'il faut à l'homme qu'il faut[2]. »

« *The right thing to the right man* », formule bien anglaise dans sa concision et dans tout ce qu'elle évoque de volonté froide et de perfection résolue. Mais faut-il conduire jusque-là l'économie politique ? Ne court-on pas le risque d'exagérer le détail au détriment des lois générales et de perdre, dans cet essai de

---

1. *Unto this last*, § 76, *trad. cit.*
2. *Unto this last*, § 63, *trad. cit.*

subjectivisme, le caractère d'universalité sans lequel, au dire d'un vieil adage de la philosophie scholastique, il n'est point de science ? Ruskin ne l'a pas craint.

Ainsi le rôle de l'économie politique s'étend. « Elle enseignera aux nations à désirer et à acquérir par le travail les choses qui conduisent à la vie, à mépriser et à détruire les choses qui conduisent à la ruine... La grande et la seule vraie science de l'économie politique doit donc enseigner aux hommes ce qui est vanité et ce qui est substance[1]. »

Elle aura donc à apprécier la valeur des choses, ce que l'homme peut en tirer pour son usage personnel et la satisfaction de ses besoins ; elle guidera son initiative, le suivra dans toutes ses démarches, et se fera partout sa conseillère. Mais pour cela, il est indispensable de déterminer clairement à quels caractères on reconnaîtra qu'une chose est « substance ».

Que l'on prenne cependant garde que l'économie politique ne se confond pas avec les sciences naturelles, qui ont pour objet de déterminer les propriétés essentielles des choses ; elle ne se substituera pas davantage aux sciences qui ont pour rôle l'organisation technique des procédés de fabrication ; elle accepte les données des unes et des autres et en détermine les conditions de mise en œuvre dans l'intérêt du bien-être général.

---

1. *Unto this last*, § 61, *trad. cit.*

Science complexe et délicate, elle touche de près à toutes les branches du savoir humain et présentera, avec la morale, guide de l'activité de l'homme, de multiples points de contact.

« Science difficile, s'écrie Ruskin, qui relève de plus haut que l'arithmétique [1]. »

Si l'on veut maintenant résumer tous ces caractères en une définition, c'est dans *Munera Pulveris* qu'il faut la chercher.

« De même que l'économie domestique règle les actes et les habitudes d'un ménage, l'économie politique règle ceux d'une société ou d'un État par rapport à ses moyens de subsistance.

» L'économie politique n'est ni un art ni une science ; mais un système de direction et de législation fondé sur les sciences, dirigeant les arts et impossible hors certaines conditions de culture morale [2]. »

L'économie politique qu'enseigne Ruskin gouverne les actes, et les habitudes, ces demi-conscients que l'on répète sans contrôle suivant la pente d'un tempérament ou l'entraînement d'une volonté antérieure.

Elle n'est ni exclusivement un art, ni uniquement une science, mais l'un et l'autre à la fois, elle s'adresse à la puissance anonyme de la foule qui vit, agit,

---

1. *Unto this last*, § 63.
2. *Munera Pulveris*, § 1.

travaille et consomme, et à la force plus brutale et moins irrésistible des lois ; elle se base sur les sciences, puisant en chacune d'elles les données de ses constructions et de ses directions. Il faudrait mettre au rang de ces sciences dont il parle, avec tout le groupe des sciences physiques et naturelles, la statistique et l'économique pure qui observent et classent les faits économiques pour en induire des lois. L'économie politique dirigera les arts — que l'on n'entende pas seulement les arts esthétiques, mais tout ce qui est mise en œuvre de l'activité de l'homme.

Puis cette déclaration finale un peu énigmatique dans sa concision : « L'économie politique est impossible hors certaines conditions de culture morale. » Il faut remarquer que Ruskin fait de l'économie politique une science de l'acte, une éthique de la subsistance, pourquoi s'étonnerait-on que la morale y ait sa place au point de rendre toutes les combinaisons impossibles si elle venait à manquer : une société qui pratiquerait sans frein l'égoïsme pourrait-elle arriver à cet équilibre qu'a entrevu notre auteur où toutes les activités seraient employées au mieux des besoins, dans un monde où la lutte moins âpre pour la vie des corps laisserait davantage à la préoccupation de la culture des esprits et de la beauté des âmes.

Mais alors quel est l'objet de l'économie politique ? quel est le but qu'il faut assigner à l'activité économique des hommes ? la dernière étape de cette longue

marche embroussaillée à travers des faits et des lois encore mal connus?

Nous retrouvons ici la même opposition entre les affirmations de l'école orthodoxe et la pensée de Ruskin. Celle là raisonne comme si le rôle de l'économie politique était de procurer aux hommes des biens abondants ; lui déclare que la richesse ne signifie rien par elle-même, et qu'on ne peut l'apprécier que dans la mesure où elle aide à développer la vie.

La richesse ou la vie : ces deux termes ne sont pas ceux d'un dilemme, ils ne s'opposent pas sous la plume de Ruskin, car il est autant que quiconque ami de la prospérité, de l'élégance et du confort. Nous n'avons pas affaire à un prêcheur morose, à un ascète qui ferait son idéal du renoncement et de la mortification ; peu de poètes ont compris comme Ruskin le charme de la beauté, le radieux épanouissement de la force, le paisible bonheur d'une vie entourée d'un luxe élégant et simple. Il se demande seulement si l'analyse des besoins de l'homme qu'a consacrée l'économie orthodoxe est bien complète, s'il n'est pas possible de la pousser plus avant : c'est en psychologue qu'il parle.

*
* *

Point capital dans l'œuvre de Ruskin que cette détermination des besoins de l'homme : c'est l'abou-

tissant de toute une évolution et c'est en même temps la notion originale et féconde qui lui a inspiré les idées directrices de son action sociale.

Le bien par excellence, c'est la vie ; tout effort instinctif de l'homme tend à sa conservation ; tout le travail de la raison, toutes les découvertes de la science travaillent à la rendre meilleure et plus abondante. Pour l'entretien de ce don précieux entre tous, Dieu lui a donné le monde et toutes ses puissances ; l'économie politique qui vise à la meilleure exploitation de ce domaine immense et encore si mal connu sera une économie politique de la vie.

C'est l'originalité propre de Ruskin d'avoir poussé aussi loin la logique de sa pensée et d'avoir fait de la vie le but dernier de l'économie politique, but lointain si l'on veut, mais auquel il faut atteindre et sur quoi les yeux doivent perpétuellement demeurer fixés, de peur que l'on ne vienne à prendre le moyen pour une fin en laquelle on se complairait.

Dans cette analyse, il ne s'oppose pas tout d'abord aux économistes de l'école anglaise : il ne fait que les compléter ; mais il se trouve que les conclusions auxquelles il aboutit vont, lorsqu'il en aura dégagé toutes les conséquences, modifier profondément sur certains points l'œuvre de ses devanciers.

Poursuivre jusqu'à l'étude de la richesse, ç'avait été un premier progrès sur les théories mercantilistes. Premier bégaiement de l'économie politique,

celles-ci se bornaient à étudier les moyens d'accumuler dans le pays le plus de numéraire possible ; la théorie de la balance du commerce mesurait la prospérité à la supériorité relative des exportations sur les importations.

A y regarder d'un peu plus près on s'aperçut que le pays peut être prospère sans accumuler chez lui l'argent de ses voisins, et que l'on n'avait pas eu absolument raison d'établir une identité entre la prospérité d'une nation et celle d'un comptoir commercial. Une analyse plus exacte conduisit à se demander quelles sont les causes de la richesse des nations et par suite à discuter la nature de la richesse.

Mais dans cette discussion, ne s'était-on pas arrêté en chemin? ou, par une confiance exagérée en la bonté des institutions économiques spontanées, où l'on retrouve l'optimisme qui se dégage de toute l'œuvre d'Adam Smith et qui imprègne la plupart de ses successeurs, pour beaucoup ses tributaires, n'avait-on pas sous-entendu sinon nettement exprimé une coïncidence nécessaire entre l'intérêt personnel et la prospérité publique.

Ruskin fait une critique très complète de cette tendance :

« Les choses naturelles dont c'est l'objet de l'économie politique d'assurer la production et l'usage (ou l'accumulation en vue de l'usage) sont des choses qui servent soit à soutenir et à fortifier le corps, soit

à exercer justement les affections et à former l'esprit. Tout ce qui sert l'un de ces trois buts est « utile » à l'homme, sain, salubre, secourable ou sacré. Par la recherche de telles choses, l'homme prolonge et intensifie sa vie sur la terre.

» D'autre part, tout ce qui ne sert pas l'un ou l'autre de ces buts — bien davantage tout ce qui les contrecarre — est de la même manière inutile à l'homme, malsain, corrompu, nuisible, impie et diminue sa vie sur la terre[1]. »

Voilà donc déterminé l'objet de la production.

Mais nous savons que l'économie politique a pour fonction d'assurer la subsistance des sociétés, c'est-à-dire, ajoute Ruskin, « le maintien de leur population en vie saine et heureuse[2] ».

Le bonheur et la santé, telles sont les deux conditions de la prospérité des peuples. Est-ce le rôle de l'économie politique d'en assurer directement le bienfait aux individus? Evidemment non, elle n'a pas à déterminer les conditions de la vie humaine, mais il lui faut les connaître sous peine de voir ses efforts inutiles.

« Si l'accumulation de la monnaie ou d'une propriété échangeable était un moyen infaillible d'étendre l'existence, il serait inutile, dans la discussion des questions économiques, de fixer notre

---

1. *Manera pulveris*, § 8.
2. *Manera pulveris*, § 3.

attention sur l'objet le plus éloigné — la vie, — au lieu de nous en tenir à son objet immédiat, — la monnaie. Mais il n'en est rien. L'argent peut parfois être accumulé au prix de la vie, ou par des limitations de la vie, c'est-à-dire en hâtant la mort des hommes, ou en empêchant leur naissance. Il est donc nécessaire de mettre en bonne évidence l'objet final de l'économie et de déterminer l'opportunité des opérations moins importantes par rapport à cette fin dernière [1]. »

Et voilà dans ces quelques lignes une critique très fine et très mesurée de la position qu'avait prise l'école anglaise ; c'est l'explication la plus nette et la plus sobre que l'on puisse rêver du démenti que les faits ont donné à son optimisme.

Il ne s'agit donc pas de projeter l'économie politique hors de sa sphère, d'en faire une science mystique et chimérique, une sorte d'alchimie sociale; il faut, sur le terrain précis des relations humaines qui s'engagent à l'occasion de la production, de la distribution, de la circulation et de la consommation des richesses, s'inspirer d'un idéal, tendre à une fin dont la claire conscience aidera à réaliser vraiment le but qu'on s'est proposé.

Que serait, en effet, une richesse matérielle abondante dont les effets seraient nuisibles à quiconque essaierait de l'employer ? Un poison en

---

1. *Munera pulveris*, § 4.

grande quantité ne serait guère utile. Mais alors que faut-il produire? du pain, des pierres ou de la poudre? C'est la question préalable à toute étude de l'économie politique : le mérite de Ruskin a été d'attirer l'attention sur son importance, en montrant qu'elle est la clef de l'utilité de tous les efforts futurs.

L'école anglaise avait vu la prospérité dans l'abondance de la richesse, elle avait tout fait en faveur d'une production prospère ; Ruskin s'attache davantage à la nature de la richesse, à son adaptation aux besoins actuels et précis auxquels elle doit pourvoir. Son économie politique est plus humaine et peut être aussi plus exacte.

L'esprit qui doit animer toutes les investigations économiques, tous les efforts que l'homme fait pour se procurer la richesse, c'est ce respect de la vie que l'auteur d'*Unto this last* a cherché à faire partager à ses contemporains.

C'est à dessein qu'il emploie cette expression : la vie, car aucune autre ne lui a paru être aussi compréhensive. Il sait que si l'homme est complexe dans ses manifestations, il est une personne ; que l'on peut, pour la commodité du langage et de l'analyse, distinguer en lui plusieurs facultés, et qu'il faut bien parfois dissocier, par la pensée abstraite, l'âme de son corps ; mais il sait aussi qu'il y a dans l'homme une indissoluble unité et qu'il est toujours tout entier dans son acte.

Que l'économie politique qui ne vise directement

que la satisfaction de besoins du corps, refuse de tenir compte de l'âme, et la voilà faussée, inexacte, impuissante.

C'est le reproche le plus grave que Ruskin fasse à l'économie orthodoxe qui a refusé de tenir compte de l'âme : « fondée sur cet idée que l'on peut établir un code avantageux d'action sociale en laissant de côté l'influence du sentiment social[1], » elle s'est montrée inapte à résoudre les problèmes que soulevaient les conflits sociaux, impuissante à apaiser les grèves, incapable d'apporter un remède au fléau du paupérisme.

Aussi s'en désintéresse-t-il comme on ferait « d'une théorie sur la gymnastique qui affirmerait que les hommes n'ont pas d'os. On pourrait démontrer avec cette supposition qu'il serait très avantageux de rouler les élèves en boules, de les aplatir en galettes ou de les allonger en câbles, et qu'après ces expériences la réintégration du squelette présenterait des inconvénients variables suivant la constitution de chacun[2], » mais quelle portée pourraient avoir de telles affirmations ?

Ces reproches de l'auteur d'*Unto this last* rappellent l'éloquente protestation qu'Auguste Comte faisait entendre contre cette incapacité qui équivaut « dans la pratique sociale à une sorte de démission solen-

---

1. *Unto this last*, § 1, *trad. cit.*
2. *Unto this last*, § 3, *trad. cit.*

nelle donnée par cette prétendue science à l'égard de chaque difficulté un peu grave que le développement industriel vient à faire surgir[1]. »

Parce qu'elle a ignoré les conditions des phénomènes qu'elle étudiait, elle s'est fourvoyée, et Ruskin dédaigneux refuse de s'y intéresser.

*
* *

Le principe est posé : la chaîne de ses conséquences va maintenant se dérouler ; à chaque ligne nous en trouverons une application souvent ingénieuse.

L'école anglaise avait distingué soigneusement l'économie politique de la morale : distinction d'un ordre tel qu'elle était une séparation complète. Et cette manière de penser n'était sans doute qu'une conséquence de l'objectivisme avec lequel elle avait poursuivi ses investigations. Adam Smith admet cette séparation : « le sentiment ou, comme il dit, la sympathie a son domaine propre, le monde moral, tandis que l'intérêt domine le monde économique[2] ». Intérêt mais non point égoïsme, tel est le mobile psychologique fondamental en économie politique ; et ce qui prouve mieux que tout raisonnement que la morale en est absente, c'est la foi d'Adam Smith

---

1. A. Comte, *Cours de Philosophie positive*, t. IV, p. 202.
2. Gide et Rist, *op. cit.* p. 100.

à la spontanéité et à l'excellence des institutions économiques. Bonnes, c'est peu dire, ces institutions sont pour lui providentielles. Qu'aurait donc à y faire la morale ?

Ruskin n'avait pas les mêmes raisons d'être optimiste ; il a vu que la réalisation de l'ordre et de la justice n'est assurée que par l'adhésion de la volonté des individus. La morale y gardera donc, comme dans toute branche de l'activité humaine, sa place de contrôle et de direction.

Puisque le but final en est d'assurer la vie de l'homme en respectant en lui le développement harmonieux des énergies de son corps et de son âme, elle n'atteindra son plein effet qu'en se soumettant à la morale : car le souci de la vie dont à chaque page témoigne Ruskin se confond pour lui avec le respect des exigences de la morale.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre ces mots un peu énigmatiques qui terminent la définition proposée dans *Munera Pulveris*, où l'économie politique est dite « impossible hors certaines conditions de culture morale ». Sans un minimum de vertu et de moralité, l'être humain est incomplet, son activité est diminuée parce qu'elle va à l'encontre des lois que le Créateur lui a posées.

La démonstration de cette vérité fait, avec « la recherche d'une exacte et durable définition de la richesse », l'objet d'*Unto this last*. La préface expose l'intention de l'auteur de « montrer que l'acquisition

de la richesse n'est en définitive possible que dans certaines conditions morales et sociales, dont la première, à coup sûr, est la croyance à l'existence de l'honnêteté, et même à la possibilité de la pratiquer dans les affaires commerciales....

« L'honnêteté n'est pas un élément perturbateur qui déplace l'orbite de l'économie politique, c'est au contraire une force stable et puissante, et, si l'économie politique veut se dégager du chaos, elle doit obéir à cette force et non à une autre [1]. »

Voici comment il entreprend de démontrer l'importance de la morale quant à l'accumulation de la richesse. « Toute la question, non seulement en ce qui concerne la nature, mais même la quantité de la richesse nationale, se ramène à une question de pure justice. [2] »

« L'idée qu'on peut chercher à amasser une fortune sans se préoccuper de ses sources morales, qu'on peut établir et pratiquer n'importe quelle loi générale d'achat ou de vente dans une nation, cette idée est peut-être la plus insolemment illusoire de toutes celles qui trompent les hommes au moyen de leurs vices [3]. »

Et Ruskin montre qu'il est impossible, au milieu de la complexité des faits économiques, de connaî-

---

1. *Unto this last*, préf. § 4, *trad. cit.*
2. *Unto this last*, § 37, *trad. cit.*
3. *Unto this last*, § 38, *trad. cit.*

tre toutes les conséquences d'un acte ou les causes réelles qui font qu'un marché est ou n'est pas avantageux. On ne sait presque jamais ce qui est économiquement un bienfait ou un malheur ; et à l'appui de ce dire, il cite la vanité de ce conseil d'acheter le meilleur marché et de vendre le plus cher possible :

« Qu'est-ce qui fait, dit-il, qu'une chose est bon marché ? Le charbon de bois pourrait être très bon marché au milieu des poutres de votre toit, après un incendie ; les briques pourraient n'être pas chères dans vos rues, après un tremblement de terre ; mais l'incendie et le tremblement de terre ne sauraient être pour cela des bienfaits nationaux [1]. »

La justice seule apparaît comme un bienfait certain :

« Vous ne pouvez savoir qu'une chose : si votre action est juste et honnête, car c'est là ce dont vous devez vous préoccuper par-dessus tout. Vous serez sûrs alors d'avoir apporté votre part d'efforts pour établir dans le monde un état de choses qui n'aura pas pour résultante le pillage ou la mort. Ainsi toute question concernant le commerce plonge ses racines dans cette question capitale de justice [2]. »

Cette croyance à l'utilité pratique de l'honnêteté et de la justice n'étonne pas chez Ruskin : elle est une conséquence de l'idée qu'il se fait de l'intervention

---

1. *Unto this last*, § 38.
2. *Unto this last*, § 38, *trad. cit.*

de la Providence dans le monde ; nous la retrouverons avec plus de détails quand nous aurons à définir la richesse et à établir les conditions du salaire normal. Il était nécessaire de la signaler ici afin de montrer quelle place éminente Ruskin fait à la morale dans sa sociologie : elle en est comme le fondement ; sans elle toute activité féconde devient impossible, et l'on aperçoit dès maintenant comment le remède au paupérisme sera autant d'ordre moral que d'ordre économique. Ce n'est pas seulement par une organisation plus savante du travail que l'on fera cesser ce fléau ; il faudra surtout faire appel à des énergies capables de mettre dans le monde une notion plus juste de l'utilité des biens matériels. Pour Ruskin, la question sociale est bien une question morale.

Mais si telle est l'importance économique de la morale, peut-on encore dire que le principe de l'activité des hommes, ce que l'on pourrait appeler le moteur économique, soit, comme le pensait Adam Smith, l'intérêt ?

Ruskin ne l'entend pas tout à fait ainsi, et sans réprouver comme le lui fait dire M. Gide, « le principe hédonistique de l'intérêt personnel en tant que principe directeur de l'activité économique [1] », il ne l'admet pas à l'exclusion de tout autre ; il place « parmi

1. Gide et Rist., *op. cit.*, p. 584.

les illusions qui, à différentes époques, ont occupé l'esprit des foules », comme « la plus curieuse peut-être et certainement la moins acceptable », cette idée sur laquelle est fondée la « soi-disant science moderne de l'économie politique », que l'on peut établir un code avantageux d'action sociale en laissant de côté l'influence du sentiment social [1].

Il ne nie pas que le but de l'activité des hommes soit de se procurer les biens nécessaires à leur subsistance ; ce qu'il conteste, c'est que le ressort de cette activité soit d'ordre strictement personnel et égoïste ; il proclame, au contraire, que les sentiments sociaux négligés par les économistes sont de puissants mobiles pour une créature raisonnable.

Il ne nie point la puissance de l'intérêt : il réclame seulement que l'on n'agisse pas comme s'il était la seule force qui puisse mouvoir l'homme.

« Tout effort restera vain, déclare-t-il, qui cherchera à établir des règles pratiques d'après le seul équilibre des intérêts. Il ne saurait en être autrement, car le Créateur des hommes n'a pas voulu que les questions humaines fussent réglées par la balance des intérêts, mais par la balance de la justice. Il a donc à jamais frappé d'inanité tous les efforts tendant à déterminer cet équilibre des intérêts. Aucun homme n'a jamais su ni ne peut savoir quel sera le résultat ultime pour lui ou pour les autres

1. *Unto this last.*, § 1, *trad. cit.*

d'une ligne de conduite donnée. Mais tout homme peut savoir, et la plupart de nous savent ce que c'est qu'un acte juste et un acte injuste. Nous savons tous aussi que les conséquences de la justice seront en définitive les meilleures possibles, à la fois pour les autres et pour nous, bien que nous ne puissions dire ce qui est le meilleur ou comment cela arrivera.

» J'ai parlé des balances de la justice ; dans ce terme de justice, j'inclus l'amour dont tout homme est débiteur envers les autres hommes. Toutes les relations légitimes entre le maître et l'ouvrier ainsi que leurs plus sûrs intérêts dépendent finalement de cette justice et de cet amour[1]. »

Et cependant cela ne veut pas dire qu'il faille compter pour rien la puissance de l'argent dont « la principale valeur et la vertu... viennent du pouvoir qu'il donne sur les êtres humains... Mais le pouvoir sur les êtres humains peut être acquis par d'autres moyens que l'argent ; le pouvoir que donne l'argent est toujours incertain et douteux, il y a beaucoup de choses qui ne peuvent s'obtenir par l'argent et d'autres que l'argent ne saurait conserver une fois acquises. Les hommes peuvent goûter bien des joies que l'or ne peut acheter, et l'on rencontre bien des fidélités que l'or ne saurait récompenser[2]. »

1. *Unto this last*, § 7, *trad. cit.*
2. *Unto this last*, § 39, *trad. cit.*

Car « le serviteur est une machine dont la force motrice est une âme... Ni l'argent, ni la force, ni l'abondance d'un combustible quelconque ne pourront obtenir de ce curieux engin tout le travail qu'il peut donner. On l'obtiendra seulement lorsque la force motrice, c'est-à-dire la volonté de la créature, aura atteint son plus grand développement par son propre combustible : je veux dire par l'amour [1]. »

Il faut donc admettre que, dans les rapports de subordination, on peut obtenir une activité économique pour des motifs désintéressés.

Nous ne pouvons terminer ce chapitre sans dire quelques mots de l'idée que se fait notre auteur des lois économiques.

Il dénie à ces principes le nom de véritables lois, car ils sont dépourvus de ce double caractère d'universalité et de nécessité : ils ne se vérifient pas toujours.

« On prend en défaut la loi de l'offre et de la demande, mais je ne puis prendre en défaut la loi de la gravitation, ni décider que dans ma maison je ne laisserai pas fondre la glace quand la température dépasse 32 degrés. Une loi vraie hors de chez moi, reste vraie à l'intérieur » ; et ceci les distingue des lois physiques.

Elles ne se confondent pas non plus avec les lois

---

1. *Unto this last*, § 8, *trad. cit.*

morales. Ce ne sont pas des principes de conduite qui s'imposent à la conscience, car elles aboutissent parfois à des conséquences injustes.

Les lois économiques sont donc des lois d'un caractère spécial que Ruskin n'essaie pas de définir, mais dont il donne l'explication suivante qui paraîtra sans doute ingénieuse.

« Les économistes modernes sont très fiers d'avoir découvert que la richesse ou la propriété sous ses autres formes, en général, doit aller là où elle fait défaut ; c'est ce qu'ils appellent les fluctuations de l'offre et de la demande. Ils déclarent, en outre, que ces courants de l'offre et de la demande ne peuvent être arrêtés par les lois humaines.

« Exactement dans le même sens et avec la même nécessité les eaux de l'univers s'en vont où elles doivent aller.

» Quand la terre est en pente, l'eau s'écoule. Ni la course des nuages, ni celle des fleuves ne peuvent être arrêtées par la volonté humaine. Mais la prévoyance de l'homme peut changer leur destination ou leur manière d'être.

» Il dépend du travail ou de l'exercice de l'intelligence de l'homme qu'un cours d'eau soit une bénédiction ou une malédiction. Depuis des siècles et des siècles, d'immenses contrées dont le sol est riche et le climat favorable sont restées désertes à cause des ravages de leurs propres rivières, et non seulement désertes mais dévastées.

» Le cours d'eau, dirigé avec intelligence, aurait pu se répandre en fertiles irrigations à travers les champs ; il aurait purifié l'air, donné à l'homme et aux bêtes leur nourriture, transporté pour eux leurs fardeaux ; maintenant, il inonde la plaine et empoisonne la brise ; son souffle est pestilence et son œuvre famine.

» De la même manière, la richesse va où elle doit aller. Aucune loi humaine ne peut arrêter son cours. Les lois humaines peuvent seulement le diriger. »

Il reconnaît donc l'existence de certains courants, de certaines conséquences qui se reproduisent toujours dans les mêmes conditions, mais s'il admet leur fatalité, elle n'est pour lui que provisoire, ce sont des forces que l'homme peut discipliner pour les rendre bienfaisantes : c'est là le rôle de l'économie politique.

CHAPITRE III

La valeur et la richesse. — La prospérité économique.

Ruskin, pour qui l'économie politique est une science normative, prétend que le premier problème qu'elle a à résoudre est de déterminer, parmi tous les objets dont la production est possible, ceux dont elle est utile ; il faut savoir, avant de se mettre au travail, ce qui est « substance » et ce qui est « vanité ».

Le but dernier de tout travail est pour lui le développement de la vie. Ce qui dans l'appréciation de la substance va lui servir de critérium, c'est l'adaptation des richesses à produire ou à épanouir la vie.

Du point de vue économique, nous ne savons pas qu'il l'ait contesté, la richesse consiste en une adaptation d'un objet à la satisfaction d'un besoin ; mais du point de vue social où il aime à se placer, deux objets identiques ont un sort différent et par suite une utilité réelle inégale, selon qu'ils tombent ou non entre les mains d'un consommateur qui en saura dégager toute l'énergie. Et ici son tempéra-

ment aristocratique se révèle, affiné encore par ses goûts et ses travaux artistiques ; l'économie politique est pour lui un art où il cherche curieusement la méthode qui assurera le meilleur rendement des produits fabriqués. Nous n'avions pas tort d'affirmer que l'économie politique qu'il propose est une économie politique de la vie.

Aux yeux de Ruskin, la première question que pose l'économie politique est celle-ci : que faut-il produire ? C'est ce qu'il appellera tantôt l'étude de la valeur, tantôt l'étude de la richesse. Cette terminologie n'est pas précise. La valeur, soit, à condition de spécifier et de dire avec les anciens économistes valeur d'usage. La richesse, passe encore, si on ne devait confondre parfois richesse, fortune et capital. Et c'est bien ce que fait Ruskin. Il étudie la richesse (wealth) sous un double aspect : au point de vue de « la propriété que possèdent un certain nombre d'ojets de satisfaire à l'un quelconque de nos besoins[1] », et que l'on appelle le plus souvent utilité, faute d'un mot qui la caractérise plus exactement : ophélimité, désirabilité, appétibilité ; il l'envisage aussi comme une accumulation de biens en la possession d'un homme : une fortune, un capital.

Quoi qu'il en soit de cette imprécision que nous devions signaler et regretter, il faut rendre à Ruskin cette justice de reconnattre qu'il s'est rendu compte

1. Gide, *Cours d'Économie politique*, p. 44.

de l'importance de la question ; elle fut dans ses méditations de Mornex la préoccupation qui hantait sa solitude. Et, en livrant au public le fruit de ses réflexions, il prit soin, par deux fois, de l'avertir que c'est à découvrir une notion exacte de la richesse qu'avait tendu l'effort de sa pensée.

Dans la préface d'*Unto this last*, il déclare que « l'idée maîtresse, la fin principale de ces pages est de donner... une définition logique de la richesse (wealth) : une telle définition étant indispensable comme fondement de la science économique », et il s'indigne avec humeur contre Stuart Mill qui, dans ses « Principes d'économie politique » (« l'essai réputé le meilleur sur ce sujet »), déclare simplement que « chacun a une notion suffisamment exacte pour les besoins ordinaires de ce qu'est la richesse [1] », et refuse de pousser plus avant ses investigations.

Il insiste encore dans la préface de *Munera Pulveris :* « la nature de la richesse n'a pas encore été définie » ; il importe de l'établir sous peine de « manquer de guide pour les principes de l'essence de la valeur » et de s'exposer, dans la pratique de la vie, aux agissements les plus contraires au bon sens et à la justice [2].

Dans ce dernier traité il y a un effort minutieux d'analyse. Ruskin a voulu dégager le sens exact

---

1. *Unto this last*, préf. § 2.
2. *Munera Pulveris*, préf. § 1-2.

des mots, en déterminer le contenu en les opposant les uns aux autres, pour aboutir à une série de définitions qui puissent servir de base « à une étude raisonnée des opérations économiques ».

Voici ce qu'il dit de la richesse dans le premier chapitre qu'il a soin d'intituler : Définitions.

Il faut distinguer d'abord la richesse (wealth), la monnaie (money) et les richesses (riches).

Richesse (wealth) se dit « des choses qui ont une valeur en elles-mêmes, l'étude en appartient aux sciences naturelles qui traitent des propriétés essentielles des choses [1] ».

Une richesse est donc un objet qui a une utilité économique ; elle a une valeur absolue qui consiste, en dehors de toute idée d'échange, dans certaines propriétés susceptibles de satisfaire des besoins.

La monnaie n'est que « la constatation écrite d'un droit à la possession de ces choses », tandis que les richesses (riches) expriment « l'étendue des possessions d'une personne ou d'une société comparées à celles d'autres personnes et d'autres sociétés ».

Mais la définition de la richesse emploie un mot qui lui-même demande explication : qu'est-ce que la valeur? qu'est-ce qu'avoir en soi une valeur? Ceci avait été déjà précisé dans *Unto this last*.

« *Valor* vient de *valere*, être bien, être fort (ὑγιαίνω), fort en vitalité (si c'est un homme) ou vaillant ; fort

---

1. *Munera Pulveris*, § 11.

pour produire la vie (si c'est une chose) ou avoir de la valeur. Avoir de la valeur signifie donc favoriser la vie [1]. » Voilà une notion de la valeur à laquelle ne nous ont guère habitués les économistes.

« *Value*, dit encore *Munera Pulveris*, signifie la force d'une chose, sa capacité de servir (availing) à l'entretien de la vie ; elle est toujours double, c'est-à-dire : 1° intrinsèque, 2° effective [2]. »

« La valeur intrinsèque (intrinsic value) est le pouvoir absolu que possède une chose d'entretenir la vie [3]. » C'est une faculté essentielle des choses qui tient à leur nature même, et qui est tout à fait indépendante de l'usage qu'on en fait ou des appréciations qu'on en peut avoir.

« Une gerbe de froment, d'une qualité et d'un poids donnés, a en soi un pouvoir que l'on peut mesurer, d'entretenir la substance du corps ; un pied cube d'air pur, un pouvoir déterminé d'en entretenir la chaleur, et un bouquet de fleurs d'une beauté donnée, un pouvoir déterminé de vivifier ou d'animer les sens et le cœur.

» Que les hommes les refusent ou les méprisent, cela n'altère pas le moins du monde la valeur intrinsèque du blé, de l'air ou des fleurs. [4] »

Mais quant à l'utilité pratique, celle qui est réelle-

1. *Unto this last*, § 61.
2. *Munera Pulveris*, § 12.
3. *Munera Pulveris*, § 13.
4. *Munera Pulveris*, § 13.

ment mise en œuvre et dégagée par l'homme, elle tient à des conditions dans l'analyse desquelles Ruskin montre une psychologie profonde. Esprit absolu, il aime la rigueur des raisonnements et pousse sa pensée en logique jusqu'aux extrêmes ; il se montre ici d'un subjectivisme qui est sans nul doute l'un des points originaux de son économie politique ; pour dégager cette énergie latente et la faire passer du potentiel à l'acte, il faut, chez le sujet, certaines facultés correspondantes aux propriétés de la matière.

« Pour que cette valeur devienne efficace, un certain état est nécessaire chez celui qui la reçoit. Les fonctions de digestion, de respiration et de perception doivent être parfaites chez l'être humain avant que la nourriture, l'air ou les fleurs puissent atteindre pour lui leur pleine valeur[1]. »

Ce qui revient à dire — c'est lui qui souligne — que « *la production d'une valeur effective exige toujours deux choses : d'abord la production d'un objet essentiellement utile, puis la production de capacité de l'utiliser* ».

Là seulement où la valeur intrinsèque et la capacité d'assimilation se rencontrent, il y a valeur efficace ou « wealth ».

Et Ruskin, par des exemples, illustre cette affirmation pour en arriver à cette conclusion :

---

1. *Munera Pulveris*, § 14.

« Un cheval n'est pas une richesse (wealth) pour nous si nous ne savons pas le monter, ni un tableau si nous ne pouvons pas le voir, et aucune chose noble ne peut être une richesse (wealth) sauf pour une personne noble. Avec l'aptitude du consommateur augmente la valeur effective de la chose consommée, et son intégrité ne peut exister qu'avec une parfaite habileté d'usage et une convenance de nature [1]. »

La richesse donc n'existe pas abstraction faite de la personne du consommateur ; elle consiste dans « la possession des choses de valeur par les hommes de valeur (the possession of the valuable by the valiant) ».

De sorte que la notion de la richesse n'est pas complète si l'on s'arrête à la marchandise susceptible d'être utilisée ; c'est à l'emploi qu'on en fera qu'il faut juger de sa valeur réelle. Elle est alors quelque chose de subjectif, liée à la personne même du consommateur et dépendant de sa vitalité.

Et puisque dans cet accord du tempérament et du caractère de l'homme avec une valeur matérielle, accord d'où naît la richesse effective, c'est le consommateur qui est l'élément actif, c'est lui qui assimile la chose inerte, c'est à lui qu'il faut reconnaître la supériorité et on sera bien obligé d'avouer que la meilleure des richesses, celle qui commande toutes les autres parce que seule elle en peut tirer parti,

---

1. *Munera Pulveris*, § 14.

parce que seule elle en assure le rendement, c'est la la vitalité de l'homme. Et l'on comprend que dans un certain sens, Ruskin ait pu écrire qu' « il n'y a de richesse que la vie, la vie avec toutes ses facultés d'amour, de joie et d'admiration ».

Et voilà qui nous mène par avance fort au-delà des théories psychologiques de l'école autrichienne : la valeur ne réside pas seulement, comme elle le prétendra, dans un élément d'utilité finale déterminée par le désir ou le besoin personnel, elle résulte d'un accord — l'école mathématique dirait d'une équation — entre les qualités d'un produit et une puissance correspondante d'assimilation. Mais on reprochera à cette idée de la valeur de n'être qu'une analyse psychologique et non pas une explication économique : sans doute et c'est bien ainsi que l'entendait Ruskin ; il ne cherche pas à déterminer ce qui dans les conditions économiques actuelles fait la valeur, il veut une base sur laquelle fonder un plan d'action économique.

*
* *

Les biens dont nous venons d'analyser l'utilité économique sont susceptibles d'appropriation. Dès que l'on jette un regard sur le monde, on remarque l'inégalité de leur répartition ; il y a des riches et des pauvres. Ruskin entreprend de ce fait une longue et minutieuse analyse, qui l'amène à étudier d'assez près le rôle du capital, les jeux de la spéculation

et les conditions « morales et économiques » de la prospérité publique.

L'inégalité des conditions est une conséquence du droit que possède l'homme de s'approprier personnellement et exclusivement les fruits de la production. La propriété privée est de droit naturel : Ruskin ne fait qu'en signaler le fondement en remarquant « qu'il y a un intérêt social à ce que chacun puisse posséder ce qu'il a justement gagné ». Le droit de propriété s'établit sur le travail et l'épargne. Voici comment il en formule la « grande loi » :

« Un homme qui travaille pour une chose doit être autorisé à l'acquérir, à la garder et à la consommer en paix, et celui qui ne mange pas son gâteau aujourd'hui doit, sans exciter l'envie, pouvoir le garder pour demain[1] ».

« La base légitime de la richesse est qu'un homme qui travaille doit être payé la pleine valeur de son travail, et que s'il préfère ne pas la dépenser aujourd'hui, il doit avoir la liberté de la garder et de la dépenser demain. Ainsi un homme laborieux qui travaille et épargne tous les jours, arrive enfin à la possession d'une somme accumulée de richesse à laquelle il a un droit absolu.

» Le paresseux qui ne veut pas travailler, le gaspilleur qui ne met rien de côté seront, après un même laps de temps, doublement pauvres, pauvres en

---

1. *Munera Pulveris*, § 67.

possession et corrompus dans leurs habitudes morales, et ils convoiteront naturellement l'argent qu'aura épargné le premier. Et s'il est permis d'attaquer celui-là et de lui dérober sa richesse bien acquise, il n'existe plus aucune raison d'épargner, ni aucune prime à la bonne conduite ; et toute société est dès lors en dissolution ou ne se maintient que dans des entreprises de brigandages. La première nécessité de la vie sociale est donc que la conscience nationale établisse clairement cette loi que celui qui a fait un gain juste a le droit de le garder[1]. »

On remarquera que Ruskin ne fait pas intervenir, dans cet exposé, l'intérêt de la famille. La propriété est pourtant la sauvegarde du foyer dont elle assure l'indépendance. Autour d'elle, les générations s'agrègent, trouvant en elle la sécurité et l'indépendance du présent et la garantie de l'avenir. Il est étonnant que Ruskin qui a si bien défini la mission des grandes familles aristocratiques n'ait pas insisté ici sur le rôle du patrimoine.

Fondées sur ce droit de propriété, sur le fait de l'usage immédiat ou de l'épargne, les inégalités de fortune sont naturelles et, en principe, bienfaisantes. Contre elles les protestations sont vaines et l'indignation ridicule : car elles tiennent à la nature même des hommes qui sont divers par leurs goûts, leurs

1. *The Crown of Wild Olive*, § 31.

aptitudes et leurs facultés ; des causes économiques et l'influence des législations viennent encore accuser ces différences.

« Selon les diversités d'ingéniosité courageuse, de capacité, d'heureuse fortune des hommes et suivant leurs désirs, ils acquièrent plus ou moins de part dans les richesses du monde et de droit sur elles.

» Les inégalités entre ces parts, toujours en quelque degré justes et nécessaires, peuvent être restreintes par la loi ou les circonstances à de certaines limites, ou peuvent s'accroître indéfiniment.

» Là où aucun frein moral ni légal n'est mis à l'exercice de la volonté et de l'intelligence des plus adroits ou des plus avides, ces différences finissent par devenir énormes[1]. »

Et ceci nous laisse supposer que ces inégalités peuvent être exagérées par des moyens artificiels ; et peut-être alors n'ont-elles pas la même utilité.

*
* *

La richesse, il est bien entendu que nous n'employons pas ici ce mot dans son sens économique mais dans l'acception courante synonyme de propriété et sous un certain aspect de capital, la richesse a pour caractère saillant aux yeux de Ruskin de conférer une puissance sur les hommes ; elle est, pour

1. *Munera Pulveris*, § 26.

celui qui la détient, une force au moyen de laquelle il dirige d'autres activités ; mais ce pouvoir n'est pas absolu, on n'est riche que quand on se trouve entouré de moins riches ; et la puissance de la richesse augmente avec la pauvreté de ceux qui l'avoisinent : elle est toute relative.

La propriété d'abord donne pouvoir sur les hommes. Pourquoi, ainsi raisonne Ruskin, désirons-nous posséder des biens en grande abondance ? Ce n'est pas pour les consommer nous-mêmes ; nous n'y suffirions pas. Ce n'est pas davantage pour le plaisir de les conserver à notre discrétion comme une réserve d'avenir, leur entretien demande un travail qui nous écraserait.

Nous les estimons parce qu'ils sont le moyen de nous procurer les services des autres ; c'est ainsi que nous augmentons notre pouvoir de consommation et notre faculté de jouir.

Voilà la raison qui nous fait préférer l'or et l'argent monnayés à toute autre forme de richesse. La monnaie est toujours convertible en biens ou en services, tandis que la propriété d'un objet déterminé ne procure pas aussi facilement ce dont nous avons besoin.

« Parce que la richesse négociable, ce droit sur le travail est presque toujours immédiatement convertible en propriété réelle, tandis que la propriété réelle ne peut pas toujours être convertie de suite en « droit » sur le travail, l'idée de richesse parmi

les hommes actifs des pays civilisés correspond généralement à la richesse négociable [1]. »

Mais malgré cet avantage, ce n'est pas encore à la monnaie que s'arrêtent nos désirs ; par elle-même, elle ne vaut que peu de chose, et la propriété qu'elle peut nous procurer ne nous sert de rien si nous ne sommes pas capables d'obtenir en même temps les services des autres : « une accumulation de propriété réelle n'est guère utile à son propriétaire, s'il n'a en même temps un « pouvoir commercial sur le travail ». Supposons, par exemple, qu'un homme soit mis en possession d'une grande propriété de rapport, avec de riches minerais d'or dans le sol, d'innombrables troupeaux de bétail dans les pâturages, des maisons, des jardins, des magasins remplis de marchandises utiles ; et supposons qu'avec toute cela il ne puisse trouver aucun serviteur. Pour qu'il en puisse trouver, il faut qu'il y ait, dans son voisinage, des pauvres qui aient besoin de son or ou de son blé. Admettons que personne n'en ait besoin... Il lui faudra alors cuire son pain, fabriquer lui-même ses vêtements, labourer ses champs et faire paître ses troupeaux. L'or de ses mines ne lui sera pas plus utile que n'importe quel caillou de sa propriété ; ses marchandises pourriront, car il ne pourra pas les consommer. Il ne pourra pas manger plus qu'un autre, ni user davantage. Il lui faudrait mener une

1. *Unto this last*, § 28.

vie de dur et vulgaire labeur pour se procurer simplement le nécessaire ; il sera, à la fin, incapable de conserver ses maisons en bon état et ses champs en culture ; il sera forcé de se contenter de la part d'un pauvre, d'un cottage, d'un petit jardin, au milieu du désert de son vaste domaine foulé aux pieds par le bétail devenu sauvage et encombré des ruines de ses palais.

» Et ce ne serait plus qu'une ironie cruelle que de parler de « ses » propriétés. Le plus cupide des humains n'accepterait, je suppose, qu'avec bien peu d'empressement, une richesse d'une telle qualité et en de telles conditions [1]. »

Ce que l'homme désire sous le nom de richesse, c'est donc moins la possession des biens matériels que la faculté de se procurer les services d'autrui.

« En réalité ce qu'on désire sous le nom de richesse, c'est par-dessus tout le « pouvoir sur les hommes [2] »

---

1. *Unto this last*, § 29-30, trad. cit.

2. Cette idée avait été exprimée par William Godwin : « Ce qui est nommé à tort richesse, disait-il, est simplement un pouvoir dont les institutions de la société investissent certains individus de forcer les autres à travailler à leur profit. « *The Enquirer*, 1796, cité par Anton Menger, le Droit au produit intégral du travail, § 63.

Mais cet auteur n'a pas tiré de cette constatation les mêmes conséquences que Ruskin. Il se place au seul point de vue des travailleurs et établit à leur profit, le droit de revendiquer la part de la production dont on les dépouille ; Ruskin voit surtout la force économique de l'argent, qui, déposé entre les mains d'un homme, produira ses effets au gré de sa volonté.

Godwin est socialiste, il voit le droit des travailleurs ; Ruskin, sans méconnaître ce droit se préoccupe de la responsabilité du possesseur : il est chrétien.

ou plus simplement le pouvoir d'obtenir, pour notre propre avantage, le travail de serviteurs, de commerçants et d'artistes, et, dans un sens plus large, le pouvoir de diriger de grandes masses humaines vers des fins variées (soit bonnes, soit simplement amusantes, soit nuisibles, selon le désir de la personne riche)[1] ».

Et la situation du riche paraît ainsi n'avoir guère changé au cours des siècles ; l'esclavage et la clientèle dans la Rome antique n'avaient-ils pas pour but de mettre à la disposition des patriciens opulents des services que l'or suffit aujourd'hui à procurer ?

Dans nos sociétés économiques, les liens qui mettent ainsi le travail des uns à la disposition des autres ont perdu tout caractère personnel ; la « clientèle » maintenant qui offre ses services est anonyme.

Second caractère de la richesse, cette puissance en est toute relative et perpétuellement variable. Elle dépend de la concurrence qui se font les riches et du nombre de pauvres qui les peuvent servir.

« Ce pouvoir que donne la richesse est naturellement plus ou moins grand, en raison directe de la pauvreté de ceux qni sont aussi riches que nous et qui, par conséquent, peuvent payer le même prix un objet dont la provision est limitée.

» Si un musicien est pauvre, il jouera pour une

---

1. *Unto this last*, § 30, *trad. cit.*

petite somme tant qu'il n'y aura qu'une personne qui puisse le payer. Quand il y en aura deux ou trois, il jouera pour celle qui lui offrira le plus. Et ainsi le pouvoir de la richesse du patron (toujours incertain et douteux, même quand il est le plus autoritaire) dépend d'abord de la pauvreté de l'artiste et ensuite du nombre de personnes également riches qui veulent avoir place au concert [1]. »

Il est clair que la force de la propriété croîtra avec les inégalités ; plus les pauvres seront dénués, plus ils accepteront facilement les exigences de ceux qui pourront leur fournir, avec un emploi, le pain nécessaire à leur vie. C'est ce qui fait dire à Ruskin que le mot « *riche* » est un terme relatif, impliquant son opposé « *pauvre* » aussi nécessairement que le mot « *nord* » implique son corrélatif « *sud* ».

« La richesse est une force comme celle de l'électricité, qui agit seulement par ses inégalités et par opposition. La force de la guinée que vous avez dans votre poche dépend entièrement de l'absence d'une guinée dans la poche de votre voisin. S'il n'avait pas besoin de cette guinée, elle ne vous servirait de rien ; le degré de puissance qu'elle possède dépend exactement du besoin ou du désir qu'il en a, — et l'art de devenir riche, à la manière dont l'entendent les économistes commerciaux, c'est par conséquent l'art de forcer votre voisin à rester pauvre [2]. »

1. *Unto this last*, § 30.
2. *Unto this last*, § 27.

« Ainsi, ajoute-t-il plus loin, l'art de devenir « riche » au sens ordinaire n'est pas seulement l'art d'accumuler beaucoup d'argent pour nous-mêmes, mais aussi l'art de faire en sorte que notre prochain en ait moins que nous. En termes clairs, c'est l'art d'établir en notre faveur le maximum d'inégalité [1]. »

C'est précisément ce qui se passe dans toutes les spéculations ; et les considérations nous annoncent comment Ruskin jugera les fortunes trop rapidement accumulées, les heureux hasards de la bourse et les injustices de l'usure. C'est aussi sur cette analyse qu'il établira la responsabilité du consommateur dans la désorganisation du travail.

* * *

Cependant Ruskin parlant des inégalités de fortune les a déclarées bienfaisantes ; elles ont leur utilité, mais à quelles conditions ?

Et voilà certes une question que ne s'étaient pas posée les économistes. L'optimisme et la foi en la spontanéité des institutions économiques faisaient un dogme de cette utilité.

La fortune était un bien, le seul bien économique, avait-on dit : ce fut la première idée que l'on émit lorsqu'on s'avisa de faire de l'économie politique et sur laquelle on bâtit toute la théorie mercantiliste.

---

1. *Unto this last*, § 30.

Ni les physiocrates, ni l'école anglaise ne mettent la chose en doute. Et si au milieu de ce concert d'optimisme des notes discordantes se font entendre, ce n'est pas pour mettre en question l'utilité de la richesse ou discuter les conditions de cette utilité.

Stuart Mill même, lorsqu'il prévoit l'arrêt de la formation du capital par suite de l'élimination progressive du profit et l'arrêt de tout le mouvement économique, ne fait qu'apprécier l'utilité de la richesse d'un point de vue simplement objectif.

Mais Ruskin est moraliste autant qu'économiste ; il va critiquer vivement le silence de l'économie politique sur cette question — nous avons déjà cité le reproche qu'il en fait à Stuart Mill — et la résoudre pour son propre compte.

« L'affirmation qui gît à la racine de presque tout vice de raisonnement de l'économie politique, est que l'objet en est d'accumuler de la monnaie ou de la propriété échangeable — on peut brièvement démontrer qu'elle est sans fondement.

» Aucun économiste n'admettrait en effet qu'une économie nationale se puisse légitimer qui se proposerait simplement l'érection d'une pyramide d'or. Il déclarerait que cet or serait perdu à demeurer en forme de monument et dirait qu'on doit lui donner un emploi. Mais dans quel but l'employer ? S'en servira-t-on seulement pour gagner plus d'or et édifier une pyramide plus énorme, ou le destinera-t-on à quelqu'autre usage que gagner de l'or ? Et cet autre

usage, quelle que soit sa conception au début, on trouvera qu'il se résout finalement en un service pour l'homme, c'est-à-dire l'accroissement, la défense et le bien-être de sa vie. La pyramide d'or peut être édifiée à tort ou à raison ; mais la sagesse ou la folie de notre accumulation ne peut être dégagée que par le clair et préalable établissement du but de toute économie : l'accroissement de la vie [1]. »

Un capital par lui-même ne signifie ni le bien, ni le mal : tout dépend de l'emploi qu'on en fera et de la manière dont on l'a accumulé, et l'usage en sera jugé au point de vue auquel nous ramène toujours Ruskin, selon qu'il aura été créateur de vie ou cause de mort. L'utilité du capital n'apparaîtra que dans ses relations avec le développement de la vie, fin dernière, nous le savons, de l'économie politique.

« On ne peut démontrer par des raisons abstraites que l'établissement d'une telle inégalité soit avantageuse au corps de la nation. L'opinion téméraire et absurde que de telles inégalités sont nécessairement avantageuses se retrouve à l'origine de la plupart des erreurs courantes en économie politique.

» Car la loi éternelle et inéluctable à cette matière, c'est que le bénéfice de l'inégalité des richesses dépend d'abord de la manière dont elle a établie, et deuxièmement de l'usage qu'on en fait[2]. »

---

1. *Munera Pulveris*, § 4.
2. *Unto this last*, § 31, *trad. cit.*

C'est d'abord d'après le mode de constitution que l'on pourra en juger :

« Les inégalités de richesse injustement établies ont certainement lésé la nation qui les a vu naître durant la période de leur établissement, et, servant à des fins injustes, elles la lèsent davantage encore tout le temps qu'elles demeurent.

» Mais les inégalités des richesses, justement établies, profitent à la nation pendant qu'on les établit ; si l'on s'en sert noblement, elles lui profitent encore davantage tout le temps qu'elles demeurent. Ce qui revient à dire que, chez les peuples actifs et bien gouvernés, les forces variées des individus, développées jusqu'à leur entière activité et appliquées à différents besoins, produisent des résultats inégaux, mais harmonieux, qui reçoivent leur récompense ou leur part de pouvoir, suivant leur rang et leur utilité ; au contraire, chez les peuples inactifs et mal gouvernés, les gradations de la décadence et les victoires de la trahison se dégagent peu à peu de leur odieux système d'asservissement et de réussite. Aux harmonieuses inégalités de forces qui concourent au même but on substitue les iniques suprématies et servitudes du crime et de la misère[1]. »

Pour mieux faire comprendre sa pensée, Ruskin a recours à une comparaison biologique : il n'est pas le seul qui se soit servi de telles analogies pour

---

1. *Unto this last*, § 31, *trad. cit.*

expliquer les problèmes économiques. N'a-t-on pas voulu avec Schœffle, Worms et l'école organiciste assimiler les sociétés humaines à des êtres vivants et transposer les lois physiologiques en lois sociales?

Ruskin ne va pas aussi loin : il se contente d'esquisser une comparaison :

« La circulation de la richesse dans une nation peut être comparée à celle du sang dans le corps humain. Il y a une accélération de la circulation qui vient d'une heureuse émotion ou d'un exercice salutaire, et une autre qui vient de la honte et de la fièvre. Il y a une rougeur qui est signe de chaleur et de vie, et une autre qui est signe d'inflammation et de putréfaction.

» La comparaison peut être poussée jusque dans les détails les plus minimes. De même qu'un afflux de sang, déterminant un mal local, amène une dépression générale de la santé, ainsi toute action morbide, même locale, de la richesse aura pour résultat final d'affaiblir les ressources de tout le corps social [1]. »

Ne faut-il pas aussi, pour se rendre compte de la prospérité économique d'un pays, considérer la manière dont les biens se trouvent répartis entre ses habitants?

« Quant à la réunion des richesses de la nation, il (l'économiste) a d'abord à s'inquiéter de savoir s'il est fondé à dire que la nation est riche quand la

1. *Unto this last*, § 32, *trad. cit.*

quantité de richesse qu'elle possède est, relativement à celle des autres pays, considérable, sans tenir compte de son mode de distribution. Ou bien le mode de distribution affecte-t-il de quelque façon la nature de la richesse ; par exemple, si le roi seul est riche — supposez Crésus ou Mausole — les Lydiens ou les Cariens sont-ils par là même une nation riche? Ou bien si un petit nombre de propriétaires d'esclaves sont riches et si la nation n'est, par ailleurs, composée que d'esclaves, doit-on dire que c'est une nation riche? Si la conception d'un certain mode de distribution ou d'action dans les richesses et de certains degrés de liberté parmi le peuple, entre dans l'idée que nous nous faisons de la richesse attribuée à un peuple, nous aurons à déterminer le degré de mobilité ou de capacité de circuler qui est essentiel à la richesse commune, et le degré d'indépendance d'action exigée dans ses possesseurs. Question dont la réponse menace de prendre du temps.[1] »

Ruskin ajoute en note : « Je déplore la façon ironique dont est écrit ce passage, l'un des plus important sur la matière qu'il traite. L'idée maîtresse en est que la première des questions concernant la richesse d'une nation n'est pas de savoir à combien elle se monte, mais si elle est sous une forme utilisable et en possession de personnes qui peuvent l'utiliser. »

---

1. *Munera Pulveris*, § 27.

Voilà pour la richesse, mais on ne peut la séparer de la pauvreté qui l'accompagne nécessairement : ne faut-il pas tenir compte de la manière dont vivent les pauvres, connaître la cause et le degré de leur misère.

« Puisque l'inégalité qui est la condition des richesses peut être établie de deux manières opposées — à savoir en augmentant la possession d'un côté ou en la restreignant de l'autre, — nous avons à chercher relativement à tout état donné de richesses de quelle façon s'est produite la pauvreté correspondante, c'est-à-dire soit en étant simplement dépassée ou en étant ainsi abaissée, et dans le cas d'une dépression quels sont les avantages que l'on peut en apercevoir ou inversement. Par exemple, l'un des avantages les plus communs de la fortune étant d'entretenir un certain nombre de serviteurs, nous avons à savoir, d'une part, quel est le procédé économique qui a produit la richesse du maître, de l'autre, quel est celui qui a amené la pauvreté des personnes qui le servent et quels avantages chacun de son côté retire de ce résultat.[1] »

En somme, il faut convenir que la signification de la propriété dépend de la justice des procédés à employer pour l'accumuler : elle peut n'être que le résultat de la spoliation et alors il a fallu ruiner beaucoup d'individus pour en enrichir un seul et la

1. *Munera Pulveris*, § 28.

nation s'est trouvée en définitive fort appauvrie.

« Étant donnée une certaine masse de richesse acquise, on ne peut conclure, du simple fait de son existence, qu'elle soit un bien ou un mal pour la nation où elle existe. Sa valeur réelle dépend de la moralité qui y est attachée, aussi strictement que la valeur d'une quantité mathématique dépend des signes algébriques qui la composent. Toute accumulation donnée de richesse commerciale peut être l'indice, d'une part, d'habitudes laborieuses constantes, d'énergies croissantes et de talents féconds ; d'autre part, elle peut être l'indice d'un luxe criminel, d'une tyrannie impitoyable et de ruineuses habitude de chicane. Il y a des trésors qui sont lourds de larmes humaines comme une moisson engrangée après une pluie inopportune ; il y a de l'or qui brille davantage des reflets du soleil que des reflets de sa propre substance. »

Qu'on ne s'y trompe d'ailleurs pas, ces considérations ne sont pas chose vaine dont il est loisible de faire litière, elles résultent d'une analyse exacte de la nature des choses. On ne les méprise pas impunément : il y a dans la vie une énergie qui ne se laisse pas dompter et dont les revanches sont terribles.

« Remarquez-le ; il ne s'agit pas ici d'attributs purement moraux et affectifs que celui qui recherche la richesse peut mépriser, si cela lui plaît. Il s'agit littéralement et strictement d'attributs matériels

dépréciant ou surélevant d'une manière incalculable la signification monétaire de la richesse. Telle masse de richesses est le résultat d'une action qui a créé, — telle autre, le résultat d'une action qui a détruit, — dix fois autant de ressources que sa masse propre ; des bras vigoureux ont été paralysés comme s'ils eussent été engourdis par la belladone ; des hommes pleins de courage se sont désespérés ; un grand nombre d'opérations fécondes ont été entravées. Et il faut ajouter à toutes ces conséquences la fausse direction donnée au travail et la mensongère apparence de prospérité... Ce qui semble richesse peut n'être, en réalité, que l'indice doré d'une ruine immense ; la poignée de monnaie recueillie par le naufrageur sur le rivage où il a traîtreusement attiré le navire, le paquet de haillons arrachés par le traînard à la poitrine du bon soldat tombé mort, le prix d'achat du sang du potier où seront enterrés à la fois le citoyen et l'étranger[1]. »

Il n'est donc pas vrai que l'on puisse se désintéresser des procédés qui ont accumulé une fortune, ni refuser de tenir compte de la moralité du gain.

La nature du stock amassé n'est pas non plus chose indifférente : Ruskin indique dans *Munera Pulveris* une série de questions qu'il faudra se poser

1. *Unto this last*, § 38, *trad. cit.*

à ce point de vue et qui sont la pierre de touche d'une prospérité réelle.

Quelle est en premier lieu la nature des réserves ? sont-ce des munitions de guerre, c'est-à-dire « des moyens des destruction », sont-ce des objets de luxe, dépourvus d'utilité, ou sont-ce de ces richesses dont nous savons déjà qu'il faut les estimer parce qu'elles ont une valeur réelle ? En résumé, « la nature des réserves se doit apprécier à la lumière de deux principes : l'un, celui de son utilité immédiate et actuelle ; l'autre, celui du caractère national du passé qui est indiqué par sa production et le caractère futur que l'usage en doit développer[1]. »

C'est encore au point de vue de l'homme que Ruskin évalue le stock des biens d'une nation en remarquant, dans le passé, les qualités dont on retrouve le signe dans leur accumulation, dans l'avenir, les forces que développera leur consommation.

Autre question. Quelle est la quantité des réserves par rapport au chiffre de la population ?

On suppose que le stock des marchandises existant ne soit composé que d'objets utiles. Dans ce cas, l'abondance présente un intérêt triple : elle augmente la puissance commerciale de la nation, elle lui garantit la sécurité et affirme son « caractère mental en ce que certains degrés de civilisation ne peuvent

1. *Munera Pulveris*, § 53.

être atteints sans l'accumulation permanente et continue d'œuvres de grande valeur intrinsèque, » spécialement d'œuvres d'art[1].

Mais il faut toujours tenir compte dans cette appréciation que « la richesse n'est, par définition, que moyens de vie » ; que « la vie est plus que la nourriture et l'existence elle-même une plus grande richesse que les moyens d'existence. »

Voici donc déterminées les conditions de la prospérité des nations et de celle des particuliers. Elles sont dominées par cette considération qui inspire toute l'économie ruskinienne : la chose la plus désirable, celle dont il importe par-dessus tout d'assurer le développement sur la terre, c'est la vie humaine. Elle est le meilleur des biens ; les autres n'ont de valeur que par rapport à elle, et pourtant les économistes semblent ne pas en tenir compte, et les producteurs en faire moins de cas que de la matière qu'ils transforment, les gouvernements la prodiguer sans respect. Il faut apprendre aux hommes quelle en est la valeur, les convaincre qu'elle est la véritable richesse, Ruskin dira même la seule richesse.

Poursuivant sa méditation dans *Unto this last*, il se laisse aller, reprenant tout son raisonnement pour le résumer, à ces réflexions si merveilleusement éloquentes où il exalte la beauté de la vie, où il

1. *Munera Pulveris*, § 54.

montre que ce qui importe à une nation, c'est d'avoir à son service des âmes nobles et fortes, capables d'enthousiasme, de respect et de sacrifice. Plus que la richesse matérielle, le caractère est un bien précieux que l'on doit s'efforcer de développer et, si ce n'est pas le rôle des économistes de rendre les hommes plus fiers et plus hardis, ils ont, c'est leur premier devoir, à respecter ces forces et à s'abstenir de rien faire qui les brise ou les diminue. La valeur morale est au-dessus des biens matériels ; ils ne doivent pas l'oublier ceux qui se sont donné la tâche de montrer aux nations la voie de la prospérité.

« Il a été démontré que la principale valeur et la vertu de l'argent viennent du pouvoir qu'il donne sur les humains ; mais le pouvoir de l'argent est toujours incomplet et douteux....

» Les hommes peuvent goûter bien des joies que l'or ne peut acheter et l'on rencontre bien des fidélités que l'or ne saurait récompenser.

» C'est là une banalité, pensera le lecteur, mais ce qui n'est pas une banalité — et je voudrais bien que cela en fût une — c'est que ce pouvoir moral, si difficile qu'il soit à scruter et à mesurer, a une valeur monétaire aussi réelle que celle représentée par une grosse quantité de numéraire. La main d'un homme peut être remplie d'un or invisible et son geste ou son étreinte seront plus puissants que ceux d'une autre main qui répandrait une pluie d'or véritable. De plus, cet or invisible ne diminue pas nécessaire-

ment quand on le dépense. Les économistes feront bien quelque jour de faire attention à ce fait, bien qu'ils ne puissent pas en mesurer la portée.

» Je vais plus loin, ajoute-t-il. Puisque la richesse consiste essentiellement dans l'autorité sur les hommes, si ce qu'on appelle la richesse ne donne pas cette autorité, cette prétendue richesse manque de l'essentiel et elle cesse complètement d'être une richesse. Il ne semble pas, en Angleterre, que notre autorité sur les hommes soit absolue. Les serviteurs semblent estimer que leurs salaires ne sont pas justement payés et ils sont prêts à monter à l'assaut de nos appartements. »

La prospérité d'une nation se jugera moins à l'abondance de ses biens matériels qu'à la vigueur de ses fils ; un peuple est riche plus par son énergie, sa volonté de durer, sa force physique et sa vaillance, que par son opulence parfois trompeuse.

« La force d'une nation est dans sa multitude, non en son territoire ; mais seulement dans sa multitude saine... La force d'une nation est dans sa quantité de vie, non dans sa terre ni dans son or. Plus un État a d'hommes bons en proportion de son territoire, plus il est fort. Et comme ce fut la folie des économistes de rechercher l'or au lieu de la vie, aussi ce fut la folie des rois de rechercher la terre au lieu de la vie [1]. »

---

1. *The queen of the air*, § 121.

Cette affirmation, que les précédentes citations ne font qu'indiquer, se trouve développée dans le second chapitre d'*Unto this last*.

« Puisque la richesse consiste essentiellement en pouvoir sur les hommes, ne s'ensuit-il pas que la richesse d'un pays sera d'autant plus grande que les personnes sur lesquelles s'exerce ce pouvoir seront plus nobles et plus nombreuses? Peut-être même paraîtra-t-il, après mûre réflexion, que les personnes elles-mêmes sont la richesse, que ces pièces d'or avec lesquelles nous avons l'habitude de les conduire ne sont pas autre chose qu'une sorte de harnais bysantin, étincelant et magnifique malgré son aspect barbare avec lequel nous bridons les créatures. Si ces mêmes créatures vivantes pouvaient être conduites sans qu'on leur mît à la bouche et aux oreilles le frein et les clinquants bysantins, elles pourraient avoir elles-mêmes plus de valeur que leurs brides. En fait, on pourra découvrir que les véritables *Veines de la richesse* sont de pourpre, qu'elles ne sont pas dans le *roc*, mais dans la *chair ;* peut-être même découvrira-t-on que la résultante finale et le dernier terme de toute richesse doivent être de produire le plus grand nombre possible de créatures humaines aux robustes poitrines, aux yeux brillants et au cœur joyeux.

» Notre richesse moderne me semble plutôt pencher d'un autre côté. La plupart des économistes, en effet, paraissent considérer la multitude des créatures

humaines comme non favorables au développement de la richesse ou tout au plus, comme pouvant y contribuer seulement en demeurant elles-mêmes dans la catégorie des êtres aux yeux éteints et à la poitrine rétrécie.

» Quoi qu'il en soit, une question reste à résoudre, que je laisse à la méditation du lecteur : il s'agit de savoir si, parmi les manufactures nationales, celle des âmes de bonne qualité ne finira pas par être une des plus lucratives ? [1] »

C'est dans l'homme lui-même qu'est la force et l'intelligence d'asservir la matière ; c'est sa vie qui est la meilleure richesse et Ruskin, à la fin des quatre essais qui ont formé *Unto this last* affirme « ce grand fait : **il n'y a de richesse que la vie** ; la vie avec toutes ses aptitudes à l'amour, à la joie et à l'admiration.

» La contrée la plus riche est celle qui nourrit le plus grand nombre d'êtres humains nobles et heureux ; l'homme le plus riche est celui qui, ayant perfectionné au plus haut point les fonctions de sa propre vie, possède la plus grande et la plus secourable influence, par sa personne et par ses biens sur la vie d'autres hommes [2]. »

---

1. *Unto this last*, § 40, *trad. cit.*
2. *Unto this last*, § 77, *trad. cit.*

CHAPITRE IV

Le travail. — Les machines. — L'organisation du travail.

Dans cette évolution que poursuivit Ruskin « de l'esthétique à la prédication[1] », ce fut, on s'en souvient, l'étude des conditions du travail qui l'amena aux préoccupations économiques.

Cela avait été toute sa vie, au temps des *Pierres de Venise*, d'aimer les monuments du passé. C'est dans la leçon de ces marbres pieusement assemblés par des mains artistes qu'il a puisé les principes de son enseignement. Ces édifices où il voyait l'œuvre d'un travail harmonieux et sobre, d'une activité enthousiaste et pourtant disciplinée avaient été, à ses yeux, l'ornement naturel et pour ainsi dire spontané d'une cité où régnait la justice.

La laideur, au retour à Londres, des abris de l'industrie moderne, les excès d'une concurrence sans frein faisaient rêver Ruskin d'une cité où le travail serait beau et saint, où les âmes, au contact des

1. André Chevrillon, *La Pensée de Ruskin.*

intérêts matériels, cesseraient de s'avilir. On put croire, pendant quelque temps, qu'il allait prêcher une morale de la beauté.

Mais il pensait que la beauté est moins une qualité extérieure des choses que la manifestation d'un état de l'âme. Si les maîtres dont il admirait les fresques les avaient ornées de lumières si pures et de gestes si souples, c'est, du moins le croyait-il, que leurs âmes elles-mêmes étaient tout illuminées. Pour briser cette barrière qui semblait rendre incompatibles la beauté et le travail industriel, il fallait d'abord rétablir la joie dans les cœurs, enseigner ces vertus des civilisations fortes : le respect et l'admiration ; il fallait réclamer, dans le travail, le respect de l'auteur.

Ce respect du travail, il fallait d'abord le demander au monde des affaires ; c'était dénoncer une opposition formelle entre le travail et cet effort qui en a toutes les apparences sans la fécondité que Ruskin appelle le jeu.

« D'une manière générale et sans vaine subtilité de définition, mais au sens propre du mot, le jeu est un exercice du corps ou de l'intelligence accompli pour notre satisfaction et sans but déterminé ; le travail est une chose faite parce qu'il faut la faire et dans un but déterminé [1]. »

Faire une partie de cricket, par exemple, « voilà

1. *The Crown of Wild Olive* § 23.

un travail aussi dur qu'un autre, mais cela vous amuse et n'a d'autre résultat que votre amusement[1].»

Ce jeu ainsi accompli en dilettante, Ruskin affirme qu'on le trouve partout, même parfois où on a la prétention de faire un travail sérieux et pénible ; et ce sera une de ses préoccupations dans son analyse de la vie économique que de distinguer soigneusement le vrai travail de cette activité superficielle et vaine. Il s'en prend à la spéculation, à ce qu'il appelle le jeu de la finance :

« Demandez à un grand chercheur d'argent ce qu'il veut faire de son argent; il ne le sait jamais. Il ne le gagne pas pour en faire quelque chose. Il ne le gagne que pour le gagner.... Tout comme au cricket, vous voulez gagner plus de points. Les points ne servent à rien, mais le jeu est d'en avoir plus que les autres[2]. »

Puis il parle du jeu de la chasse, de la mode ; il attaque le dilettantisme sous toutes ses formes en art, en littérature, et, passant à la guerre, il critique l'exagération des armements, les brillants uniformes[3].

---

1. *The Crown of Wild Olive* § 23.

2. *The Crown of Wild Olive*, § 24

3. Sur ce sujet encore, Ruskin proclame des vérités que l'on ne tardera pas à reconnaître : « Ce jeu de la guerre, dit-il, est éminemment enchanteur pour l'imagination, et pour y jouer, on s'habille plus élégamment que pour tout autre jeu ; et l'on y part vêtu non pas seulement de rouge comme pour une chasse, mais de rouge et d'or et de toutes sortes de belles couleurs ; naturellement on se battrait

Ne croyez pas cependant que cette activité soit un jeu pour tout le monde ; quelques-uns s'y amusent, d'autres s'y épuisent, mais le résultat final est nul ; on a eu un simple déplacement de richesses et personne au fond n'y a gagné : ce prétendu travail n'est qu'un leurre.

Mais voici le revers de la médaille : tout ce jeu est compensé par une activité plus pénible qui s'exerce ailleurs :

« Jeu dispendieux, s'écrie Ruskin, sans parler de ses conséquences dont je ne dirai rien pour le moment. C'est le coût immédiat de tous ces jeux que je veux vous voir considérer : ils entraînent tous quelque part un labeur meurtrier comme beaucoup d'entre nous ne le savent que trop bien [1].

» Le diamantaire dont la vue défaille au-dessus de ses diamants ; le tisserand dont les bras défaillent sur la toile ; le forgeron dont le souffle défaille devant la fournaise ; ceux-là savent bien ce que c'est que travailler, eux qui ont tout le travail et rien du jeu, en dehors d'un genre qu'ils ont dénommé à leur usage là-bas dans les noires provinces du Nord où jouer veut dire tomber malade et s'aliter [2]. »

---

plus commodément en gris et sans ornement. Mais toutes les nations sont d'accord qu'il est bon d'être bien habillé pour ce jeu. » (*The Crow of Wild Olive*, § 28).

1. Ruskin adressait cette conférence à un auditoire du *Working Men's Institute*.

2. *The Crown of Wild Olive*, § 28.

Il y a donc un soi-disant travail qui n'en est en réalité que la contrefaçon, qui aboutit au gaspillage des forces d'autrui ; au nom du respect de la vie, Ruskin le condamne. Il est injuste et mauvais que l'activité de certains hommes se dépense en pure perte tandis que d'autres sont forcés de se surmener pour réparer les fautes des premiers.

Que les uns prennent tout l'agrément de l'activité, que d'autres n'en connaissent que la lourde monotonie et l'obsédante fatigue, c'est une chose qui ne peut durer. Il faudra bien que tous les hommes de cœur en viennent à se liguer pour faire cesser cette distinction. Alors viendra «le bon temps» que Ruskin appelle ; alors l'homme apprendra la dignité et la nécessité du travail, tout le monde conviendra «qu'une existence toute de jeu, entretenue par le sang des autres créatures, est une existence bonne pour des moustiques ou des méduses, mais non pour l'homme ; que ni les journées, ni les existences ne peuvent être sanctifiées en ne les employant pas ; que la meilleure prière à faire au commencement du jour c'est la pensée que nous n'en pouvons perdre aucun instant ; et le meilleur bénédicité avant le repas, la conscience d'avoir justement gagné notre dîner[1]. »

* * *

Pour mieux faire comprendre la vérité de ces

1. *The Crown of Wild Olive*, § 29.

considérations, Ruskin nous amène à étudier le travail dans l'effort et la peine qu'il exige de son auteur. Et en l'analysant ainsi, il va s'efforcer de découvrir à quelles conditions il est véritablement productif, et comment il se fait aussi qu'il soit bienfaisant pour celui qui l'accomplit selon l'ordre et le devoir.

Il voit dans le travail une lutte qui met aux prises avec une difficulté toute la personne humaine.

« Le travail est un combat entre la vie de l'homme et une force opposée ; le mot vie signifie à la fois l'intelligence, l'âme et la force physique luttant contre une difficulté, une objection, une épreuve ou une force matérielle[1]. »

C'est l'homme tout entier qui intervient dans le travail ; ce n'est pas l'action de telle ou telle faculté considérée isolément, mais de toute l'énergie vitale de l'individu. La vie d'ailleurs ne connaît pas les abstractions subtiles qui distinguent les puissances de l'homme comme si elles avaient une existence séparée. En fait, tout l'homme est dans chacun des actes qu'il pose. Ceci est d'autant plus vrai du travail que l'on ne saurait y voir un simple réflexe. Mais cela ne veut pas dire que l'intervention de la personne humaine n'y puisse être d'ailleurs plus ou moins importante ; ce qui est incontestable c'est

1. *Unto this last*, § 70. *trad. cit.*

qu'elle y est toujours engagée et que tout travail participe de sa dignité.

« Le travail est d'un ordre plus ou moins élevé selon qu'il exige plus ou moins d'éléments de vie ; un travail de bonne qualité, dans un genre quelconque, exige toujours une certaine quantité d'intelligence et de sens pour régler pleinement et harmonieusement la force physique[1]. »

L'effort que réclame le travail s'accompagne d'une diminution de notre faculté d'agir et d'une souffrance. Il y a dans le travail une douleur que Ruskin analyse de la manière suivante :

« J'ai déjà défini le travail, écrit-il dans *Munera Pulveris*, une lutte de la vie de l'homme contre des forces opposées. C'est littéralement la quantité de déchet, de perte ou de diminution de la vie humaine causée par tout effort. On la confond d'habitude avec l'effort lui-même ou l'application de la force (*opera*) ; mais il y a beaucoup d'efforts qui ne sont qu'une forme de récréation ou de plaisir....

» Mais le travail c'est la *souffrance* dans l'effort, c'est la quantité négative ou la quantité « de défaite » qui doit être comptée contre tout exploit, et de défaut qui doit être compté contre tout fait ou action des hommes.[2] »

Et il ajoute une expression dont le français rend

---

1. *Unto this last*, § 70, *trad. cit.*

2. *Munera Pulveris*, § 59.

mal l'impressionnante concision : « C'est, en un mot, cette partie de notre devoir où meurt quelque chose de nous [1]. »

Ainsi caractérisé, le travail a quelque chose de sacré ; l'économiste est fondé à parler de sa dignité et à lui dénier le rôle d'une simple marchandise.

Le moraliste aussi trouve son compte à cette définition ; on sait que chez Ruskin le moraliste et l'économiste sont d'accord. Le travail vraiment productif est en même temps un élément puissant d'éducation et de formation.

Pour que le travail soit ce que Ruskin appelle un travail sage, c'est-à-dire un travail exécuté dans des conditions qui en assurent l'efficacité, voici les qualités qu'il lui veut voir :

D'abord il sera loyal. L'honnêteté est la vertu principale du commerce et de l'industrie ; elle a présidé à la prospérité de Venise où l'auteur s'est ému de lire un jour ces paroles gravées sur les murs de Saint-Marc : « Autour de ce temple, que la loi du marchand soit juste, que ses poids soient exacts et ses contrats loyaux [2]. »

Vertu du jeu, règle obéie des parties où l'on n'engage ni sa vie, ni sa fortune, ni son honneur, l'honnêteté a moins d'empire quand il s'agit du

1. *Munera Pulveris*, § 59.
2. *Unto this last*, préf. § 5 n.

travail ; « il n'est guère, à mon sens, déclare-t-il, rien de plus étrange que le fait que vous exigiez de la loyauté dans le jeu et ne l'exigiez pas dans le travail. »

Et il s'élève contre la fraude et la falsification où qu'il les rencontre :

« Votre gros marchand, dit-il, gagne la partie en vendant déloyalement des marchandises de mauvaise qualité, et nul ne s'élève là contre. Vous chassez de la salle de jeu un joueur qui pipe les dés, mais vous laissez dans sa prospérité un commerçant qui truque ses poids. »

Il a déjà affirmé que l'honnêteté n'est pas, en économie politique, une force de perturbation. Il en fait la condition absolue d'un mieux être social.

« Voici votre premier devoir, travailleurs et commerçants, soyez loyaux envers vous-mêmes et envers nous qui vous aiderons. Nous ne pouvons rien pour vous, ni vous pour vous-mêmes, sans la loyauté. Ayez-la, vous aurez tout; sans elle, vos votes, vos réformes, vos mesures libre-échangistes, vos institutions scientifiques, tout est vain ; il est inutile d'unir vos cerveaux si vous êtes incapables d'unir vos cœurs. Épaule contre épaule, loyale étreinte entre vous sans fausse étreinte pour aucun autre et le monde encore vous appartiendra [1]. »

Et longuement Ruskin prêche aux travailleurs les

---

1. *The Crown of Wild Olive*, § 43.

qualités morales du travail et détaille les conditions dans lesquelles il veut les voir accomplir leur besogne ; pour lui, tout travail est une œuvre d'art ; il veut que la personnalité de l'individu y trouve le moyen de s'épanouir et de s'affirmer. Il recommande d'éviter la routine et l'automatisme ; à cet effort de l'homme, il faut soigneusement garder toute sa puissance et toute sa beauté.

« Naturellement ce qui se fait constamment se fait aisément. Et si vous donnez à vos ouvriers le stimulant temporaire d'une augmentation de salaire, vous obtiendrez qu'ils fassent plus de travail en peu de temps. Mais dépourvus de cet excitant, les hommes condamnés à une activité monotone ne travaillent — et selon les lois de la nature, ne *doivent* travailler — qu'à une allure tranquille sans du tout fournir le rendement maximum en un temps donné. Mais si vous les laissez varier leurs desseins, et ainsi intéresser leurs cerveaux et leurs cœurs à ce qu'ils font, vous trouverez qu'ils s'empressent d'abord à exprimer leurs idées et puis à en parfaire l'expression, et l'énergie morale ainsi déployée abrège la production et par conséquent la rend moins coûteuse à un degré fort considérable [1]. »

Il faut aussi que le produit de ce travail soit de bonne qualité; il le faut pour le travailleur lui-même qui a besoin de cet encouragement : « Quand le

1. *A Joy for ever*, § 32.

travail est pénible et pourtant n'aboutit à rien, quand tout le labeur de nos abeilles se change en labeur d'araignées et qu'au lieu de rayons de miel nous n'avons pour résultat qu'une toile fragile qu'emporte le souffle de la première brise, c'est cela qui est cruel pour les travailleurs [1] ».

Il le faut aussi pour la société : le meilleur moyen de posséder toutes choses en abondance n'est-il pas, pour les produits qui ne se détruisent pas au premier usage, de faire durer longtemps ce que l'on acquiert.

Or il y a à cela deux conditions : l'objet doit non seulement « être en matériaux qui durent, il doit aussi être lui-même d'une qualité qui durera. Il doit être bon assez pour supporter l'épreuve du temps [2] ».

Bonne qualité de la matière première et bonne qualité du travail accompli, voilà à quoi on reconnaîtra la valeur d'une œuvre. Ruskin a haine de tout ce qui est « camelote » : « Ce qui est fait hâtivement, périra aussi hâtivement ; et ce qui est le meilleur marché maintenant vous reviendra de même en définitive le plus cher [3] ».

Obligation morale, le travail doit être droit et loyal comme le devoir. Effort de vie, il faut qu'il soit fécond. Commandement divin, son observation

---

1. *The Crown of Wild Olive*, § 44.
2. *A Joy for ever*, § 39.
3. *A Joy for ever*, § 39.

doit produire la joie : joie de l'effort accompli dans l'ordre, joie de la fécondité. N'est-ce pas l'idée biblique que nous retrouvons à chaque terme de cette analyse?

Cette inspiration se fait plus précise dans un passage où Ruskin transpose au travailleur les qualités de l'enfant. C'est un commentaire de ces paroles de l'Évangile qui imposent à quiconque veut entrer dans le royaume des cieux de se faire semblable à un petit enfant.

Et la conférence qui avait débuté par une étude un peu technique des lois et des caractères du travail, se termine — et bien à la manière de Ruskin — en une homélie où il est recommandé aux auditeurs de se faire simples et bons comme ces petits.

* * *

Accompli dans de telles conditions, il est impossible que le travail ne soit pas pour un peuple un facteur de santé morale.

Tel que le définit Ruskin, il est un bienfait pour celui qui l'exécute, car il lui apporte une discipline dont sa vie se trouve purifiée et ennoblie.

Le travail bien fait est une source de vigueur et de joie : c'est une conséquence des lois providentielles du monde qu'il en soit ainsi.

« Si l'homme produit ou fait de bonnes et belles choses, elles le *Re-Créeront* (remarquez la gravité et

la force de ce mot) ; si ce sont des choses mauvaises ou laides, elles le « corrompront » ou le « disperseront », ce qui est, au degré même de leur puissance, le tuer. Pour chaque heure de travail, quelque enthousiaste et bien ordonné qu'il soit, que l'homme consacre à ce qui n'est pas du pain, c'est autant de possibilité de vie qui est perdue pour lui. Ses imaginations, ses goûts, ses croyances, quelque brillants, empressés ou opiniâtres qu'ils soient, ne sont d'aucune utilité s'ils ont l'erreur pour objet. De tout ce pourquoi il a travaillé, la loi éternelle du ciel et de la terre lui mesure sa récompense jusqu'au dernier atome, d'après la part pour laquelle il devait travailler.

» La Nature lui demande avec calme et inévitablement : Qu'avez-vous trouvé ou formé ? le bien ou le mal ? Par le bien vous vivrez, par le mal vous mourrez...

» Pour chaque fragment de travail sagement accompli, tant de vie est accordée, pour chaque fragment de travail insensé, rien ; pour chaque fragment de travail mauvais, tant de mort est allouée. Cela est aussi sûr que le cours du jour et de la nuit [1]. »

On retrouve ici les traces de ce déterminisme dont Ruskin s'inspire quelquefois quand il parle de l'ordre de la nature. Les lois en sont d'une application si rigoureuse que c'est seulement pour *son* tra-

1. *Munera Pulveris*, § 9 et 10.

vail, celui qui lui était destiné comme son devoir précis et personnel que l'homme recueillera cet afflux nouveau de vitalité. Pour Ruskin, le devoir n'est le devoir que dans la mesure où, d'intention, l'on y obéit à un commandement divin.

On comprend aussi que puisqu'il est de cette manière le devoir, le travail sainement accompli parachève les caractères ; c'est lui qui, exécuté en perfection, donne à l'individu son plein développement et atteste sa maturité.

« Le caractère des hommes dépend plus de leurs occupations que de tout enseignement que nous pouvons leur donner, ou des principes que nous pouvons leur inculquer.

» L'emploi forme les habitudes du corps et de l'esprit, et celles-ci sont la constitution de l'homme, la plus grande partie de ses mœurs ou de son caractère permanent, quelqu'effort que, sous une excitation particulière, il puisse faire pour les changer ou les maîtriser. L'emploi est la moitié et la moitié primitive de l'éducation ; il en est la chaîne ; et la finesse ou la solidité de tout dessin tissé ensuite dépend entièrement de sa régularité et de sa force [1]. »

C'est sur cette observation que sont basées les théories de l'amendement des criminels par le travail, car il s'agit là d'une éducation à faire ou à refaire contre les habitudes acquises : c'est la disci-

1. *The queen of the air*, § 127.

pline qu'impose le travail qui se montrera le plus efficace [1].

Ce caractère est plus évident quand il s'agit du travail artistique, parce que les facultés supérieures de l'homme y ont une part plus considérable, prépondérante.

« Tandis que la manufacture est le travail des mains seulement, l'art est le travail de l'esprit humain tout entier; et tel est cet esprit, tel est son acte, et, par quelque puissance de vie ou de vertu qu'un art soit produit, il reproduit et enseigne le même vice ou la même vertu [2]. » Car il y a vraiment action réciproque : l'art, qui est la forme la plus élevée du travail humain, devient à son tour une leçon de vertu en même temps que de beauté.

Aussi sera-t-il un merveilleux moyen de pénétrer l'histoire des peuples et de découvrir leur tempérament. Mieux que des documents et des parchemins peut-être interpolés, les monuments de pierre nous montreront, dans sa réalité, l'âme de leurs

---

1. « La punition, écrit Ruskin à propos de la peine de mort, est le dernier et le plus mauvais instrument dans les mains du législateur pour prévenir les crimes. Les véritables instruments d'amendement sont l'emploi et la récompense, non la peine...

» Le commencement de toute vraie réforme pour les classes criminelles dépend de l'établissement d'institutions pour leur emploi actif tandis que leur criminalité n'est pas encore complète et que leurs sentiments de respect de soi-même, leur capacité d'affection et leur sens de la justice ne sont pas tout à fait éteints. » (*The Queen of the air*, § 128 et 129).

2. *The queen of the air*, § 104.

auteurs; ils seront les plus sûrs témoins du passé parce qu'en eux se découvrent irrésistiblement les vertus ou les tares des peuples qui les ont édifiés; les attitudes muettes de leurs pierres ont figé pour les siècles les fugitives émotions et les plus secrets désirs d'une époque.

« Quand une fois vous avez appris à épeler les plus précieuses de toutes les légendes — les tableaux et les monuments — vous pouvez lire les caractères des hommes et des nations dans leur art comme dans un miroir — non, comme dans un microscope,— et agrandi une centaine de fois, car le tempérament dans l'art devient passionné et s'intensifie dans toutes ses jouissances les plus nobles ou les plus viles[1]. »

Cette influence du travail sur le développement de la moralité et de la conscience en a fait, pour Ruskin, l'un des éléments de la régénération sociale. Elle explique ses tentatives de résurrection d'antiques mais efficaces procédés; c'est la clef de plusieurs de ses initiatives pratiques que, faute d'en comprendre l'esprit, on a trop raillées.

C'est aussi une indication des opinions que nous allons lui voir formuler sur le machinisme. D'un si précieux élément d'éducation, il n'aime pas qu'on se débarrasse à la légère pour le confier à des instruments qui le feront plus vite, mais peut-être plus

1. *The queen of the air*, § 102.

mal, et qui, en tout cas, le dépouilleront de toute empreinte personnelle.

*
* *

On a fait à Ruskin un grief de son opinion sur les machines, on a voulu y trouver l'un des arguments qui devaient le plus sûrement le discréditer aux yeux de tout homme de sens droit. Est-il vraiment ce prophète attardé sur les routes du passé que l'on a prétendu incapable de rien comprendre à son siècle ?

La conception économico-morale du travail que nous venons d'analyser nous conduit à y voir deux aspects, dont il faudra bien, en pratique, concilier les exigences, mais qu'il est parfaitement légitime de distinguer dans le raisonnement. D'une part, le travail est un agent de la production ; d'un autre côté, il est un élément d'éducation morale.

Dans bien des cas, ces deux points de vue s'opposeront ; leur contradiction apparaît sous un régime individualiste où les nécessités de la production seules envisagées, le travail est devenu démoralisant et souvent meurtrier.

Ne faut-il pas, au contraire, ne rien sacrifier de la valeur morale du travail, tout en recherchant l'abondance des biens ; essayer de se servir des besoins de l'homme pour provoquer son développement moral, assurer sa vie intégrale ?

Et si nous devions trouver chez Ruskin quelque

partialité, ce n'est pas à la prospérité matérielle qu'iraient ses préférences : la vie, à ses yeux, vaut mieux que la richesse, le producteur l'intéresse plus que la production.

Ce qu'il reproche aux machines, c'est d'abord leur laideur : il évoque toujours avec peine le souvenir de ce paysage dont l'introduction de *The Crown of Wild Olive* nous a laissé la touchante oraison funèbre. Ruskin aimait ce petit coin des sources du Wandel qu'il avait connu dans son enfance : vingt ans après, le voisinage d'une usine l'a défiguré, les eaux sont polluées, bourbeuses ; partout traînent des détritus que personne n'a ni le temps ni la pensée d'enfouir, et aucun de ceux qui vivent là ne semble se douter des charmes passés de cet endroit.

C'est le machinisme qui a tout détruit, peut-on en vouloir à l'auteur de la *Bible d'Amiens* s'il le déplore ?

D'un paysage charmant, les machines font un vilain bourg industriel tout plein de fumées et d'odeurs pestilentielles. Elles installent partout la trépidation de leurs moteurs, profanant sans respect les beautés naturelles les plus délicates. Elles amènent avec elles leur cortège obligé de hautes cheminées, autour desquelles se pelotonnent ces horribles faubourgs où la vie entassée est si malsaine. Le sens de la beauté s'est corrompu, les hommes ont perdu la faculté d'admiration.

« Autrefois, déplore Ruskin à la fin du dernier

volume de *Modern Painters*, je pouvais parler avec joie de la beauté des choses, avec l'espoir d'être compris, maintenant je ne le peux plus, car il me semble que personne ne les contemple. Partout où je regarde, dans mes voyages, en Angleterre ou à l'étranger, je vois les hommes détruire toute beauté où qu'ils puissent la trouver. Ils semblent n'avoir d'autre désir ou d'autre espoir que de posséder de grandes maisons et de pouvoir se déplacer rapidement. Tout endroit parfait et aimable qu'ils peuvent atteindre, c'est pour le souiller[1]. »

Grief plus grave, les machines, en diminuant la main-d'œuvre, augmentent le nombre des oisifs et des chômeurs. Elles prennent la place de l'homme.

Se substituant purement et simplement à lui « sans accroître la possibilité de vie, elles augmentent seulement la possibilité de paresse[2]. » Les hommes se croisent les bras devant des machines qui accomplissent un travail qui, autrefois, était le leur et les faisait vivre.

Condamnés à mourir de faim ou à émigrer vers les villes, ils y vont chercher un emploi souvent plus pénible et parfois dégradant, tandis que se trouve favorisé l'absentéisme des riches et augmenté le nombre des oisifs inutiles qui ne vivent que du travail d'autrui.

---

1. *Modern Painters*, vol. V, part. IX, ch. XI, § 15.
2. *Fors Clavigera*, I, p. 93.

Et en ceci Ruskin se rencontre avec un auteur dont il ne parle jamais, et qu'il n'a vraisemblablement pas connu, Sismondi, dont on a pu dire cependant : « On croit entendre vibrer chez lui la voix des Ruskin, des Carlyle, de tous les chrétiens sociaux qui, au nom de la charité chrétienne et de la solidarité humaine, protesteront contre les conséquences sociales de la grande industrie [1]. » Bien avant Ruskin, il reprochait aux machines d'accroître la production d'une manière inconsidérée, et surtout de jeter les ouvriers sur le pavé ; tel était leur effet immédiat mal compensé et au prix de trop de souffrances par la possibilité d'une adaptation à d'autres métiers plus lucratifs. Comme lui, il s'était inscrit en faux contre cette affirmation unanime des classiques que les machines sont toujours bienfaisantes parce que, fournissant les denrées meilleur marché, elles libèrent une partie du revenu du consommateur et provoquent par suite de nombreux débouchés.

Le grief le plus grave que Sismondi articulait contre les machines, que les ouvriers maintenus à leur service ne bénéficiaient de leurs avantages que comme consommateurs et travaillaient encore plus qu'auparavant, nous ne le retrouvons pas chez Ruskin ; mais il leur reproche de détruire toute la joie et la beauté du travail. Fait à la main, celui-ci était plus sain, il était aussi plus personnel : l'artisan

1. Gide et Rist, *op. cit.*, p. 227.

imprimait à son œuvre un cachet d'originalité à quoi l'on reconnaissait sa « façon » et où se traduisait son tempérament.

La machine, au contraire, réduit le travail à un petit nombre de gestes brefs sans ampleur et sans beauté ; l'ouvrier est esclave de sa rapidité. Son œuvre, sans caractère, se noie dans la masse. Le travail n'est plus qu'une surveillance ; il a perdu ce qui en faisait et la valeur artistique et la beauté morale.

Contre les machines, Ruskin fut véhément ; il mit à dénoncer leurs abus, cette pointe d'ironie et de passion qui rendait quelquefois son éloquence amère, mais il eut trop de bon sens pour les condamner absolument. Il n'aurait jamais applaudi au geste de colère maladroite de ces ouvriers qui, brisant un métier nouveau, se flattaient d'arrêter le machinisme. Pour avoir vu clairement les défauts des machines, il n'en a pas ignoré les avantages.

Malgré tout le mal qu'il a dit des chemins de fer, il les utilise, et avoue qu'il s'en sert souvent ; et ce lui est une occasion de faire vis-à-vis de tous les inconvénients de la vie cette déclaration de principe d'une philosophie tranquille :

« Je me sers de tout ce qui est à ma portée.... La sagesse de la vie est de prévenir tout le mal que nous pouvons empêcher et d'utiliser pour le mieux ce qui est inévitable. J'utilise mes maladies pour faire le travail qu'en santé je dédaigne ; mes ennemis

pour étudier la philosophie de l'amour et de la haine, et les chemins de fer pour tout ce que j'y trouve de commodité, portant toujours de longs et lointains regards d'espoir vers le jour où leurs remblais seront labourés profondément, comme ont disparu les camps qu'établirent les soldats romains, transformés en nos champs anglais. Mais je suis parfaitement prêt, même à construire un chemin de fer, pourvu que cela me paraisse nécessaire[1] ».

La plaisanterie discrète de ces quelques lignes adressées à une correspondante dont l'esprit trop rigide se scandalisait et qui faisait mine de douter de sa sincérité, désavoue finement l'attitude entière et sectaire qu'on lui a prêtée.

Aussi bien, voici à l'usage des chevaliers de Saint-Georges, les mêmes conseils sous une forme un peu plus grave.

« Ce que l'on demande aux membres de la Compagnie de Saint-Georges, ce n'est pas de ne jamais voyager en chemin de fer, ni d'abjurer le machinisme, mais de ne jamais voyager sans nécessité ou en hâte désordonnée, et de ne jamais faire avec une machine ce qui peut l'être avec des mains et des bras, tandis que les mains et les bras sont sans emploi[2] ».

Le principe qui l'inspire est toujours le même : celui dont nous rencontrons à chaque page l'expres-

---

1. *Fors Clavigera*, III, p. 16.
2. *Fors Clavigera*, III, p. 16.

sion dans son économie politique. Il ne faut pas accroître le progrès matériel au détriment de la valeur morale ; et si la production moderne devait s'acheter au prix d'une déchéance ou d'une régression, il faudrait abandonner ces nouveaux procédés.

Mais il n'en va pas nécessairement ainsi : Ruskin reconnaît aux machines de nombreux et très précieux avantages, il remarque dans *Munera Pulveris* qu'elles sont capables « d'abréger le travail ou d'accomplir ce que la force humaine ne pourrait pas faire sans aide ». Il signale qu'il y a certains travaux « qui sont quelquefois mieux accomplis, tantôt à la main, tantôt à la machine » ; il indique « les usages que l'on en peut concevoir sur une échelle colossale en accomplissant des travaux formidables et utiles, auxquels jusqu'ici on n'a pas encore pensé, » et son imagination fait preuve à ce sujet d'une confiance peut-être prophétique, mais à coup sûr fort hardie, dans l'avenir et la puissance des machines ; il les montre employées « à approfondir le lit des fleuves, à modifier la surface des régions montagneuses, à irriguer des étendues de désert de la zone torride ; à briser, pour les rendre susceptibles de fusion plus rapide, les banquises des mers arctiques du Nord et du Sud, et ainsi à rendre habitables des parties de la terre qui ont été désertes jusqu'à nos jours [1]. » Avenir ou chimère peu im-

1. *Munera Pulveris*, § 17.

porte, à condition de n'y voir qu'une indication.

Parlant des chemins de fer et du télégraphe, il écrit que grâce à eux « la vie humaine a été, en un certain sens, prolongée par l'augmentation des puissances de locomotion et par un pouvoir, presque sans limite, de conversation [1]. »

Il avoue ailleurs que c'est au progrès de la science moderne que l'on doit de voir les générations présentes « à un niveau plus élevé qu'aucune de celles qui les ont précédées [2]. »

Ce n'est donc pas tant une question purement économique qui se pose à propos du machinisme. Il faut conserver au travail sa portée éducatrice : si les machines le réduisent à une routine qui déprime le corps et anémie l'âme, c'est qu'on les emploie mal et, ici encore, ce sont des règles d'adaptation que Ruskin nous propose. Son optimisme se refuse à admettre une situation sans issue.

*
* *

Ruskin ne croit pas, comme l'avait prétendu l'école orthodoxe, que l'harmonie économique puisse jaillir spontanément du choc des intérêts particuliers abandonnés à eux-mêmes en toute liberté. Il préconise l'organisation du travail, non point

---

1. *Stones of Venice*, III ch. IV § 3.
2. *Stones of Venice*, III ch. IV § 2.

dans le sens que des syndicalistes donneraient aujourd'hui à ce mot, mais comme une coordination, adaptée aux besoins, des forces productrices de la société par la volonté intelligente et prévoyante des associations ou du gouvernement. Il avait vu les inconvénients trop réels d'une liberté sans limite : c'est pour défendre l'individu qu'il réclame une intervention sociale, et c'est en même temps pour assurer à l'effort collectif sa pleine efficacité.

La société, à ses yeux, est comparable à une barque mise à la mer au moment du naufrage : malgré qu'il n'y ait plus à bord qu'une partie de l'équipage, la conscience du danger commun établit une hiérarchie où chacun est au poste pour lequel il a le plus d'aptitudes. La distribution des vivres est réglée par des lois précises et sévères, auxquelles il ne vient à l'idée de personne de contrevenir. Et si quelqu'un présentait un danger pour la sécurité des autres, on aurait rapidement fait, par une justice sommaire, de le mettre hors d'état de nuire.

Les mêmes principes doivent s'appliquer à la société ; si les erreurs individuelles y sont moins sensibles, elles n'en sont que plus dangereuses d'autant que leur effet est souvent à longue échéance et que les répercussions en sont plus profondes.

L'organisation du travail est nécessaire parce que, selon Ruskin, — et c'est une simple conséquence de sa conception du monde, — tout homme a droit au travail puisqu'il a droit à la subsistance et à la

vertu : nous avons vu que le travail est une condition de l'exercice de celle-ci et procure celle-là. S'il est pour l'homme le moyen de participer à cette « donation divine » des biens du domaine terrestre qui doit lui permettre d'entretenir les forces de son corps et d'élever son âme comme le lui commandent ses aspirations et l'ordre de Dieu, il faut admettre que chacun a le droit d'accomplir un travail productif et sain.

« Je crois, affirme Ruskin, que les masses ont un droit à réclamer l'éducation de leur gouvernement.... je crois qu'elles ont un droit à réclamer un emploi de leurs gouverneurs [1]... »

Et voilà presque la thèse socialiste du droit au travail. Il faut dire presque, car Ruskin y ajoute sa conception morale du travail ; il réclame, en même temps que la subsistance, l'éducation ; il ne sépare pas du droit à une vie physique décente, le droit à une vie de l'âme sainte et pure ; il y ajoute aussi ses tendances aristocratiques ; ce sont les « gouverneurs », ceux qui, par leur naissance ou leur fortune, ont sous leurs ordres d'autres hommes, qui sont responsables du travail et doivent lui garder ce double caractère d'être à la fois fécond et éducatif.

N'enrôle-t-on pas les hommes pour la guerre ? c'est-à-dire pour la destruction. Peut-être serait-il temps de penser à les discipliner pour l'œuvre de vie.

---

1. *A Joy for ever*, § 16.

« On emploie la circonscription pour le travail qui tue, le travail de la guerre ; on recense les hommes, on les exerce, on les nourrit, on les habille pour cela et on leur en fait gloire. Qu'on les immatricule aussi pour le travail qui nourrit ; qu'on les recense, qu'on les exerce, qu'on les nourrisse, qu'on les habille pour cela et qu'on leur en fasse gloire.

» Enseignez-leur le maniement de la charrue avec autant de soin que le maniement de l'épée [1]. »

Ruskin revient souvent à cette comparaison du travail et de l'armée, parce que l'armée lui représente un modèle d'organisation et de discipline des volontés vers un but commun. « La discipline et la coopération sont lois de la vie » ; sans elles, il n'y a qu'anarchie et dissolution.

Cette affirmation du droit au travail et de la nécessité de son organisation rappellent Louis Blanc. N'avait-il pas lui-même emprunté au vocabulaire Saint-Simonien les termes de la formule qui devait avoir tant de succès dans les années qui précédèrent 1848 : l'organisation du travail.

Mais Ruskin découvre dans les théories de l'école une objection qui l'arrête. Que vient-on parler d'organisation qui suppose nécessairement le pouvoir de provoquer et de diriger l'activité des tra-

---

1. *The Crown of Wild Olive*, § 38.

vailleurs, si celle-ci se trouve commandée par des faits économiques qui s'imposeraient à elle d'une manière irrésistible. Le travail n'est-il pas dans une étroite dépendance du capital qui lui est nécessaire ?

Ruskin répète d'abord — et c'est là une de ses théories les plus chères — que le capital est une puissance qui tient le travail sous sa dépendance, en ce sens qu'il peut à son gré le diriger. La responsabilité des riches est grande, car s'ils peuvent donner au travail un but utile, le besoin de tirer de leur capital un gros intérêt les conduira souvent à organiser un travail qui, en définitive, appauvrit le pays et n'enrichit qu'eux-mêmes.

« La plus grande partie des placements lucratifs du capital de nos jours consiste en des opérations... dans lesquelles on persuade au public d'acheter des choses qui ne lui sont d'aucun usage, mais sur la production ou la vente de quoi le capitaliste peut toucher un tant pour cent ; le dit public restant tout le temps dans la persuasion que les intérêts ainsi perçus sont de réels gains nationaux, tandis que c'est tout simplement un escamotage hors des poches légères afin d'enfler celles qui sont déjà lourdes [1]. »

Mais il n'est pas exact que le travail soit vis-à-vis du capital dans des relations de dépendance absolue : « cet aphorisme de l'économie mercantile si fréquem-

1. *The Crown of Wild Olive, introd.*, § 4.

ment ressassé, le travail est limité par le capital.... n'est pas vrai. » C'est évidemment à Stuart Mill que s'adresse ce démenti, mais Ruskin cite toujours sans références et, s'il faut en croire le commentaire qui le suit immédiatement, c'est la théorie du fonds des salaires qu'il veut battre en brèche :

« D'une quantité donnée de fonds pour salaires, on peut obtenir plus ou moins de travail selon la quantité de volonté que nous pouvons inspirer au travailleur ; et la vraie limite du travail est seulement à la limite de cet aiguillon de la volonté et de la force des corps.

» En un ultime sens, mais absolument dénué de côté pratique, le travail est limité par le capital comme il l'est par la matière[1] : c'est-à-dire que là où il n'y a pas de matériaux, il ne peut pas y avoir d'œuvre ; mais au sens pratique, le travail n'est limité que par ce grand capital primitif de la tête, du cœur et de la main. Même dans les relations les plus artificielles du commerce, le travail est au capital comme le feu est au combustible.... le travail est favorisé comme l'est la conflagration, non pas tant par l'augmentation du combustible que par l'admission de l'air[2]. »

Le capital n'est donc pas tout ; s'il est indispen-

---

1. N'est-ce pas une très grosse concession faite à ses adversaires ? il semble que ce soit plus une explication qu'une réfutation que nous apporte ici Ruskin.

2. *Munera Pulveris*, § 50.

sable, il n'est cependant pas le seul élément dont il faille tenir compte.

Plus tard, l'importance que Ruskin accorde à l'élément personnel du travail lui fera d'ailleurs quelquefois perdre de vue le rôle du capital. On n'est pas peu surpris de le voir affirmer dans la première lettre de *Fors Clavigera* que la disparition soudaine, par l'effet de quelque cataclysme, de la monnaie, des machines et des usines, n'affecterait pas la population laborieuse ; à condition qu'il reste la terre « avec ses animaux et ses légumes, et des bâtiments pour s'abriter, le travail au lieu d'être limité par la destruction serait fort stimulé », et seuls, les capitalistes souffriraient.

Voici maintenant les règles que Ruskin propose d'une bonne organisation du travail, nous y retrouvons l'application en formules précises de tous les principes de son économie politique :

« I. Étant donné que nous avons à notre disposition trois grandes classes de puissances mécaniques :

A) la force vitale ou musculaire,

B) la force mécanique naturelle,

C) la force mécanique produite artificiellement,

c'est le premier principe de l'économie que d'user d'abord de toute force vitale efficace, puis des forces naturelles non dispendieuses et de n'avoir recours

qu'en dernier lieu aux forces artificielles [1]. »

A cause du caractère éducatif que l'on reconnaît au travail, il ne faut pas que des forces humaines puissent être inemployées. Les forces naturelles doivent simplement suppléer l'homme pour accomplir ce qu'il n'a pas le temps ou la force de faire; mais elles ne doivent jamais se substituer à lui, prendre sa place et le laisser oisif.

« Les mains industrieuses, explique Ruskin, doivent déjà avoir tant à faire qu'elles ne puissent pas faire plus : ou bien nous n'avons pas besoin de machines pour les aider. Ainsi utilisez d'abord les mains inactives [2]. »

« II. En employant toute la force musculaire qui est à notre disposition, nous devons rendre aussi éducateurs que possible les emplois que nous choisissons. Car un emploi salubre est la première et la meilleure méthode d'éducation pour l'esprit comme pour le corps. Un homme qui a appris à labourer, à ramer ou à tenir bien le gouvernail, et une femme qui sait faire convenablement la cuisine et exécuter un vêtement avec une élégante simplicité, ont déjà l'éducation de beaucoup d'habitudes morales essentielles. Le travail considéré comme une discipline, on n'y a jusqu'ici pensé que pour les criminels, mais sa réelle et plus noble fonction est de prévenir le crime

1. *The queen of the air*, § 130.
2. *The queen of the air*, § 130.

et d'être non réformateur, mais formateur[1]. »

« III. Le troisième principe est que toutes les fois qu'il faut remédier à une pressante pauvreté, toute occupation forcée soit employée à la production des seuls articles utiles, c'est-à-dire de nourriture, de vêtements simples, de logement et de moyens de transport, de distribution ou de conservation.

» Il n'a été encore qu'un peu compris par les économistes et pas du tout par le public que l'emploi de personnes à des affaires inutiles ne peut pas relever une profonde détresse[2]. »

Le luxe est souvent un gaspillage ; quand des pauvres meurent de faim, c'est du pain qu'il faut leur donner, c'est-à-dire un travail qui produira ces objets de première nécessité dont ils sont dépourvus ; une industrie de luxe qui ne profiterait qu'à quelques-uns sans enrichir le corps social tout entier, ne ferait qu'entretenir le paupérisme, non le guérir.

Enfin, au droit au travail correspond l'obligation pour tout individu valide de fournir sa part dans l'activité commune.

« IV. Puisque pour chaque individu paresseux quelqu'un d'autre doit quelque part travailler à lui fournir des vêtements et des aliments, et faire, par conséquent, double quantité de travail que celle qui suffirait à ses propres besoins, c'est simplement une

---

1. *The queen of the air*, § 131.
2. *The queen of the air*, § 132.

question de stricte justice que de forcer le paresseux à travailler lui-même pour son entretien[1]. »

Ces lois très générales qui sont comme des principes directeurs à portée à la fois économique et morale, à qui s'adressent-elles ? Ruskin se défend de donner le détail des applications pratiques, laissant ainsi à chacun le soin d'en prendre sa part selon sa responsabilité.

Les responsables ce sont tous ceux qui ont quelque influence de direction sur le travail depuis les « capitaines d'industrie » jusqu'au consommateur, depuis l'État jusqu'aux travailleurs eux-mêmes.

Ce qui importe le plus, c'est l'éducation morale de tous ces responsables. Comme Le Play, Ruskin fait appel à l'honnêteté, surtout à l'honnêteté des chefs ; il la met à la base de toute réforme.

« La question de l'organisation du travail n'est traitée qu'accidentellement ; car si nous pouvions avoir, au moins chez les chefs, une dose d'honnêteté suffisante, l'organisation du travail serait facile et se développerait sans querelles et sans grandes difficultés. Si nous ne pouvons obtenir de nos chefs l'honnêteté, l'organisation du travail est à jamais impossible[2]. »

Cette longue analyse du travail ne manque pas d'intérêt ; Ruskin a fait un effort sérieux pour en

---

1. *The queen of the air*, § 132.
2. *Unto this last*, préf., § 5, *trad. cit.*

déterminer les éléments et les qualités, et il faut reconnaître que, quant à la psychologie, il y a réussi.

Mais on lui reprochera avec quelque raison de ne rien dire des nécessités particulières du travail en manufacture, d'ignorer les conditions de la grande industrie. Il fait une théorie fort intéressante du travail envisagé quant à son auteur isolé ; il lui a manqué d'adapter cette analyse aux contingences actuelles et de donner à ses idées, par une connaissance plus exacte du milieu industriel, une portée plus efficace.

Ces discussions psychologiques et morales, demeurant ainsi incomplètes, font penser à Fourier. Psychologue original lui aussi, il s'est livré à une étude minutieuse et perspicace des passions de l'homme, et, faute de l'adapter aux conditions de l'industrie moderne, il a tracé le plan d'une organisation selon lui plus conforme à la nature et destinée à assurer le bonheur en même temps que la prospérité économique. Ruskin se contente de règles générales ; et s'ils aboutissent à des conclusions assez différentes lorsqu'il s'agit de l'organisation, il faut pourtant reconnaître que l'un et l'autre ont cherché à rendre au travail son attrait, Fourier d'après des principes hédonistes, Ruskin selon la morale plus austère du devoir ; mais l'auteur d'*A Joy for ever* n'aurait pas renié cette phrase que nous lisons dans la théorie de l'*Unité Universelle* :

« La morale nous ordonne d'aimer le travail, qu'elle sache donc le rendre aimable et d'abord introduire le luxe dans les cultures et dans les ateliers. Si l'appareil est pauvre, dégoûtant, comment exciter l'attraction industrielle [1] ? »

De l'étude du travail, nous ne pouvons pas séparer celle du salaire ; car ce qui fait pour l'auteur d'*Unto this last* l'un des aspects essentiels du travail, c'est qu'il est, pour le prolétaire, le seul moyen de vivre. Il revêt par là un caractère de nécessité qui complète l'exposé que nous venons d'en faire.

---

1. Morceaux choisis de Fourier, p. 168.

CHAPITRE V

Le salaire.

« Dieu, dit Fourier, a condamné l'homme à gagner son pain à la sueur de son front, mais il ne nous condamna pas à être privés du travail d'où dépend notre subsistance. Nous pouvons donc... inviter la philosophie et la civilisation à ne pas nous frustrer de la ressource que Dieu nous a laissée comme pis aller et châtiment [1]. »

Ruskin aurait souscrit à cette pensée qui est une proclamation du droit au travail, mais surtout du droit à la subsistance par le travail, du droit au salaire rémunérateur.

Cet aspect du problème de la répartition avait, surtout en Angleterre, été fort négligé ; c'était là une conséquence de l'optimisme des auteurs et de leur foi en la spontanéité des harmonies économiques. La libre concurrence devait avoir pour le salaire

1. Fourier, *Œuvres choisies*, p. 204.

le même merveilleux effet que pour l'adaptation des produits aux besoins des consommateurs, et le jeu de l'offre et de la demande devait fixer la rémunération du travail à un taux qui serait le meilleur possible, en combinant et en accordant les intérêts contradictoires du patron, de l'ouvrier et de l'industrie.

Ceux mêmes des économistes que l'on est convenu d'appeler pessimistes, s'ils prévoient que le monde porte en lui des germes inquiétants de destruction, s'ils n'ont pas la même foi que leurs devanciers dans l'existence d'un ordre spontané où les besoins de chacun se trouveront satisfaits le mieux possible, s'inclinent devant une réalité qu'ils jugent pénible mais irréformable. Quand Malthus invite à sortir de table le malheureux convive pour lequel il n'y a pas de couvert, il le plaint mais il ne voit pas quelle intervention pourrait l'empêcher d'être de trop. On vit sur cette affirmation d'Adam Smith que la concurrence aboutit nécessairement à la longue à un régime d'équité où chaque copartageant reçoit sa part.

Mais il se trouve pourtant que cette part est bien maigre quand il s'agit de l'ouvrier ; et les économistes sont unanimes à constater que le taux du salaire tend à se fixer au minimum au-dessous duquel la vie serait impossible ; le salaire tend lui aussi vers le coût de production.

Turgot et Necker avaient déjà aperçu cette ten-

dance, mais il fallait attendre Malthus et surtout Ricardo pour la voir formuler comme une loi : « Le prix naturel du travail, disait ce dernier, est celui qui fournit aux ouvriers en général les moyens de subsister et de perpétuer leur espèce sans accroissement ni diminution [1]. »

Stuart Mill, lorsqu'il cherche à déterminer la loi des salaires, formule ce que Lassalle appellera bientôt la loi d'airain et fait dépendre le salaire de la quantité de capital disponible pour entretenir des ouvriers, et du coût de production de la main-d'œuvre, sans qu'aucune intervention puisse agir sur ces causes auxquelles le travail et la bonne volonté de l'ouvrier demeurent tout à fait étrangers. On sait que cet auteur ne garda pas toujours cette opinion : il se rétracta dans un article de la *Fortnightly Review* qui fit grand bruit ; mais même après sa « conversion », c'est encore en somme au malthusianisme qu'il aboutit.

Ce n'est que lorsque l'éthique a commencé de pénétrer l'économie politique, quand on proteste au nom du droit qu'ont les individus de vivre, que l'on voit apparaître une notion du salaire plus conforme à la réalité des choses. C'était en Angleterre, vers 1860, une étrange nouveauté que de parler au nom de la justice de soustraire le salaire aux lois de la concurrence.

---

1. Ricardo, *Principes d'Économie politique*, p. 67.

Sur le continent, le problème de la répartition du produit du travail s'était posé plus tôt. Le phalanstère de Fourier doit autant à l'idée d'une juste économie de la répartition qu'au souci d'une production plus facile. Saint-Simon, dont le « système industriel » vise une organisation de la production, défend en 1821 l'idée du droit au travail et à un minimum de bien-être. Quant à Sismondi, le salaire minimum, la participation aux bénéfices, la mise du risque professionnel à la charge des patrons lui sont idées familières.

Ce n'est que peu à peu que Ruskin s'élève à la notion complète du salaire. On suit, à travers la série de ses ouvrages d'économie politique, un effort constant vers une analyse plus exacte de ses éléments essentiels.

Procédant par étapes, il a commencé par établir cette vérité de bon sens que celui au profit de qui un homme exerce son activité, lui doit au moins la nourriture pendant tout le temps qu'il travaille pour lui; après avoir dégagé nettement la question du salaire vital, il en est arrivé à établir un double principe de salaire dont on peut résumer les éléments de la manière suivante :

1° Le salaire doit être une quantité fixe, scientifiquement déterminable et renfermant un certain nombre d'éléments connus, il faut le soustraire aux fluctuations de la loi de l'offre et de la demande.

2° Le taux du salaire cependant, et au-dessus de ce minimum, n'est pas indépendant de la fécondité du travail accompli par l'ouvrier.

*
* *

L'une des premières fois que Ruskin parle du salaire, il propose l'idée d'un minimum vital qui devrait échapper à la concurrence.

C'est en 1857, à Manchester, où il fait une conférence sur l'économie politique de l'art : il parle de la formation des artistes, et de la manière dont il convient de les rémunérer. La pensée qui lui vient tout naturellement est celle d'un salaire vital : il est juste qu'à un ouvrier qui passe sa journée à travailler pour nous, nous donnions en retour de quoi vivre pendant ce temps.

« Un travail original, déclare-t-il, ne peut être produit au-dessous d'un certain prix. Si vous demandez à un homme de vous faire un dessin qui lui prend six jours ; le pain et l'eau, le feu et le logement, voilà le prix le plus bas auquel il puisse vous faire ce travail et ce n'est pas très cher. Le meilleur marché que l'on puisse honnêtement conclure — l'idéal d'un marché avantageux pour l'acheteur — est d'obtenir le travail original d'un grand homme moyennant sa nourriture pour autant de jours qu'il faudra en pain et en eau, ou peut-être pourrions-nous ajouter autant d'oignons qu'il faudra pour le

conserver en belle humeur. C'est le moyen par lequel vous obtiendrez toujours le plus pour votre argent ; aucune multiplication mécanique, ni aucune ingéniosité d'arrangements commerciaux ne vous obtiendront une valeur d'art supérieure d'un penny à celle-là [1]. »

C'est là le minimun ricardien du salaire avec cette différence que l'auteur d'*Unto this last* au lieu d'y voir une nécessité d'ordre mathématique, un taux qui diminuera avec l'accroissement du nombre de prolétaires, le formule comme une règle de justice ou d'équité, une obligation morale dont un long commentaire va préciser en l'accroissant tout le contenu. Pour Ricardo, c'est le développement du « standard of life » qui pourra à la longue déterminer une hausse des salaires. Ruskin, au contraire, établit cette règle que le salaire doit respecter les exigences de la vie de l'ouvrier.

Mais que sont ces exigences ? Les limitera-t-on à ce qui est rigoureusement indispensable à son entretien tandis qu'il travaille ? Conception étroite que Ruskin élargira bientôt.

Il faut d'abord noter que l'homme a droit à une vie saine ; et l'on sait quelle notion élevée Ruskin se fait de la vie. Le salaire est le seul moyen pour le prolétaire de se procurer les biens du monde matériel, il doit tenir la promesse divine que le labeur de

---

1 *A Joy for ever*, § 41.

l'homme suffirait à le faire vivre. Mais vivre ne veut pas dire traîner lamentablement une existence inquiète, souffreteuse, et sans certitude du lendemain.

« Salaire dans son plein sens ne signifie pas seulement le paiement, mais la récompense du travail quelle qu'elle puisse être, en plaisir aussi bien qu'en profit et en autres divers avantages que la Providence a l'intention de faire acquérir à l'homme durant sa vie pour le travail bien fait [1] ». Le travail bien fait doit procurer une vie complète ; non la vie étriquée de l'esclave, mais la vie élevée d'un fils de Dieu.

Et si l'on analyse les besoins essentiels des hommes on verra que les salaires n'y correspondent pas toujours ; il faut bien avouer d'ailleurs que leurs goûts ne s'inspirent pas souvent des nécessités les plus indispensables d'une vie saine.

Le taux qu'il faudra fixer au salaire dépendra de ces besoins :

« Si vous n'avez besoin que de boisson et de vêtements crasseux, tel taux peut vous suffire; s'il s'il vous faut de bonne viande et de beaux habits, il vous faut aussi un salaire plus considérable; s'il vous faut des chambres gaies et un air salubre, le salaire sera encore plus élevé et ainsi de suite. Peut-être direz-vous que tout le monde a besoin de ces choses meilleures. Bien loin de là... Mais il y a

1. *Time and Tide*, § 18.

encore des choses meilleures même que celles-là dont on peut avoir besoin. Accordez-nous que l'on ait de la nourriture saine, des vêtements, un logement et de quoi respirer, est-ce là toute la rémunération que l'on doit avoir pour son travail? De salubres moyens d'existence et rien de plus? Ce serait suffisant, pensez-vous peut-être, si au moins tout le monde pouvait en avoir autant. Soit, je ne le contesterai pas pour le moment, néanmoins je vous dirai hardiment que vous devriez avoir quelquefois d'autres besoins et parmi l'une de ces nombreuses choses en plus, vous devriez avoir à l'occasion besoin d'amusement [1]. »

Et Ruskin insiste sur le besoin du repos et de la joie, une existence humaine ne peut pas se passer tout entière dans le travail; l'effort est nécessaire mais il n'est pas toute la vie; il faut se réserver le temps et la force de jouir de tout ce que la nature a mis à notre portée [2]. Dieu a voulu ses créatures

1. *Time and tide*, § 18-19.

2. La distraction n'est pas l'apanage exclusif des classes riches. « Vous savez, dit Ruskin, que parmi les hautes classes, la plupart des gens ont besoin de s'amuser tout le long du jour... Peut-être avez-vous pris l'habitude de les mépriser à cause de cela, et pensant combien il était plus digne et plus noble de travailler tout le jour et de ne se soucier le soir que de la nourriture et du repos. Non, mes bons amis, c'est l'une des erreurs les plus dangereuses. Ce n'est pas une noble chose, en somme et en définitive que de ne pas se soucier de se distraire. »

Connaissait-on donc déjà au temps de Ruskin le type du « prolétaire conscient » qui se fait gloire de la crasse de ses mains et du désordre de sa toilette ?

libres et capables de lui fournir un tribut d'adoration.

« Il y a trois choses pour lesquelles l'homme est né : le travail, le chagrin et la joie. Chacune de ce trois choses a sa bassesse et sa noblesse. Il y a un travail vil et un travail noble, il y a une joie vile et une joie noble, mais vous ne devez pas penser à éviter la corruption de ces choses en vous en abstenant simplement. Aucune vie ne peut être complète qui ne les a pas toutes trois. Le travail sans la joie est vile. La douleur sans travail est vile. La joie sans travail est vile [1] ».

Pour qu'il corresponde à une vie complète et procure tous les avantages que Ruskin vient de détailler, il faut comprendre un salaire réel dont le taux nominal pourra varier :

« Si on limite la question au « paiement », il ne s'agit pas de savoir quelle quantité de numéraire vous recevrez, mais ce que vous pourrez vous procurer avec cela quand vous l'aurez. Qu'un shilling par jour soit une bonne paye ou non, cela dépend entièrement de ce qu'est la valeur d'un shilling, c'est-à-dire quelle quantité de choses dont vous avez besoin vous pouvez vous procurez pour un shilling [2] ».

Voilà pour les besoins actuels, mais il y a des

---

1. *Time and tide*, § 21.
2. *Time and tide*, § 18.

risques auxquels il faut parer : le salaire doit y pourvoir.

Comparant un système de coopération idéale « dans lequel les profits seraient répartis en proportion équitable parmi tous », avec l'organisation présente « dans laquelle l'ouvrier est payé aux gages les plus bas qu'il peut accepter sous la pression de la concurrence sur le marché du travail, » Ruskin déclare : « On peut imaginer, et j'ai bon espoir de la réaliser quelque jour, une méthode intermédiaire qui assurerait à tout subalterne un salaire suffisant et régulier, selon son rang, qui prendrait sur les profits des affaires une provision convenable pour les travailleurs malades et vieillis[1]. »

Les risques de chômage provenant d'autres causes que d'une crise industrielle, seraient ainsi mis à la charge de l'industrie elle-même sous forme d'une caisse d'assurances à constituer par le patron sur ses bénéfices et retirés du versement en espèces proprement appelé salaire. Quant au risque accident, c'est, à peu de choses près, le principe adopté par la loi française de 1898.

La mise à la charge des frais généraux de l'entreprise des risques industriels est une idée que l'on trouve déjà chez Sismondi, qui proposait de faire supporter le risque professionnel par le corps des patrons d'une même profession.

---

1. *Time and tide*, § 5.

Quant à l'invalidité particulière qui provient de la vieillesse, Ruskin avait proposé dans *Munera Pulveris* une autre solution et fait appel à l'épargne personnelle de l'intéressé :

« La loi naturelle de la vie humaine est évidemment que dans sa jeunesse un homme doit travailler et mettre de côté des provisions pour sa vieillesse, et quand l'âge vient, user de ce qu'il a épargné, diminuer progressivement son travail et se permettre un plus libre usage de sa réserve, en prenant toujours soin de se laisser autant qu'il lui suffira sûrement au delà de toute durée possible de vie[1]. »

Voici enfin une idée plus audacieuse : Ruskin réclame le minimum de salaire, et il veut que les patrons soient tenus de le payer ; mais tandis que les organisations ouvrières s'efforçent aujourd'hui de le conquérir de haute lutte, il fait appel à l'intervention légale ; et à se reporter aux conflits qui s'élèvent en 1912 et à la solution qu'on en propose, peut-être jugera-t-on qu'il a été étrangement clairvoyant.

Il prétend que le salaire vital est une moyenne parfaitement connaissable et qu'il est facile de traduire en chiffres. Voici comme il s'exprime :

« La valeur de tout travail, c'est-à-dire la quantité d'aliments et d'air qui mettra un homme en état de l'accomplir sans perdre actuellement rien de

---

1. *Munera Pulveris*, § 152.

ses muscles et de son énergie nerveuse, est une quantité aussi déterminée que le poids de poudre nécessaire pour lancer une balle donnée à une distance donnée. Et à l'intérieur de limites variant par d'extrêmement petites et peu importantes circonstances c'est une quantité déterminable, ce n'est pas un fait de sentiment mais de chimie.

» Qu'une demi-douzaine de médecins patentés de Londres établissent en termes précis la quantité et le genre de nourriture et l'espace de logement qu'ils considèrent approximativement nécessaire pour la vie saine d'un travailleur dans une manufacture donnée, et le nombre d'heures qu'il peut, sans abréger sa vie, travailler par jour à tel métier étant ainsi nourri.

» Que tous les patrons soient tenus de donner à leurs hommes le choix entre un bon pour cette quantité de nourriture et de logement, ou tels salaires que le marché peut offrir pour ce nombre d'heures de travail[1]. »

Ici encore Ruskin fut un précurseur. On se préoccupe beaucoup de nos jours d'arriver à une détermination scientifique du salaire vital. Sous ce titre *A living wage,* un professeur de Saint-Paul du Minnesota, M. Ryan [2] vient de publier une étude minutieuse des conditions de la vie américaine où,

1. *Time and Tide,* appendice VII.

2. Ryan. *Salaire et droit à l'existence,* trad. franç. Préface de M. Brocart.

« fidèle interprète de la pensée des canonistes », il cherche à concrétiser la notion du salaire vital ; il aboutit après un long dépouillement de statistiques à un chiffre précis (600 dollars) qu'il déclare insuffisant à faire vivre « l'ouvrier sobre et honnête » dans les grandes villes des États-Unis.

Ruskin réclamait un minimum légal de salaire et la réglementation des heures de travail. Toute la législation protectrice du travail est en germe dans ces quelques affirmations.

Mais à tout cela, une objection : ce minimum de salaire avilira la main-d'œuvre. Tous les travailleurs payés au même taux, voilà une prime à la paresse. Où sera le stimulant du bon ouvrier, de l'artiste amoureux de son métier, si le premier gâcheur venu est capable de le concurrencer ?

Entendez la réponse ingénieuse de Ruskin : ce sera le privilège des meilleurs d'être employés ; les autres, moins habiles, seront rejetés dans d'autres professions où leurs qualités se trouveront mieux utilisées.

« Un des faits les plus curieux dans l'histoire des erreurs humaines, c'est que la plupart des économistes nient la possibilité de régulariser le salaire. Cependant, la rétribution de toutes sortes de travaux, importants ou non, est l'objet de semblables réglementations.

» Nous ne vendons pas aux enchères la charge de premier ministre ; à la mort d'un évêque, quels que puissent être les avantages de la simonie, nous n'of-

frons pas son diocèse au prêtre qui acceptera l'épiscopat au plus bas prix... à la vérité (avec une exquise sagacité d'économiste!) nous vendons les brevets militaires, mais nous ne vendons pas ouvertement la charge de général.....

» Eh quoi, s'écriera peut-être le lecteur avec étonnement, payer le même prix le bon et le mauvais ouvrier ?

» Certainement. La différence entre le sermon d'un prélat et celui de son successeur, — ou entre l'opinion d'un médecin et celle d'un autre, — est beaucoup plus grande, si l'on considère les qualités de l'esprit qui sont en jeu, et le résultat en est beaucoup plus important pour votre personne, que la différence entre une bonne et une mauvaise maçonnerie (bien que cette différence puisse être plus grande qu'on ne l'imagine). Cependant, vous payez également et de bon cœur le bon et le mauvais ouvrier qui travaillent sur votre âme, le bon et le mauvais médecin qui travaillent sur votre corps ; à plus forte raison pouvez-vous payer des mêmes gages et d'aussi bon cœur le bon et le mauvais ouvrier qui travaillent à votre maison. — Oui ; mais je choisis mon médecin et mon prédicateur, et je montre ainsi que je sais apprécier la qualité de leur travail. — Eh ! choisissez aussi votre maçon ! c'est justement la récompense du bon ouvrier d'être « choisi ». Le système juste et naturel demande que tout travail soit rétribué par un salaire fixe, mais que le bon ouvrier soit em-

ployé et le mauvais laissé de côté. C'est un système faux, contre nature et ruineux, que le mauvais ouvrier puisse offrir son travail à moitié prix et prenne ainsi la place du bon ouvrier, ou le force, par la concurrence qu'il lui fait, à travailler pour un prix inférieur [1]. »

L'égalité des salaires fait disparaître la concurrence qui porte sur un élément matériel, mais laisse l'émulation, élément moral qui tend à accroître sans cesse l'habileté de l'ouvrier et son sens artistique au profit tout ensemble et du consommateur dont le goût s'affinera, et de l'artisan lui-même dont le travail deviendra plus personnel.

Ruskin déplore que la convoitise qui anime trop souvent patrons et ouvriers rende difficile une telle pratique, mais il ne désespère pas de la voir appliquée : il montre aux uns et aux autres leur devoir.

« Un chef d'industrie qui désire réellement venir en aide à ses ouvriers, ne le peut faire plus efficacement qu'en mettant fin chez lui, comme chez eux, à ces habitudes de désordres. De plus en plus il devra établir ses opérations commerciales sur une échelle qui lui permette de les poursuivre avec sécurité. Il ne cédera pas à la tentation de réaliser un gain incertain ; en même temps, il formera ses ouvriers à des habitudes régulières de travail et de vie, en leur conseillant d'accepter un salaire moindre mais

1. *Unto this last*, § 13-14, *trad. cit.*

fixe, plutôt qu'un salaire très élevé qui les expose au chômage ; si cela est impossible, il cherchera à décourager le système de l'effort excessif en vue de salaires quotidiens très élevés, et tâchera d'amener les ouvriers à accepter une paye plus modique pour un travail plus régulier ».

Mais il se rend compte de la prudence qu'exigent de telles initiatives, il ne se dissimule pas qu'elles pourraient entraîner des conséquences économiques peut-être désastreuses :

« Un changement aussi radical entraînerait sans doute des pertes et aurait de grands inconvénients pour les initiateurs du mouvement. Mais ce qu'on peut faire sans aucune perte et sans aucun inconvénient n'est pas toujours ce qui est le plus nécessaire, ou ce que le devoir commande le plus impérieusement [1]. »

De ce point de vue la formule de Ruskin se rapproche de celles de certains socialistes. A chacun selon ses besoins, ce fut l'idéal de Cabet, de Louis Blanc, et de bien d'autres ; c'est même encore, s'il faut en croire Anton Menger, la base du système juridique du socialisme. « Tous les droits patrimoniaux socialistes, écrit-il, quelles que soient les différences qui existent entre les différentes écoles, ont cependant toujours pour but de garantir aux classes ouvrières le produit intégral de leur travail, ou de donner

1. *Unto this last*, § 16, *trad. cit.*

satisfaction aux besoins des individus dans la mesure des moyens existants[1]. » Mais il reconnaît que ces deux idées fondamentales peuvent « conduire dans leurs conséquences à des résultats divergents ». Ruskin va pourtant tenter de faire rentrer dans la détermination du salaire l'acception de l'élément personnel du travail.

* * *

Le minimum vital du salaire ne doit pas faire oublier un autre aspect du problème. La productivité du travail dépend dans une certaine mesure des qualités personnelles de l'ouvrier; on ne saurait oublier que, puisqu'il est un service rendu soit à autrui, soit à la société, l'utilité de ce service doit entrer en compte dans l'établissement de sa rémunération.

L'influence de cet élément personnel sera d'autant plus grande et se justifie d'autant mieux que les relations du salarié avec son employeur ont le caractère d'un échange : il y a apport bi latéral dans lequel intervient une notion de justice commutative.

Voici comment Ruskin établit « les lois de justice qui concernent le paiement du travail ».

Il faut d'abord remarquer que le salaire est payé en argent et interpréter ce fait : il y a promesse de

---

1. Anton Menger. *Le Droit au produit intégral du travail*, p. 12.

la part du patron de fournir au salarié un travail équivalent, c'est en quelque sorte une lettre de change tirée sur l'activité future de lui-même ou de ses serviteurs.

Le salaire en espèces consiste essentiellement « dans cette promesse faite à quelqu'un qui travaille pour nous : pour le temps et le travail fournis par lui à notre service aujourd'hui, nous lui donnerons ou procurerons à sa requête une quantité équivalente de travail et de temps à n'importe quel moment » [1].

Ce principe se trouve faussé par la loi de l'offre et de la demande, « car si nous promettons de fournir à l'ouvrier moins de travail qu'il ne nous en a fourni, nous ne le payons pas assez. Si nous promettons de lui donner plus de travail qu'il nous en a fourni, nous le payons trop. En pratique selon la loi de l'offre et de la demande, quand deux hommes sont disposés à faire un travail et qu'un seul a besoin que ce travail soit fait, les deux hommes luttent pour offrir moins l'un que l'autre, et celui qui obtient le travail n'est pas assez payé. Mais lorsque deux hommes veulent en même temps faire faire le même travail, et qu'il n'y a qu'un ouvrier pour le faire, les deux hommes luttent pour offrir le plus possible et l'ouvrier est surpayé [2]. »

---

1. *Unto this last*, § 47.
2. *Unto this last*, § 47, *trad. cit.*

Mais, dira-t-on, s'il y a véritablement échange, pourquoi nous embarrasser de pareilles considérations? Les deux hommes qui traitent ne sont-ils pas libres de conclure à leur gré, croit-on que leur accord se réalisera si chacun n'y trouve son avantage? Dès qu'ils acquiescent tous deux librement, que veut-on de plus?

Ruskin a prévu l'objection. Dès qu'il s'agit de rémunération du travail, de paiement, il faut tenir compte de l'équivalence du salaire avec la prestation fournie, la justice l'exige.

« Quand nous demandons un travail à un homme, il peut nous le faire gratuitement ou nous demander un salaire. La question du travail gratuit n'a rien à voir ici; car c'est une question de sentiment et non une question de commerce. Mais si l'ouvrier demande qu'on le paie, et si nous voulons le traiter avec une équité absolue, il est évident que cette équité exige qu'on lui rende temps pour temps, force pour force et talent pour talent. Si un homme travaille une heure pour nous, et si nous promettons en retour de ne travailler qu'une demi-heure pour lui, nous jouissons d'un injuste avantage. La justice consiste dans l'échange adéquat[1]. »

Il semble bien que reparaisse ici la théorie de l'*æqualitas* formulée par les canonistes du moyen-âge que M. Ryan déclare aujourd'hui indéfinissable à

---

1. *Unto this last*, § 48, *trad. cit.*

cause d'une complexité accrue des phénomènes. Ruskin, quand il la formule, s'aperçoit aussi de la difficulté de préciser cette équivalence des prestations fournies de part et d'autre : il y va faire intervenir de multiples éléments, dont l'appréciation pratique n'en demeure pas moins trop délicate pour n'être pas à peu près impossible.

Il serait équitable, ajoute-t-il, d'avoir égard à la condition des parties contractantes et ce ne serait point à la défaveur de l'ouvrier ; pourtant la stricte justice ne saurait l'exiger. Mais si l'on considère que le travailleur fait une avance, puisqu'il fournit un effort actuel tandis que sa rémunération n'est qu'un bon pour un travail futur, ne faudra-t-il pas exiger un surplus qui se légitimerait par les mêmes arguments que l'intérêt du capital ? Peut-être oui, déclare prudemment Ruskin ; sauf à considérer d'autre part que le travail fourni étant du travail spécial et le salaire représentant n'importe quel travail possible, l'ouvrier se trouve très avantagé et accepterait un salaire inférieur à l'équivalence. Le devoir de l'employeur reste de payer au moins ce taux de justice, indépendamment de l'offre des bras, quel que soit l'état du marché.

Il est difficile de déterminer le taux du salaire qui correspondra à tous ces éléments ; cela ne l'empêche pas de donner à sa pensée toute son ampleur ; voici comme il comprend l'analyse de l'habileté personnelle de l'artisan :

« Par habileté, dit-il, j'entends les forces réunies de l'expérience, d'intelligence et de passion, en tant qu'elles concourent au travail manuel ; et par passion, j'entends l'ensemble des sentiments moraux, depuis la simple patience et le calme de l'esprit qui donnent à la touche la continuité et le fini, et rendent une personne capable de travailler sans fatigue et d'une manière féconde deux fois plus longtemps qu'une autre, jusqu'aux qualités de l'âme qui rendent la science possible (les entraves apportées à la science par l'envie sont une des pertes les plus effrayantes de l'économie dans ce siècle) et jusqu'à l'émotion incommunicable et à l'imagination, qui sont les premières et les plus grandes sources de toute valeur dans l'art[1]. »

Voilà qu'il sera bien impossible de traduire en chiffres. Et pourtant Ruskin affirme que ces difficultés « n'affectent pas le principe de l'échange adéquat. Le mérite d'un travail peut n'être pas facile à connaître, mais le travail a un mérite tout aussi fixe et tout aussi réel que la densité d'une substance, bien que cette densité ne soit pas facile à déterminer quand la substance est mélangée avec plusieurs autres [2] ».

Le monde est plein de ces difficultés ; peu nous importe pratiquement, car il suffit d'arriver à une approximation qui est toujours possible :

---

1. *Unto this last*, § 49 n.
2. *Unto this last*, § 49.

« Il est plus facile de déterminer scientifiquement ce qu'un homme devrait recevoir pour son travail que ce que la nécessité le contraindra à accepter pour ce même travail. Ses besoins ne peuvent être déterminés que par des recherches ou par des moyens empiriques; ce qui lui est dû peut être déterminé par l'analyse exacte. Dans un cas, vous essayez de résoudre le problème comme un écolier embarrassé, qui répond au hasard jusqu'à ce qu'il trouve une phrase passable; dans l'autre cas, vous obtenez votre résultat, dans certaines limites, au moyen du calcul [1]. »

Cette analyse des éléments du salaire, très neuve à l'époque où Ruskin en commençait l'ébauche, témoigne chez lui d'une grande prudence et d'un pénétrant souci de parvenir à déterminer tous les points de la question; il ne s'avance qu'après avoir envisagé toutes les hypothèses, pesé toutes les objections. Mais au moment même où il écrivait, d'autres penseurs, par d'autres voies, aboutissaient aux mêmes conclusions. Le chrétien qu'il est toujours au fond demeuré ne disait pas autre chose que les Ketteler, les Vogelsang et tous ces catholiques sociaux dont les doctrines devaient être solennellement reprises et confirmées par Léon XIII. Ne prévoit-on pas dans la pensée de Ruskin cette distinction

1. *Unto this last*, § 49.

qui devait faire la base de la théorie du salaire dans l'encyclique *Rerum Novarum*, ces deux éléments de nécessité et de personnalité entre lesquels il n'y a ni opposition ni exclusion, mais qui doivent se combiner si l'on prétend réaliser ce que réclament tout à la fois la justice et l'équité.

CHAPITRE VI

L'échange international. — La concurrence. La loi de l'offre et de la demande.

A ce moment de l'histoire des doctrines économiques que M. Gide appelle l'apogée de l'école classique, où le même homme à la fois en frappe les formules les plus limpides en des termes qui paraissent définitifs et, attiré par les horizons nouveaux que lui ont ouverts Saint-Simon et Auguste Comte, commence à en présager la décomposition, un certain nombre de lois régnaient, lois naturelles, universelles et permanentes. Ruskin avait lu Stuart Mill. Et s'il nie toute valeur à cette abstraction de l'*homo œconomicus*, il ne manque pourtant pas de discuter et même de reprendre à son compte quelques-unes de ces lois ; c'est au moins sur les problèmes qu'elles soulèvent qu'il s'est le plus longuement attardé ; et sans qu'il ait témoigné jamais grande reconnaissance à Stuart Mill, il serait injuste de ne

pas reconnaître le profit qu'il en a tiré. Peut-être même la « conversion » de celui-ci a-t-elle pu l'aider à préciser lui-même le sens de sa marche.

Il nous faut au moins reprendre quelques-uns de ces points de vue et indiquer la position que Ruskin adopte à leur égard.

Pour ce qui est de l'échange international, les idées de Ruskin sont sur ce point d'une simplicité un peu naïve. Voici comme il définit le commerce :

« C'est, dit-il, l'opération par laquelle on obtient le pouvoir de choisir, l'ensemble des actes qui mettent les richesses à la disposition des consommateurs, de façon que les pays qui ne produisent que du bois, puissent acquérir avec leur bois de la soie et de l'or ; ou qui ne produisent naturellement que des pierres précieuses et de l'encens, puissent se procurer pour tout cela des bestiaux et des grains.

» Dans cette opération, le commerce est important pour un pays en proportion de la limitation de ses produits et de la mobilité de son caprice ; généralement de plus grande importance vers les latitudes du Nord [1]. »

Mais ce n'est pas seulement l'échange des fruits du sol qu'il faut envisager ; l'industrie des hommes n'est pas la même partout, il est utile de s'en procurer les divers produits.

---

1. *Munera Pulveris*, § 95.

« Le commerce est nécessaire, non seulement pour échanger des produits d'une localité, mais l'habileté locale....

» Des variations importantes dans le mode d'habileté distinguent chaque localité. Le travail qui est en un lieu plus facile y est aussi moins cher ; et il est souvent à désirer que les productions d'un pays soient travaillées dans un autre [1]. »

A cause de cette utilité, il faut favoriser le développement du commerce : il faut que l'échange se produise entre toutes les régions productrices avec le maximum de facilité et le minimum de frais.

C'est donc une première folie que de l'entraver par des barrières factices d'ordre fiscal ou économique : douanes, impôts à la circulation, etc.

C'est une autre erreur que de laisser des individus en augmenter les frais à leur simple profit personnel par des manœuvres de spéculation ou par une concurrence désordonnée.

Car le commerce étant accompli dans un intérêt collectif, il faut en considérer l'exercice comme une fonction sociale ; ce sera le véritable moyen de lui donner toute son ampleur et d'en assurer les bienfaits à toute la population.

Ruskin est libre-échangiste.

Il montre l'intérêt qu'il y a à produire les choses

---

1. *Munera Pulveris*, § 96.

là où on le fait dans les meilleures conditions ; il regarde le protectionnisme et le nationalisme économique comme des erreurs grossières qui diminuent la production sans intérêt pour personne : stériles entraves qui arrêtent le progrès de la consommation en mettant quelques producteurs dans des conditions artificielles de supériorité.

« Je suis et j'ai toujours été libre-échangiste. Il y a sept ans (ceci était écrit en 1863), parlant des divers signes d'enfance, dans l'état d'esprit européen, j'ai écrit ces lignes : « Les premiers principes du commerce ont été reconnus par le Parlement anglais il y a seulement quelques mois, lorsqu'il a décrété les mesures libre-échangistes, et ils sont encore si mal compris par les masses, qu'aucune nation n'ose abolir ses douanes. » (*Stones of Venice*, t. III, p. 168.)

« Je ferai remarquer que je ne réclame même pas la réciprocité. Que les autres nations, si elles le veulent, gardent leurs ports fermés, toute nation sage saura ouvrir les siens. Ce n'est pas de les ouvrir qui fait le mal, mais de les ouvrir d'une manière soudaine, inconsidérée et pour faire de téméraires expériences. Si vous avez « protégé » la fabrication d'un produit pendant une longue série d'années, vous ne devez pas retirer cette protection tout d'un coup, de manière à jeter dans le chômage ceux qui y travaillent, pas plus que vous n'enlèveriez à la fois toutes ses couvertures à un faible enfant par un temps froid, bien que la charge des couvertures soit

très nuisible à sa santé. Il faut l'acclimater peu à peu à l'air et la liberté.[1] »

On voit que Ruskin sait apporter des tempéraments dans l'application de ses idées. Il faut laisser les éliminations se faire progressivement, savoir ménager les transitions.

Il est inévitable d'ailleurs que certaines industries disparaissent du pays qui serait libre-échangiste ; on verra alors combien le protectionnisme est chose factice et comme ses résultats sont artificiels ; on maintient à grands frais une concurrence impossible, ne vaut-il pas mieux s'en tenir aux indications de la nature ?

« Le principe du libre-échange est que les Français doivent employer les ouvriers anglais pour tout ce que les Anglais font mieux que les Français ; et que les Anglais doivent employer les ouvriers français pour tout ce que les Français font mieux que les Anglais[2]. »

Il est encore au libre-échangisme de Ruskin d'autres raisons : il hait la concurrence, et c'est parce qu'il la juge aussi néfaste entre nations qu'entre individus qu'il se déclare contre la protection douanière. Paradoxe amusant, cet interventionniste qui a tant de sarcasmes contre la liberté,

---

1. *Unto this last*, § 53 n.
2. *Fors Clavigera*, I, p. 22.

c'est vers l'économie condamnée qu'il se retourne pour lui demander secours et argument; il prétend à son tour que d'elle-même la liberté tuera la concurrence.

« L'esprit de bien des gens est rempli de curieuses erreurs au sujet du libre-échange, parce qu'ils se figurent que le libre-échange implique un accroissement de concurrence [1]. Au contraire, le libre-échange met fin à toute concurrence.

» La « protection » (entre autres malheureuses fonctions) s'efforce de rendre une nation capable de faire concurrence à une autre par la production à meilleur marché d'un article. Quand l'échange commercial est entièrement libre, aucune nation ne peut craindre la concurrence pour les articles qu'elle est naturellement apte à produire. »

Pour lui, il se refuse à faire aucune différence entre les relations commerciales des nations et celles des individus ; c'est souvent ainsi, nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, qu'il résout les questions économiques en étendant brusquement à de vastes organismes des observations faites sur un champ limité.

« Il s'est élevé sur les valeurs internationales des discussions dont on se souviendra quelque jour comme d'exercices particulièrement étranges de l'esprit humain, car on découvrira... que les lois qui

---

1. *Unto this last*, § 53 n.

régissent la valeur internationale sont juste les mêmes que pour la valeur interprovinciale ou interparoissiale. Les charbons et les houblons s'échangent entre le Northumberland et le Kent exactement selon les mêmes principes que le fer et le vin entre le Lancashire et l'Espagne. La largeur plus considérable d'un bras de mer augmente le prix de l'échange, mais n'en modifie pas le principe, et un marché écrit en deux langues n'aura pas d'autres résultats économiques qu'un marché écrit en une seule. » Puis songeant aux difficultés des échanges entre les nations, il ajoute : « Les distances des nations sont mesurées, non par les mers mais par l'ignorance, et leurs divisions déterminées non par des dialectes mais par des inimitiés [1]. »

Le malheur est qu'il ne s'agit pas ici d'éléments moraux : quel dommage que Ruskin n'ait pas mieux connu ou mieux apprécié les théories de l'échange international autour desquelles on déployait tant d'ingéniosité ! Sans doute, trouve-t-on dans Ricardo des phrases où l'on croirait qu'il a puisé son inspiration, celle-ci par exemple :

« Dans un système d'entière liberté de commerce, chaque pays consacre son capital et son industrie à tel emploi qui lui paraît le plus utile... C'est ainsi qu'en tirant tout le parti possible des bienfaits de la nature, on parvient à une meilleure distribution et à

1. *Munera Pulveris*, § 96.

plus d'économie dans le travail[1]. » Mais là s'arrête Ruskin et il ne cherche pas à établir ce qui depuis longtemps avait été une grande préoccupation pour les économistes : de quelle manière une nation peut tirer avantage de l'échange, à quelles conditions elle s'enrichit. Pour lui, comme d'ailleurs pour les économistes de l'école libérale, « l'échange entre pays est régi par les mêmes lois que l'échange entre individus, et procure exactement le même avantage ». Et il passe.

Que valent ces arguments jetés ainsi rapidement au bas d'une note comme s'il s'agissait d'une vérité absolument évidente et indiscutable ? Il semble que la complexité du problème lui ait échappé.

Il emploie à son tour ces expressions trop générales pour n'être pas vagues qui traitent le monde comme un laboratoire où les influences se produiraient une à une et où l'on n'aurait pas ce perpétuel enchevêtrement de causes et de réactions.

En somme, ce qu'il dit est vrai, d'une vérité théorique et abstraite. Mais aussi bien, là n'est pas la question : il la pose seulement dans ses dernières lignes et ne semble pas se préoccuper de la résoudre : la concurrence déterminera qui est vraiment plus capable de produire un article. Mais il faut que cette lutte soit loyale et juste, que les résultats n'en soient

---

1. Ricardo, *Œuvres*, trad. française, p. 105.

pas faussés par l'intervention passagère de phénomènes étrangers ; n'est-ce pas précisément le rôle de la protection de rétablir un équilibre momentanément rompu ?

Si Ruskin est libre-échangiste, c'est pour des raisons générales dont l'universalité s'impose à tous les temps et à tous les lieux.

On retrouve là la marque caractéristique de son esprit, un don magnifique de saisir une idée générale, cette ampleur prodigieuse avec laquelle il s'assimile un ensemble, cette étonnante aptitude à projeter dans l'universel et dans l'absolu les conclusions d'un raisonnement.

Son rêve, c'est une coopération entre les peuples qui les ferait produire les uns pour les autres en tenant compte de leur intérêt propre, et de celui des voisins. Il voudrait une production désintéressée, probe et en quelque manière fraternelle.

L'acharnement de la lutte pour la vie avec son égoïsme et son âpreté féroce lui apparaît comme le plus odieux des maux. Elle est au rebours des lois d'une bonne organisation sociale. La devise d'une société bien établie serait non « Compétition » mais « Co-o-pération ».

Les peuples comme les hommes sont frères. Au lieu de combiner les moyens de s'écraser les uns les autres, ils devraient conclure une féconde et sainte alliance contre toutes les puissances qui restreignent la vie, immense armée du bien dont tous les efforts

concourraient à délivrer la terre de ce qui est le mal.

Ce fut l'idée qui inspira la Guilde de Saint-Georges.

La concurrence est la « loi de la mort ». C'est un gaspillage des forces vives de la nation qui s'annihilent au lieu de concourir harmonieusement et dans la paix au bien commun.

Cette idée se retrouve maintes fois exprimée par Ruskin. C'est déjà l'une des conclusions de *Modern Painters* dont un chapitre du cinquième volume est consacré à ce qu'il appelle « la loi de l'assistance ». La première et la plus haute loi de l'univers — et l'autre nom de la vie est « Assistance ». L'autre nom de la mort est « Séparation. » Gouvernement et Coopération sont en toutes choses et éternellement les lois de la vie. Anarchie et concurrence, éternellement et en toutes choses les lois de la mort[1]. »

Prenant une comparaison dans la géologie, il montre que rien de grand et d'utile ne se fait dans le monde sans une loi précise. S'il s'agit de la formation des cristaux, il écrit cette conclusion :

« Pour l'once de limon que nous avons par l'économie politique de la concurrence, nous obtenons par l'économie politique de la coopération, un saphir, une opale ou un diamant enchâssés dans une étoile de neige[2]. »

1. *Modern Painters*, V, ch. 1, § 6.
2. *Modern Painters*, V, ch. 1, § 9.

C'est par haine de cette concurrence que Ruskin proteste avec indignation contre l'érection en loi du principe de l'offre et de la demande ; il feint de croire qu'on le présente comme une règle de conduite qui s'impose à l'activité des peuples.

Il a trop souvent le tort de désigner sous le nom de loi de l'offre et de la demande le principe individualiste de l'économie orthodoxe. Ce qu'il combat quand il en dénonce les contradictions, les impuissances et les malfaisances, c'est cette affirmation que l'intérêt personnel suffit à assurer l'équilibre dans les relations sociales et à produire le jeu idéal et compliqué des harmonies économiques.

Que ce principe soit une cause permanente d'injustice, cela ne fait aucun doute pour Ruskin.

Voyons, par exemple, son effet sur les salaires. Si c'est la concurrence seule qui doit les régler, leur taux subira d'inquiétantes variations, sans jamais se fixer au point qui conviendrait ; tantôt le travail sera surpayé, tantôt la rémunération n'en sera pas suffisante.

Le plus fort alors opprime le faible : le riche dérobe le bien du pauvre en prenant avantage contre lui de son indigence même, cette injustice n'est pas tolérable dans un pays qui prétend être chrétien et où la lecture de la Bible est une cérémonie fréquente.

« C'est le privilège des poissons comme c'est celui des rats et des loups de vivre sous la loi de l'offre

et de la demande, mais l'honneur de l'humanité est de vivre sous celle du droit[1]. »

Au surplus cette prétendue loi est incapable de satisfaire aux besoins auxquels elle devait pourvoir, on la prend souvent en défaut, elle manque à sa fonction essentielle.

« En pratique, la coutume veut que dans la plupart des nations civilisées tout homme déprécie l'intervention du gouvernement tout le temps que les choses tournent à son avantage, et l'appelle à son secours quand cela cesse d'être ; la demande des économistes de Manchester d'être approvisionnés de coton par le gouvernement (le système de l'offre et de la demande ayant dans l'espèce tristement trompé les espérances que fondaient sur lui les hommes de science) est un cas intéressant à ce point de vue[2]. »

Il se présente aussi d'autres cas où cette « loi » ne se vérifie pas et où elle s'affirme insuffisante à assurer le bon ordre économique. C'est surtout dans les cas extrêmes qu'apparaît son impuissance. Quelle est sa portée?

« Le fait est, dit-il, qu'une prétendue loi qui ne se vérifie pas dans les cas d'extrême urgence, est fausse aussi dans des cas de moindre importance. Elle est fausse toujours et partout à telles enseignes que son existence est imaginaire et que les écono-

---

1. *Unto this last*, § 46 n.
2. *Munera Pulveris*, app. IV.

mistes classiques ne sont même pas d'accord sur sa teneur : les uns entendent par là que les prix sont réglés par le rapport qui existe entre l'offre et la demande, ce qui est vrai en partie, et les autres entendent que ce rapport lui-même est une chose avec le cours de quoi il est insensé de lutter : affirmation qui n'est pas seulement.... inexacte, mais qui est juste le contraire de la vérité. Car toute sage économie politique ou domestique consiste dans le maintien voulu d'un rapport donné entre l'offre et la demande autre que le rapport instinctif ou (directement) naturel [1]. »

Nous avons vu que Ruskin se fait des lois économiques une notion plus exacte que celle qui apparaît ici ; mais, encore une fois, il y a erreur de termes : c'est le principe de la concurrence, c'est l'individualisme économique qu'il entend désigner. Souvent nous l'avons vu faire de la loi de l'offre et de la demande d'ingénieuses applications. Voici encore comment à propos de la manière dont s'établit le prix sur un marché il en décrit le mécanisme. A côté des citations précédentes ce passage vaut d'être rappelé.

Si l'on étudie le cas où le prix se débat entre deux individus, acheteur et vendeur, il dépend de quatre éléments variables :

« *A*) La quantité de désir que l'acheteur a d'un

---

1. *Munera Pulveris*, préf. § 2.

objet, opposée à la quantité de désir que le vendeur a de le garder. — *B*) La quantité de travail[1] dont dispose l'acheteur pour acquérir l'objet, opposée à la quantité de travail que peut fournir le vendeur pour le conserver.

» Ces quantités produisent leur effet que quand elles sont en excès ; c'est-à-dire quand la quantité (*A*) désigne la quantité de désir d'un objet, supérieur au désir d'autres objets, et quand la quantité (*B*) désigne la quantité de travail que l'on peut, pour obtenir cet objet, enlever à la quantité nécessaire pour obtenir d'autres objets[2]. »

L'achat n'est pas un acte isolé dans la vie économique : il est solidaire de toute une série d'autres actes de même ordre.

« Le prix, dit Ruskin, dépend non seulement du coût de la commodité elle-même, mais de sa relation avec le coût de toute autre chose que l'on peut acquérir[3]. »

De même si l'on remarque que les choses se

---

1. Ruskin fait du travail la mesure de la valeur, car la valeur du travail est selon lui la chose la plus stable que l'on puisse découvrir : « Le travail d'un homme en un jour est un meilleur étalon de valeur qu'une mesure de n'importe quel produit, parce qu'aucun produit ne se maintient jamais à un taux constant de productibilité. » (*Unto this last*, § 34 n.)

Le travail est donc la mesure de la valeur dans le sens suivant : il est l'élément de comparaison le plus fixe et le plus constant que l'on puisse trouver pour l'évaluation des valeurs, mais il ne constitue pas comme le prétendent les socialistes, la cause unique de la valeur.

2. *Unto this last.*

3. *Munera Pulveris*, § 62.

passent sur un marché où les actes des uns réagissent sur le désir des autres, il faudra convenir que le « pouvoir de choisir est, lui aussi, relatif ».

« Il ne dépend pas seulement de votre propre estimation d'une chose, mais de l'estimation de toute autre personne et par conséquent du nombre des acheteurs concurrents et de leur force de volonté, et de la quantité existante de l'objet en proportion de ce nombre et de cette force. »

Ce qui conduit Ruskin à distinguer quatre éléments qui modifient le prix d'un objet : « le coût de production, la quantité que l'on en peut se procurer à ce prix, le nombre et la puissance des personnes qui en veulent, l'estimation qu'elles ont formée de sa désirabilité.

« Quant à sa valeur, elle affecte le prix dans la mesure où elle intervient dans ce dernier élément, peut-être n'est-ce quelquefois pas du tout[1]. »

Voici une analyse singulièrement suggestive, on croirait entendre un précurseur de l'école psychologique : voilà découverte et exprimée, dix ans avant Stanley Jevons et treize ans avant Walras, la théorie de l'utilité finale et la loi de substitution des besoins.

Et ceci nous est une preuve que ses violences de langage, parfois si injustifiées ou paradoxales, n'empêchent pas Ruskin de pénétrer avec une finesse pleine de bon sens la réalité des faits.

1. *Munera Pulveris*, § 62.

CHAPITRE VII

Le revenu sans travail. — La rémunération et le rôle de l'entrepreneur.

La puissance que la propriété confère à qui la détient n'est pas, ainsi que l'avaient pu croire les économistes de l'école anglaise, une force aveugle, amorale et irresponsable. La constitution rapide grandes fortunes n'est point le simple résultat de d'un heureux concours de circonstances ; elle se produit souvent, au contraire, par des manœuvres que Ruskin essaie de décrire et qui engagent gravement la responsabilité morale de leur auteur. Nous allons nous trouver en présence d'une théorie bien proche parente de celle du revenu sans travail, mais qui s'en distingue pourtant. Au moins Ruskin s'éloigne-t-il de plus en plus des conceptions amorales de l'économie politique orthodoxe.

Nous avons vu que c'est le travail qui est la source de la richesse et que celle-ci confère un pouvoir sur les hommes ; or il est impossible que le travail seul

accumule rapidement une grande fortune. Quelle en est donc la source ?

La richesse « (dans une société régie par des lois de concurrence) signifie toujours une victoire sur votre prochain. C'est obtenir la direction de son travail et en prendre les profits. C'est là la véritable source de toutes les grandes richesses, aucun homme ne peut devenir fort riche par son labeur personnel ; le travail de ses propres mains, sagement conduit, pourra en vérité toujours le nourrir, lui et sa famille, et lui permettre de faire de convenables provisions pour sa vieillesse. Mais c'est seulement par la découverte de quelque moyen de spolier le travail des autres qu'il peut devenir opulent. Tout accroissement de son capital le rend capable d'élargir et d'étendre sa spoliation, c'est-à-dire d'employer des fonds plus considérables à l'entretien des travailleurs, et de diriger en conséquence des masses de travail toujours plus considérables et de s'en approprier les profits[1]. »

Il y a, sous l'empire de la concurrence, une sorte d'impôt progressif à rebours qui s'établit au profit des fortunes déjà opulentes et qui frappe d'autant plus lourdement le pauvre que son indigence, et par conséquent sa faiblesse, est plus grande. Le

---

1. *Munera Pulveris*, § 139.

travailleur pauvre est dépouillé par celui qui l'emploie d'une partie du fruit de son travail.

Voici le mécanisme de cette opération : Les relations des « riches qui commandent avec les pauvres qui obéissent » s'établissent au mode le plus simple de la manière suivante.

« Une personne sage et prévoyante travaille beaucoup, consomme peu et met de côté une réserve ; une personne imprévoyante travaille peu, consomme tout ce qu'elle produit et n'a aucune épargne. Un accident interrompt le travail quotidien ou le rend moins productif ; le paresseux doit alors soit mourir de faim, soit vivre aux frais du sage qui, l'ayant ainsi à sa merci, peut refuser de l'entretenir, ou lui dire ceci (ce qui lui est bien plus avantageux) : Je vais vous entretenir mais vous allez maintenant travailler dur au lieu de le faire d'une façon indolente, et au lieu de pouvoir mettre de côté ce que vous épargnerez comme vous pourriez l'avoir fait si vous étiez resté indépendant, c'est moi qui prendrai tout le surplus. Vous n'amasserez pas cela pour vous, c'est pleinement votre faute qui vous a jeté en mon pouvoir et je vous forcerai à travailler ou à mourir de faim, vous n'aurez aucun profit de votre travail, sauf votre pain quotidien (et encore la concurrence en doit-elle déterminer la quantité). »

Dans ce sens-là, Ruskin n'est pas loin de dire comme Proudhon : « La propriété c'est le vol. »

On sait que l'auteur du *Système des Contradictions*

économiques définit la propriété « le droit de jouir et de disposer à son gré du bien d'autrui, du fruit de l'industrie et du travail d'autrui. » Mais ce qu'il condamne, ce n'est pas la propriété en elle-même, qui est à ses yeux « de l'essence de liberté » et qui lui apparaît comme une sorte d'« autocratie de l'homme sur lui-même », mais bien « le droit d'aubaine » du propriétaire qui s'est trouvé changé « en une sorte de péager, gardant la porte d'une écluse et exigeant, comme jadis le seigneur féodal, de chaque produit en circulation un droit de transit ». Ruskin le compare à peu près dans les mêmes termes « aux exactions des seigneurs du moyen âge, qui prélevaient un droit de passage sur les marchandises qui transitaient par les routes que commandaient leurs châteaux [1].»

Mais pour Proudhon, la taxe que lève injustement la propriété, c'est l'intérêt ; cet impôt est assis sur la richesse en circulation ; pour Ruskin au contraire qui admet la légitimité d'un certain intérêt, la spoliation atteint le travail humain sous la forme du salaire.

Ce sont là points de vue fort différents ; mais ce qui reste commun entre Ruskin et Proudhon, c'est cette façon d'envisager la propriété comme une force de taxation, un droit de jouir gratuitement d'une part de l'activité d'autrui.

Toute indigence n'a pas forcément une origine

---

1. *The Crown of Wild Olive*, § 34.

vicieuse ; Ruskin fait remarquer qu'il y a une pauvreté qui n'est pas coupable ; mais cette constatation n'influe pas en pratique sur le langage que tient l'employeur au salarié qu'il embauche.

C'est là précisément ce « vol du pauvre parce qu'il est pauvre » que condamne l'Écriture [1], et qui « est spécialement la forme mercantile du vol consistant à prendre avantage des besoins pressants d'un homme pour obtenir son travail ou sa propriété au rabais. » Aussi Ruskin réclame-t-il que l'on reconnaisse enfin que ces agissements constituent un vol :

« Attendu qu'il a été depuis longtemps reconnu et déclaré que les pauvres n'ont pas droit à la propriété du riche, je demande qu'il soit aussi reconnu et déclaré que les riches n'ont pas droit à la propriété du pauvre [2]. »

La concurrence jouant ici un rôle bienfaisant va atténuer un peu ce qu'il y a d'absolu dans cette situation. « Le pouvoir des individus prévoyants d'agir de cette façon n'est modéré que par le pouvoir corrélatif de quelque voisin d'habitudes également frugales qui dit au travailleur : Je vous donnerai un peu plus que cette autre personne prévoyante, venez et travaillez pour moi.

---

1. « Celui qui opprime le pauvre pour augmenter ses richesses tombera sûrement dans le besoin. »

« Ne volez pas le pauvre parce qu'il est pauvre, et n'opprimez pas ceux qui sont affligés sur la place des affaires. Car Dieu dépouillera l'âme de ceux qui les auront dépouillés. » *Unto this last*, § 43.

2. *Unto this last*, § 54, *trad. cit.*

» Le pouvoir des prévoyants sur les imprévoyants dépend ainsi premièrement de leur nombre relativement aux uns et aux autres ; secondement, des modes de l'accord des parties adverses l'une avec l'autre, » c'est-à-dire « de l'inimitié de classe qui règne entre elles et de l'accord qui s'établit entre ceux d'une même classe[1]. »

Il est évident que l'intérêt des riches sera dans une telle situation de pressurer les pauvres autant qu'ils le pourront et de tirer de leur travail la plus grande somme possible de jouissances. Mais là encore le système porte en lui-même son propre correctif, car « si les riches s'efforcent toujours d'obtenir plus de pouvoir sur les pauvres, au lieu de les élever, et si d'autre part les pauvres deviennent continuellement plus vicieux et plus nombreux, dans la négligence et l'oppression, bien que la portée du pouvoir des riches augmente, sa possession perd de sa sécurité jusqu'au point enfin où la mesure de l'iniquité étant pleine, la révolution, la guerre civile ou la soumission de l'État à un autre plus sain et plus fort mette une fin à la corruption morale et à la crise industrielle[2]. »

---

1. Voici dans les derniers mots de cette citation une indication précise du rôle de l'organisation professionnelle dans les conflits économiques.

2. *Munera Pulveris*, § 138:

Ruskin n'est pas loin de dire avec Karl Marx que le capitalisme porte en lui les germes qui le détruiront ; mais sans admettre la même solution de cette crise.

Mais les choses n'en viennent pas toujours à cette extrémité ; la bonté de certains riches et la sagesse de certains pauvres empêchent les classes de se séparer aussi nettement ; il s'établit entre elles une zone moyenne où la compénétration se fait et dont l'existence atténue les conflits :

« Les efforts faits d'un côté pour l'éducation et le succès d'un travail honnête de l'autre, lient et mélangent les ordres de la société en un tissu confus d'obligation à demi sentie, d'obéissance rendue de mauvaise grâce et de travail dirigé d'une façon dispersée ou mal dirigée qui forment la trame de la vie quotidienne[1]. »

On sait l'influence qu'ont eue sur Karl Marx les socialistes anglais du début du XIX^e^ siècle, Godwin, Hall et particulièrement William Thompson ; c'est à ce dernier notamment que l'auteur du *Capital* a emprunté, au dire d'Anton Menger, la notion et le nom même de la plus-value.

Il n'est donc pas très étonnant de trouver dans Ruskin une analyse du capital[2] qui soit très proche de celle de Karl Marx.

---

1. *Munera Pulveris*, § 139.

2. Ruskin emploie rarement le mot capital, il écrit plus souvent richesse. On peut donner de cette manière d'agir deux raisons : d'abord le souci, nettement marqué chez lui, de ne pas être confondu avec les socialistes ; puis il envisage plutôt la richesse accumulée aux mains d'un propriétaire, tandis que les socialistes et Marx en particulier voient plutôt la richesse active et anonyme, sans acception de la personne du capitaliste. Mais c'est bien la même réalité qu'il entend désigner.

Il est peu probable que l'auteur de *Munera Pulveris* ait étudié les ouvrages de Hall et de Thompson au point de pouvoir s'en inspirer, mais il serait fort invraisemblable qu'il les ait totalement ignorés. Qu'il s'abstienne de les citer, ce n'est pas une raison de croire qu'il ne les ait pas parcourus. Ruskin est un dogmatique qui aime peu les références.

Ce que l'on peut affirmer, c'est que, curieux comme il l'était et avec la puissance facile d'assimilation dont il était doué, il n'a pas pu ignorer les socialistes dont on éditait les œuvres en même temps qu'il publiait les siennes[1].

---

1. En 1850, on rééditait à Londres l'ouvrage de Charles Hall, paru en 1805 sous le titre de *On The effects of Civilisation on the People in European States.*

Hall étudie dans ce livre les effets qu'ont eus les progrès de la civilisation et de la richesse sur l'état social des masses ouvrières. Il conclut que le progrès de la richesse a augmenté d'une part le travail des pauvres, d'autre part le revenu sans travail des riches. Cette opposition est telle en Angleterre que les quatre cinquièmes de la population totale ne reçoivent en salaire que le huitième de la valeur de leur travail.

Comme remède à cette situation, il proposait l'adoption des deux principes suivants : chacun ne doit travailler que le temps nécessaire à l'entretien de sa famille, chacun doit jouir du prix intégral de son travail.

De même l'ouvrage principal de William Thompson (mort en 1833) intitulé : « *An Inquiry into the principles of the Distribution of Wealth most conducive to human Happiness* » *applied to the newly-proposed System of voluntary Equality of Wealth*, eut trois éditions successives en 1824, 1850, 1869.

Thompson proclame les principes suivants :

1° Chacun doit être libre de travailler quand il lui plaît et comme il lui plaît.

2° Tout le produit du travail doit être garanti au producteur.

Pour reconnaître la parenté de sa pensée avec la leur sur cette question de la formation de la grande propriété, il suffit de citer la thèse socialiste :

« En abandonnant à la libre jouissance des personnes, par le droit de propriété privée qu'elle leur reconnaît, les biens existants et notamment les moyens de production, notre droit privé accorde à ces personnes une puissance grâce à laquelle elles peuvent sans travail personnel s'assurer un revenu et l'employer à la satisfaction de leurs besoins [2]. »

3° L'échange de ces produits doit être libre.

Il part de cette idée que le travail est la seule cause de la valeur d'échange. Dans notre organisation actuelle, les ouvriers n'obtiennent du produit de leur travail que ce qui est nécessaire à leur subsistance (loi d'airain de Lassalle). Thompson pose en principe juridique le droit au produit intégral du travail sauf indemnités aux propriétaires des maisons, des machines, des outils et des matières premières.

La rente foncière et le profit du capital ne sont que des prélèvements injustes que les propriétaires n'opèrent sur le produit du travail, sur la plus-value imposée à la matière par le travail, que grâce à la puissance que leur donne la loi (Ruskin dirait : grâce à la puissance de la richesse).

Il y a d'ailleurs à ce moment, en Angleterre, toute une littérature socialiste qui, sans employer l'expression de « plus-value » en formule la théorie et en décrit le mécanisme.

John Gray, qui publie ses ouvrages de 1825 à 1848 — T. R. Edmonds (*Practical, Moral and Political Economy* en 1828), J.-F. Bray, (1839).

Quant à William Godwin (1756-1836) ses « Recherches sur la justice politique » ont paru en 1793 et n'ont pas été rééditées de 1798 à 1890.

On sait que cet auteur proclama, dès avant ceux que nous venons de citer, que l'organisation juridique actuelle accorde à certaines classes sociales le droit de disposer du produit du travail d'autrui, ou, en d'autres termes, de se procurer un revenu sans travail.

2. Anton Menger, *Le Droit au produit intégral du travail.*

Mais ce qui distingue Ruskin des socialistes, c'est que là où ceux-ci posent un problème juridique, il ne voit qu'une question d'ordre économique.

Ruskin n'est pas un juriste, il ne se place pas sur le terrain du droit. Dans la plus-value il aperçoit surtout un phénomène économique, conséquence de la puissance qu'exerce la richesse sur le travail.

Cette injustice est une rébellion aux ordres de la morale, mais elle naît à l'occasion de la puissance économique de l'argent ; on la fera cesser par des moyens d'ordre psychologique et moral : une plus exacte compréhension des commandements divins et de la nature de nos relations sociales amènerait ce changement.

Les socialistes, moins perspicaces peut-être dans leur analyse — ils n'ont pas dégagé avec autant de finesse que Ruskin la puissance de la richesse — sont plus pratiques dans leurs conclusions. Ils veulent une réforme juridique qui consacre d'une manière définitive et obtienne de la coercition de ce que Ruskin attend d'une amélioration morale et de l'effort de ceux qui ont charge de propriété.

Tandis que Ruskin analyse et apprécie ce phénomène en indiquant les conséquences qui s'imposent, les socialistes réclament un droit et manifestent, au nom de la justice, l'intention de le conquérir ; ils parlent déjà *contre* une classe.

De plus, et c'est une autre distinction importante,

Ruskin a de la mission de l'homme sur la terre et, par conséquent, de ses relations avec les richesses économiques, une autre notion que les socialistes.

Pour lui les riches, malgré leurs injustices, conservent toujours le caractère d'intendants de Dieu ; s'ils viennent à faillir à leur mission, c'est à eux-mêmes d'abord qu'il faut le signaler, afin que, revenant à une plus exacte notion des choses, ils corrigent leurs erreurs ; si les abus sont trop considérables, la société doit intervenir par l'action de l'autorité qui a pouvoir légal de les réprimer.

Les socialistes envisagent la question de l'autre point de vue : le travailleur a le droit de n'être pas spolié ; s'il est victime d'une injustice, c'est à lui, c'est à tous les prolétaires de la faire cesser en proclamant leur droit, en le faisant consacrer par les prescriptions des codes.

Tandis que Ruskin se souvient plutôt du dèvoir du riche, les socialistes voient davantage le droit du pauvre. C'est la conséquence de toute une métaphysique ; cette distinction suffirait à elle seule pour que, malgré certaines idées communes, il soit impossible de classer Ruskin parmi les socialistes.

*
* *

La pression du capital s'exerce sur le taux des salaires, et dépouille le travailleur d'une part du produit de son travail ; elle ne borne pas là ses

ravages. Les opérations d'échange seront aussi une occasion pour le plus fort de retirer de son activité un injuste avantage.

Ruskin entend l'échange d'une manière très large, un peu à la façon dont M. Walras devait le présenter dans le système qu'il décrit de la circulation économique : le type du coéchangiste heureux que décrit l'auteur d'*Unto this last*, c'est ce que M. Walras appelle l'entrepreneur. La grande différence qui distinguera ici Ruskin des hédonistes de l'école mathématique, c'est que ceux-ci disent que l'entrepreneur, dans un régime de libre concurrence absolue, ne réalise aucun profit, tandis que Ruskin prétend qu'en tout état de cause, le profit ne peut naître de l'échange sans une manœuvre entachée d'injustice.

Et nous le verrons établir entre le profit et l'intérêt une distinction, séparation absolue que ne faisait pas l'école anglaise et qui sera reprise par l'école mathématique : ici encore il est précurseur.

« Dans l'échange, il y a seulement un « avantage » pour les personnes qui échangent quelque chose. Ainsi, un homme, en semant et en moissonnant, d'une mesure de froment retire deux mesures : c'est un « profit ». Un autre, à force de bêcher et de forger, d'une bêche qu'il avait est arrivé à en posséder deux : c'est encore un « profit ». Mais l'homme qui a deux mesures de froment a quelquefois besoin de bêcher, et celui qui a deux bêches a quelquefois

besoin de manger : ils échangent le profit de leur travail respectif, le froment gagné contre la bêche gagnée, et tous deux se trouvent bien de cet échange. Mais, malgré le sérieux avantage de cette transaction, il n'y a pas de « profit » ou « bénéfice ». Il n'y a rien de produit ou de fabriqué. Ce qui avait été fabriqué à l'avance passe à une personne qui peut l'utiliser. S'il y a un travail nécessaire pour effectuer l'échange, ce travail est en réalité compris dans la production, et comme tout autre travail, il porte son « profit ». Quel que soit le nombre des hommes employés à la fabrication ou au transport d'un objet, ils doivent avoir une part du bénéfice qu'il rapporte ; mais ni la fabrication, ni le transport ne sont l'échange, et dans l'échange même il ne doit pas y avoir de « profit [1] ».

Le profit est donc uniquement le résultat d'un travail, Ruskin fait une distinction entre le travail de transport et le fait même de l'échange ; le travail incorpore à l'objet une plus-value dont le travailleur est légitime propriétaire, car, nous l'avons vu, il a droit à jouir du fruit de son travail.

» Il peut y avoir « acquisition », ce qui est très différent. Si, dans un échange, un homme peut donner ce qui ne lui a coûté que peu de travail, pour ce qui aura coûté à un autre beaucoup de travail, il « acquiert » une certaine quantité du travail de l'autre. Ce qu'il acquiert, l'autre le perd.

---

1. *Unto this last*, § 66, *trad. cit.*

En langage mercantile, on dit communément que les personnes qui « acquièrent » de cette manière ont « fait un profit. » Je crois bien que vos marchands modernes sont sérieusement persuadés qu'il est possible à tout le monde, dans une certaine mesure, de « faire des profits » de cette sorte. Toutefois, à cause de la constitution défectueuse du monde dans lequel nous vivons, les lois de la matière, comme celles du mouvement, empêchent absolument ce genre d'acquisition de devenir universel... Toutes les fois qu'un gain matériel suit un échange, le « plus » qui existe d'un côté amène un « moins » exactement équivalent, de l'autre côté.

» Malheureusement pour le progrès de la science de l'économie politique, les « plus-values » de ce genre semblent faire très bonne figure dans le monde, et chacun devient désireux d'apprendre une science qui produit de si magnifiques résultats ; tandis que d'autre part, les « moins-values » ont une tendance à se cacher dans les rues retirées et dans les lieux sombres — voire même à disparaître complètement hors de vue au fond des tombes, ce qui rend l'algèbre de cette science difficilement intelligible et très particulière, — un grand nombre de ces signes négatifs étant inscrits par le comptable avec une sorte d'encre rouge que la faim atténue et rend extrêmement pâle, ou même presque invisible, à l'heure présente. »

Mais dans ce sens là, l'échange est l'occasion

d'une duperie de la part de l'un des coéchangistes :

« Considérée comme science d'acquisition, la science de l'échange est une science très curieuse qui diffère absolument de toute autre science, par ses données et par sa base. Par exemple : si je puis échanger avec un sauvage une aiguille contre un diamant, mon pouvoir d'agir ainsi dépend soit de ce que le sauvage ignore comment se font les transactions commerciales en Europe, soit de ce qu'il n'est pas en son pouvoir d'en tirer avantage en vendant son diamant pour un plus grand nombre d'aiguilles. Si de plus je rends le marché aussi avantageux que possible pour moi, en donnant au sauvage une aiguille qui n'a pas de chas (ce serait un exemple typique et une application parfaite de la science catallactique), l'avantage résultant pour moi de la transaction entière dépend absolument de l'ignorance, de la faiblesse et de l'insouciance de la personne à qui j'ai affaire. Supprimez ces causes, et l'avantage catallactique devient impossible.

» Si donc la science de l'échange ne s'occupe que de l'avantage d'un seul des transacteurs, elle est fondée sur l'ignorance ou l'incapacité de l'autre. Supprimez ce principe, la science elle-même disparaît. C'est donc une science fondée sur la « nescience » et un art fondé sur l'absence d'art. Toutes les sciences et tous les arts ont pour objet de faire disparaître leur opposé : ignorance scientifique ou artistique ; mais la science catallactique, seule entre

toutes, doit, par tous les moyens possibles, laisser subsister l'ignorance ; autrement elle devient impossible.[1] »

Dans *Munera Pulveris* encore, Ruskin insiste sur le caractère de spoliation qu'affecte le profit réalisé dans de telles conditions : c'est l'une des formes de l'usure que l'on retrouve dans presque toutes les spéculations.

Et pour que l'on ne se méprenne pas sur ses intentions, Ruskin donne en note une définition précise de ce qu'il entend par profit, et il éclaire cette notion en l'opposant à celle du paiement :

« Par « pay », je désigne les salaires pour le travail ou l'habileté ; par « profit », le gain qui dépend de l'état du marché. [2] »

« Dans la plupart des cas, dit-il, il y a effort de la part du marchand pour obtenir ce qu'il appelle un profit plus considérable, en achetant bon marché et en vendant cher. Quelque peu de ce gain plus considérable, en effet, est justifié et peut être ouvertement demandé parce qu'il est la récompense des connaissances du marchand et de sa prévoyance des nécessités probables ; mais la plus grande part d'un tel gain est injuste, et injuste de cette très

---

1. *Unto this last*, § 67.

2. Le mot profit revêt donc dans le langage de Ruskin deux acceptions successives : il désigne tantôt la plus-value que le travail incorpore à un objet, tantôt et dans un sens qu'il tolère sans le prendre à son compte, le gain frauduleux qui naît à l'occasion de l'échange.

mauvaise façon qu'elle dépend, d'abord, de ce que l'on garde les échangeurs dans l'ignorance de la valeur d'échange des articles, et, secondement, de ce que l'on tire avantage du besoin de l'acheteur et de l'indigence du vendeur. C'est en conséquence l'une des formes essentielles et des plus odieuses de l'usure, car celle-ci ne fait autre chose que de prendre une somme exorbitante pour l'usage de quoi que ce soit, et peu importe si l'exorbitance est sur le prêt ou l'échange, sur la vente ou le prix, le caractère essentiel de l'usure étant d'être obtenu par l'avantage de l'opportunité et de la nécessité, et non comme une légitime récompense du travail. »

La juste rémunération du marchand est d'un autre ordre, ce n'est pas un profit, c'est un salaire, et voici comme il s'établira :

« Notez maintenant que l'échange ou le commerce en soi est toujours coûteux ; la somme de la valeur des marchandises est diminuée du coût de leur transport et de l'entretien des personnes qui y sont employées ; en sorte que c'est seulement quand il y a pour les deux producteurs (en prenant l'une chose pour l'autre) avantage plus grand que la perte dans le transport que l'échange est expédient.

» Et il ne peut être justement conclu que quand les porteurs employés par les producteurs (d'ordinaire appelés marchands) attendent une simple paye et non un profit. Car dans le commerce juste, il n'y

a que trois parties, les deux personnes ou sociétés qui échangent et l'agent ou les agents d'échange; la valeur des choses qui sont échangées est connue par les deux échangeurs et chacun reçoit une valeur égale, ne gagnant ni ne perdant (car ce que l'un gagne, l'autre le perd). L'agent intermédiaire est payé un tant pour cent connu par les deux, en partie pour son travail de transport, en partie pour ses soins, ses connaissances et ses risques; tout essai de dissimulation du montant de la paie indique soit un effort de la part de l'agent, pour obtenir un injuste profit, ou un effort de la part des échangeurs pour lui refuser une juste paye.

» La loi générale de l'échange juste ou économique est donc celle-ci : Dans un échange, il doit y avoir avantage des deux côtés ; s'il n'y a avantage que d'un côté, il doit au moins n'y avoir aucun désavantage de l'autre. Tout intermédiaire, prenant part à la transaction (intermédiaire appelé communément marchand), doit recevoir un salaire pour sa dépense de temps, d'intelligence et de travail; tout avantage résultant de la transaction et tout salaire attribué à l'agent intermédiaire doivent être connus parfaitement de tous les intéressés. »

Le profit résulte donc, aux yeux de Ruskin, d'une sorte de monopole conféré à l'entrepreneur, soit par sa situation personnelle, soit par l'état du marché, soit par une infériorité quelconque de son coéchangiste : besoin, ignorance, etc.... Toute la question

de la légitimité du profit se ramènera à celle de la façon dont a été provoquée cette inégalité et dont elle demeure ; mais on voit que notre auteur répugne à le considérer comme parfaitement équitable. L'idéal de collaboration qu'il regardait comme celui de l'activité humaine devait le pousser à une conception moins intéressée du rôle du négociant.

* * *

Si l'entrepreneur jouit d'un monopole, cette situation ne lui est pas conférée dans son intérêt propre ; il ne doit agir qu'en vue du bien public ; sa charge de pourvoyeur de la nation est une fonction sociale.

Grâce à son privilège, l'entrepreneur souvent prélève sur le marché du monde un impôt qui lui est payé par tous ceux dont il centralise l'effort économique, pesant sur eux d'autant plus lourdement qu'ils sont moins armés pour la lutte et plus pauvres. C'est comme dans les marchés si gaiement pittoresques de nos bourgades, un véritable « droit de place », avec cette différence que c'est ici la collectivité qui l'acquitte au lieu de le percevoir.

Mais le privilège de la situation légitimera-t-elle cette rémunération extraordinaire ? Sans doute, l'entrepreneur est un chef qui commande à de multiples forces ; aura-t-il pour cela droit à la part du lion ?

Non, répond Ruskin, « il faudra toujours des capitaines du travail ». Mais je vous demande de

remarquer qu'il y a une grande différence entre le fait d'être capitaines ou gouverneurs de travail, et celui d'en accaparer les profits. Il ne s'ensuit pas parce que vous êtes général d'une armée que vous allez vous approprier tout le trésor ou la terre qu'elle conquiert (si elle combat pour des trésors ou de la terre), ni parce que vous êtes roi d'une nation que vous allez consommer tous les profits du travail de la nation. On reconnaît au contraire les vrais rois à ce qu'ils font tout à fait l'inverse, à ce qu'ils prennent la moindre quantité possible du travail de la nation pour eux-mêmes. Il n'y a pas de témoignage de véritable royauté aussi infaillible que celui-là.... En conclusion, vous trouverez que parce que vous êtes roi d'une nation, il ne s'ensuit pas que vous êtes fondé à recueillir pour vous-même toute la richesse de cette nation ; ni que parce que vous êtes roi d'une petite partie de la nation et seigneur des moyens de son entretien, champ, usine ou mine, vous êtes fondé à prendre tout le produit de cette partie du fondement de l'existence nationale pour vous seul. »

Nous voici ramenés à la notion chrétienne de la propriété : le riche n'est que dépositaire, usufruitier dans l'intérêt commun, et sa propriété, si elle lui crée des droits, est toute lourde de devoirs. Ruskin fait de la fonction industrielle ou commerciale une fonction sociale exercée au bénéfice de tous et qui, bien comprise, réclame de la part de son titulaire

des vertus qui lui concilieraient l'estime générale.

Pourquoi, se demande-t-il, ce fait étrange que « les professions commerciales sont tenues généralement en moins haute estime que le métier des armes. » C'est que la profession du soldat est d'exposer sa vie pour la patrie, tandis que le négociant ne risque sa fortune que dans un intérêt tout personnel.

« Son travail peut être très nécessaire à la société, mais on suppose toujours que l'intérêt qui le fait agir est entièrement personnel. Le but premier du marchand dans tous ses actes doit être (c'est la croyance générale) d'amasser le plus possible et de laisser aux autres (c'est-à-dire aux clients) le moins possible. Les lois économiques tendent à persuader au marchand que c'est là un principe d'action nécessaire ; on le lui recommande à tout propos ; le public lui-même, adoptant cette manière de faire, proclame comme une loi universelle que le rôle de l'acheteur est de marchander et celui du vendeur de tromper. Cependant le public blâme le commerçant d'être tel qu'on le force à être et le range pour toujours dans une catégorie inférieure de l'humanité. »

Mais Ruskin n'accepte pas ce jugement, il entreprend de réhabiliter le commerce ; il en montre la grandeur et en fait une fonction sociale exercée dans l'intérêt public d'abord :

« On trouvera que le commerce est une occupation qui mérite de devenir de jour en jour plus digne d'un gentilhomme qu'une situation où l'on se con-

tente de parler aux hommes ou de les tuer ; que dans le vrai commerce, comme dans la vraie prédication ou dans les combats, il doit nécessairement ou occasionnellement y avoir des pertes volontaires ; que le sentiment du devoir oblige parfois à subir la perte de quelques pièces blanches et même la perte de vies humaines ; enfin que le marché peut avoir ses martyrs aussi bien que la chaire, et le commerce ses héros aussi bien que la guerre.

» J'ai dit : « peut » avoir, et enfin de compte, « doit » avoir ses martyrs, mais ne les a pas encore eus, parce que les hommes d'un tempérament héroïque ont toujours été, dès leur jeunesse, dirigés vers d'autres champs d'action. On n'a pas su reconnaître ce qui de nos jours est peut-être le plus important de tous les champs d'action ; tandis que beaucoup, remplis de zèle, sacrifient leur vie en essayant de prêcher les enseignements de l'Évangile, très peu consentent à perdre une centaine de livres sterling pour mettre cet enseignement en pratique [1]. »

Depuis que ces lignes sont écrites, l'industrie et le commerce ont été réhabilités, mais peut-être pas à la manière que souhaitait Ruskin ; si le travail de ces professions n'est plus maintenant considéré comme une déchéance, c'est sans doute pour des raisons fort étrangères à son idéal.

---

1. *Unto this last*, § 20.

Et pourtant qui niera que le nombre augmente de ceux qui se préoccupent davantage de leur devoir et de leurs responsabilités sociales. Si la conception ruskinienne de l'entrepreneur demeure encore lointaine, doit-on dire pourtant que l'on ne s'éloigne pas de celle qu'il combattait ?

« Notons que la fonction du marchand est de pourvoir aux besoins de la nation. Il n'est pas plus de sa fonction de tirer de là un profit pour lui-même qu'il n'est de la fonction du prêtre de gagner des émoluments. Ceux-ci sont une adjonction due et nécessaire mais non l'objectif de sa vie, s'il est un véritable prêtre ; pas plus que l'honoraire n'est l'objectif de la vie d'un véritable médecin. Pour un véritable marchand, le bénéfice ne doit pas être non plus le but de la vie. Tous les trois, s'ils sont vraiment des hommes, ont une œuvre à faire sans considération du bénéfice, une œuvre à faire à tout prix, même pour le contraire du bénéfice. »

Le rôle du négociant, comme pourvoyeur de la nation revêt deux aspects que Ruskin souligne :

« Il doit d'abord connaître jusque dans leurs racines, si on peut ainsi parler, les qualités des choses dont il trafique, et les moyens de se les procurer ou de les produire ; il doit employer toute son habileté pour obtenir des marchandises en parfait état et de les distribuer à un prix d'autant plus réduit qu'elles sont plus nécessaires.

» Or, pour se procurer ou produire quoi que ce

soit, il faut nécessairement beaucoup de mains et de vies humaines. Le marchand devient donc, au cours de ses affaires, le maître et le gouverneur d'une grande masse d'hommes, et cela, bien qu'on ne l'avoue pas, d'une manière plus directe qu'un chef militaire ou un pasteur ; sur lui retombe ainsi en grande partie, la responsabilité du genre de vie que mènent ces hommes. Il est de son devoir de considérer toujours non seulement comment il doit produire sous la forme la plus pure et à meilleur marché ce qu'il vend, mais encore comment il doit organiser les différents emplois que nécessite la production ou le transport des marchandises, pour que ses employés en retirent le plus de bienfait possible. »

« Il y a deux points importants sur lesquels un marchand ne doit jamais transiger dans ses fonctions de « pourvoyeur » de la société : premièrement, la fidélité à ses engagements, cette fidélité rendant seule possible les opérations commerciales ; secondement, la perfection et la pureté de ses produits. Il doit affronter sans crainte toutes les formes de misère, de pauvreté et de labeur, plutôt que de faillir à un seul de ses engagements, plutôt que de consentir à aucune falsification de ses produits ou de les taxer à un prix injuste et exorbitant. »

La responsabilité qu'il a sur les hommes qu'il emploie donne à sa fonction un caractère paternel sur lequel Ruskin insiste :

« Il a vis-à-vis de ses subordonnés des devoirs de bonté et d'éducation qui complètent son rôle : il doit remplir vis-à-vis d'eux le rôle de protection des anciennes aristocraties vis-à-vis de leurs gens. »

Ruskin savait tout ce que ces affirmations ont d'étrange et d'original : il le confesse en un dernier paragraphe, non pas que par un aveu ingénu il veuille se faire pardonner la hardiesse de sa pensée, mais il entend marquer d'une dernière réflexion tout ce que ses idées contiennent de vérité vitale.

« Et pourtant, la seule chose étrange est que cela le paraisse, car tout cela est *vrai* non en partie ou seulement en théorie, mais vrai éternellement et vrai en pratique. Tout autre doctrine sur ces matières est fausse dans ses prémisses, absurde dans ses déductions et impossible à concilier en pratique avec le véritable progrès de la vie nationale. La vitalité que nous possédons encore comme nation ne se manifeste plus que par l'action de quelques esprits fermes et résolus, qui s'opposent de toutes leurs forces aux principes économiques que l'on enseigne aux foules, car ils savent que le triomphe de ces principes conduira la nation tout droit à sa ruine [1]. »

Ces idées, Ruskin les tient en partie de Carlyle : on sait que c'est lui qui le premier employa cette expression de « capitaines d'industrie » en y attachant

---

1. *Unto this last*, § 22 à 25, *trad. cit.*

ce sens à la fois autoritaire, paternaliste et éducateur que nous retrouvons chez notre auteur.

Mais en écrivant ainsi, il est bien de son temps ; la première édition des *Ouvriers européens* est de 1855. Cet appel au « bon patron » est courant à cette époque dans les milieux qui s'occupent de réforme sociale : c'est à ce moment que commence à Mulhouse avec les Dolffus tout le mouvement des institutions patronales. Cet appel, Ruskin le fait entendre à son tour avec la foi d'un Le Play : comme lui, il compare l'usine à une famille « caractérisée par la stabilité, la hiérarchie, l'autorité d'un chef librement respecté [1] ».

Sa confiance ne fut pas de longue durée : méconnu par les patrons, il se tournera bientôt vers les ouvriers et il semble qu'elle fut à son égard vraiment prophétique, cette phrase de Stuart Mill : « Avant que les classes supérieures eussent fait assez de progrès pour exercer convenablement la tutelle qu'on propose de leur donner, les classes inférieures en auraient fait beaucoup trop pour qu'on pût les gouverner ainsi [2] ».

---

1. Gide et Rist, *op. cit.*, p. 564.
2. Stuart Mill, *Principes d'Economie politique*, t. II, p. 311.

CHAPITRE VIII

L'éducation de la consommation.

« Il faut apprendre, disait Bastiat mourant, à envisager toutes choses au point de vue du consommateur ». Et M. Gide commentant cette suprême recommandation déclare qu'en cela « il n'a fait qu'exprimer le sentiment de l'économie politique libérale ». Mais, fidèle à ses principes, cette école n'avait pas cru nécessaire de prendre aucune mesure pour assurer ce règne du consommateur, se flattant que la libre concurrence y pourvoirait. Bastiat cependant allait plus loin : malgré son optimisme, il déclarait qu'il faut « donner, imposer au consommateur les responsabilités que comporte son pouvoir [1] ».

Ruskin dira la même chose, il prêchera aussi le devoir du consommateur, mais il le fera d'une manière plus complète et sans doute aussi plus hardie.

1. Gide et Rist, *op. cit.*, p. 393.

Il reprochait vivement à l'économie politique orthodoxe de ne s'en pas préoccuper davantage :

« C'est à cause de cette lacune (parmi beaucoup d'autres erreurs de ce genre) que j'ai déclaré que votre prétendue science de l'économie politique n'est pas une science ; car elle a précisément omis la branche la plus importante de son domaine, l'étude de la dépense [1]. »

Nous avons déjà rencontré dans l'analyse de ce que Ruskin appelle la valeur, des indications précises sur le rôle du consommateur ; mais il s'agit ici d'une organisation de la consommation qui serait le « but final » de l'économie politique. Qu'entend-il désigner par là ?

Le consommateur est responsable. L'auteur parle plutôt avec l'habitude qu'on lui connaît d'employer des termes abstraits des devoirs de la consommation. Que faut-il entendre par ce mot ?

Ruskin lui attribue un sens beaucoup plus étendu que n'ont coutume de le faire les économistes. Peu nous importe, pourvu que nous puissions nous rendre compte de ce qu'il enferme dans sa signification, et il s'en est expliqué assez clairement pour que nous n'ayons pas à craindre une méprise.

Le résultat de la production peut être utilisé de deux manières, soit comme capital, pour concourir à

---

1. *The Crown of Wild Olive*, § 77.

une nouvelle production, soit pour la consommation, c'est-à-dire pour servir à la satisfaction d'un besoin.

« Il y a deux espèces de vraie production : la semence et la nourriture, ou la production pour la *terre* et la production pour la *bouche* ; les gens avares pensent que ces deux productions ne sont destinées qu'au grenier, tandis qu'au contraire la fonction du grenier est tout intermédiaire et conservatrice et s'accomplit par la distribution ; autrement ce qu'il contient devient la proie du mildew ou la nourriture des rats et des vers. Et comme la production pour la terre n'est bonne que par l'espérance d'une moisson future, toute production essentielle est finalement pour la bouche et mesurée par la bouche. La consommation est donc, comme je l'ai dit plus haut, le couronnement de la production, et la richesse d'une nation doit être évaluée d'après ce qu'elle consomme [1]. »

Dire que la consommation est le couronnement de la production, et ajouter qu'une nation est riche de ce qu'elle consomme, n'est-ce pas étendre le mot consommation au delà de l'acte par lequel un être s'assimile les propriétés d'une richesse ? Il y a au moins une allusion à la répartition qui précède et, dans un certain sens, commande la consommation.

Mais voici qui est plus net : nous le savons, le but de l'activité des hommes est leur subsistance ; il faut

---

1. *Unto this last*, § 75.

que le résultat du travail économique soit d'entretenir la vie.

« La prospérité d'une nation est en proportion exacte de la quantité de travail qui s'y fait pour obtenir et mettre en œuvre les moyens de développer la vie. J'ai dit, notez-le bien : pour obtenir et mettre en œuvre, c'est-à-dire non seulement produire avec sagesse, mais aussi distribuer et consommer avec sagesse. Le langage ordinaire des économistes ferait croire que la consommation absolue n'est pas une bonne chose. Au contraire, la consommation absolue est la fin, le couronnement de toute production, et une sage consommation est un art beaucoup plus difficile qu'une sage production [1]. »

Pour comprendre ce que veut Ruskin, il faut se reporter à ce qu'il a dit de la valeur. On se souvient de la manière dont il la fait dépendre, dans certains de ses éléments tout au moins, de la personne même et de la vitalité du consommateur, et comme il la définit « la possession des choses de valeur par un homme de valeur ». Il faut éveiller chez le consommateur d'une richesse des facultés qui correspondent aux qualités de l'objet, afin de tirer de celui-ci sa pleine utilité.

L'acte du consommateur, ainsi précisé et individualisé, suppose dès lors une répartition convenable : il n'est pas indifférent que les richesses soient à la

1. *Unto this last*, § 72.

portée de n'importe qui ; elles doivent, dans une société bien organisée, être mises aux mains de qui les emploiera avec le plus de profit : « the right thing to the right man ».

Quand il emploie le mot consommation, Ruskin suppose donc une répartition préalable qui se soit inspirée de ces principes. Organiser la consommation, ce sera pour lui rechercher une méthode qui assure l'appropriation des biens à chacun selon ses besoins, mais aussi à chacun suivant ses capacités : il veut tirer du fruit du travail le meilleur rendement possible.

Parler d'organiser la consommation, c'est un bien grand mot, mais Ruskin ne va pas s'adresser à des contraintes : il découvrira simplement au consommateur sa responsabilité et lui prêchera son devoir. C'est beaucoup plus d'éducation qu'il s'agit que d'organisation : éducation des besoins, éducation de la dépense, voilà les deux termes de l'œuvre qu'il entreprend.

Mais auparavant, il en faut démontrer la nécessité. D'aucuns pourraient la nier qui n'auraient pas vu le fruit de la libre concurrence.

L'un des faits contemporains qui aient le plus frappé Ruskin et dont la généralisation déconcertait sa conscience de chrétien, est la persistance du paupérisme.

Qu'il y ait des pauvres dans la société, il ne songe

pas à s'en scandaliser : les inégalités inhérentes à notre nature ne sont pas un obstacle à l'ordre ; peu d'auteurs poussèrent aussi loin que lui l'amour des hiérarchies nécessaires. Cette variété se retrouve dans le monde économique : il est naturel que les mieux doués soient les plus forts et aussi les plus riches. Puisque leur supériorité leur crée des devoirs plus lourds et des responsabilités plus délicates, il faut qu'ils détiennent une part plus considérable de ces richesses qui sont un puissant instrument d'action sur les hommes.

Mais les inégalités ne sont pas le paupérisme.

Il ne s'agit plus ici d'une pauvreté qui n'a rien d'humiliant, mais d'une déchéance permanente qui met le pauvre dans l'incapacité de se procurer, malgré un travail régulier servi par une vigueur normale, l'indispensable minimum de biens qui doit lui assurer le maintien de cette existence sobre et honnête dont les Papes ont répété la promesse faite par Dieu au premier représentant de l'humanité.

Que des individus dont la santé est médiocre ou l'intelligence débile, soient mis dans l'impossibilité de gagner leur pain, on peut le déplorer, mais c'est là un fait dont on ne saurait s'indigner. Les êtres infirmes et incapables, inaptes au travail, sont une charge sociale qui incombe à la charité, témoin permanent de la fraternité des hommes.

Mais que des êtres forts et vigoureux ne soient pas

capables de gagner leur vie, pressurés par une concurrence sans frein, victimes d'une société économique qui ne connaît que le droit du plus fort, c'est un abus contre lequel la justice proteste ; que des pauvres, faute d'un travail rémunérateur, meurent de faim au milieu d'une cité où les vivres abondent, c'est là un démenti formel donné à ses croyances par une société qui se prétend chrétienne.

Contre ce crime s'est élevée, originale et violente, la protestation de Ruskin. Une large tache de sang marque dans ses ouvrages le récit banal — simple reproduction d'un fait divers recueilli au hasard d'un journal — du décès d'un pauvre cordonnier de 58 ans, mort de faim et de misère. Le compte-rendu de l'enquête publié d'après le *Morning Post* y est imprimé en rouge parce que, déclare l'auteur, « les faits eux-mêmes sont écrits en cette couleur dans un livre où chacun d'entre nous, lettré ou non, aura quelque jour à lire sa propre page. » L'enquêteur conclut, après avoir noté « la nature douloureuse de l'espèce », à une « mort d'inanition causée par le manque d'aliments et du nécessaire ordinaire de la vie, et aussi par défauts de soins médicaux » [1].

Ce malheureux pourtant ne restait pas inactif, il réparait des chaussures, achetant de vieilles paires usagées pour les revendre après les avoir rapetassées.

---

1. *Sesame and lilies*, § 36.

Mais prolongé tout le jour et fort tard dans la nuit, ce travail, trop épuisant sans être rémunérateur, le laissa un soir d'hiver mourir de faim [1].

Ruskin s'en indigne et reproche à ses concitoyens de mépriser la compassion et la pitié, « sinon, dit-il, un tel fait divers serait aussi impossible dans un pays chrétien qu'est autorisé un assassinat prémédité sur la voie publique. » Mais ce pays n'a plus rien de chrétien qu'une religiosité tout extérieure qui se complait aux chants de l'orgue et à la volupté mystique de l'encens, tandis que les cœurs des fidèles sont incapables de se laisser toucher.

« Accomplir un acte de droiture chrétienne tout ordinaire, l'accomplir en bon anglais parole ou acte, faire de la loi chrétienne la règle de vie et fonder les actions et les espoirs du pays là-dessus, nous savons trop bien ce que devient notre foi pour cela [2] ».

Si la cause première de ce désordre païen de la société est l'affaiblissement de l'esprit chrétien, la cause prochaine en est dans une organisation économique défectueuse. Ce qui fait, pour Ruskin, l'im-

---

1. Ruskin qui aime l'éloquence des contrastes, publie en note le compte rendu, tiré du même journal, d'une fête mondaine dont le menu et les toilettes font, avec le sinistre récit du texte, une lamentable antithèse. La note a gardé la correction froide des caractères noirs.

2. *Sesame and lilies*, § 37.

portance de l'étude détaillée de la consommation, c'est que c'en est précisément le désordre qui doit porter la responsabillté du paupérisme.

Dans une société où règne la liberté économique, l'appropriation des fruits du travail se fait sans autres règles que celles qui s'établissent spontanément sous la pression de la concurrence. L'achat se fait au gré des appétits et des goûts individuels, selon les caprices tumultueux de la mode, sans que personne prenne garde aux répercussions de ses actes sur l'état du marché.

Dès qu'il a donné en bonne monnaie la valeur d'un objet, l'acheteur se prétend le droit d'user de celui-ci ou de le détruire comme il l'entend ; il en fait, dès qu'il le possède, bon marché sans s'inquiéter qu'il est peut-être le résultat de longues heures d'un travail pénible.

Ruskin, nous le savons, prêche le respect du travail, il considère comme un crime d'en gaspiller les fruits ; et pourtant, un certain luxe n'est-il pas ce gaspillage ? N'est ce pas le fait d'un homme qui dissipe pour jouir, qui consomme pour lui-même, à son profit égoïste et exclusif, plus de richesses ou de services que son travail n'en pourrait produire.

Il se manifeste alors un déséquilibre dont nous avons déjà parlé.

Pourtant n'est-ce pas dans la répartition et la consommation, domaines où la liberté est souveraine, que les harmonies économiques doivent se mani-

fester surtout ? L'économie politique met à la disposition du consommateur les objets nécessaires à la satisfaction de ses besoins, elle n'a pas à aller au delà ; c'est bien l'individu maître de ce qui lui appartient qui est juge de l'opportunité de ses actes. Les investigations de la science n'ont-elles pas à s'arrêter devant cette liberté souveraine ?

Ainsi l'ont pensé les économistes orthodoxes ; plus encore dans la consommation que dans la production ils proclament le règne de la liberté : laisser faire, et le jeu des lois économiques amènera la production à suffire à la demande. Dans un régime de liberté absolue, les besoins seraient satisfaits, les appétits n'auraient qu'à s'affirmer pour être obéis : le consommateur est un roi qui n'a qu'à se laisser servir.

Ces économistes ne se sont demandé ni s'il était bon, ni s'il était possible d'organiser la consommation, ils croyaient à son infaillibilité. Mais la solidarité des hommes est telle que les actes les plus insignifiants en apparence se sont révélés parfois cruellement destructeurs. La liberté des forts a été la ruine des faibles.

On a depuis compris le rôle de la consommation et des auteurs aujourd'hui en font la base de l'économie politique : la consommation organisée et par conséquent disciplinée, maîtresse du marché et inspiratrice de la production, telle est l'idée fondamentale de ceux qui, avec l'école de Nîmes, voient, dans la

coopération, le type futur de l'organisation sociale.

Avant de faire porter au désordre de la consommation la responsabilité du paupérisme, il importe d'écarter un doute. L'équilibre peut-il se maintenir entre le chiffre de la population et l'abondance des réserves nourricières ?

Le nombre des habitants qui peuplent la terre va croissant ; la production augmente aussi, mais correspondra-t-elle toujours aux besoins des hommes ? Ne faut-il pas voir dans le phénomène du paupérisme un indice que les subsistances deviennent insuffisantes pour le nombre des consommateurs et que la la mort par inanition, loin d'être le fait monstrueux que l'on imagine, ne serait que l'accomplissement cruel peut-être, en tous cas inévitable, d'une loi naturelle qui éliminerait ainsi de la vie tous ceux que la terre est trop pauvre pour nourrir?

Malthus l'avait prétendu : « Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, s'il ne peut obtenir de moyens d'existence de ses parents auxquels il peut justement les demander, et si la société ne peut pas utiliser son travail, n'a pas le moindre droit à la plus petite portion de nourriture, et en réalité il est de trop sur la terre. Au grand banquet de la nature il n'y a pas de couvert mis pour lui. La nature lui commande de s'en aller, et elle ne tarde pas à mettre cet ordre elle-même à exécution [1]. »

1. Malthus, *An essay on the Principle of Population.*

Bien que cette phrase trop nette ait disparu dès 1806 de la troisième édition de cet ouvrage, Malthus n'a pas cessé de prédire que la population viendrait à pulluler d'une façon qui en compromettrait la subsistance. Son pessimisme s'affirme lorsqu'il fait de cette inquiétante prévision un danger immédiat qui menace à une échéance prochaine les nations civilisées, tandis qu'elle atteint déjà les peuplades sauvages qui ne savent pas, par des mesures que la prudence conseille quand la nature ne les impose pas, prévoir les inconvénients redoutables de la surpopulation.

L'exposé de ce qu'il appelle les lois de la Providence, nous a montré que Ruskin pose en axiome que Dieu a fait la terre assez fertile pour nourrir toutes les multitudes, à condition pourtant que celles-ci sachent organiser leur travail : toute misère est le signe d'une erreur ou l'infaillible témoin d'une paresse.

C'est donc dans la conception des rapports de Dieu avec le monde créé que Ruskin puise ses affirmations optimistes. Malthus donnait au père la responsabilité de la surpopulation ; il faisait à l'homme un devoir de ne pas procréer s'il ne possédait pas de quoi entretenir une famille ; Ruskin affirme que Dieu ne crée pas d'êtres pour qui il n'y aurait pas moyen de vivre ; car le travail est fécond ; et s'il y avait une organisation économique plus complète et mieux adaptée à la nature des choses, le travail des hommes suffirait à les faire vivre tous.

« Il n'y a pas encore et il n'y aura pas, pendant des siècles encore, de véritable surpopulation dans le monde. Mais une surpopulation locale ou plus exactement une densité de population qu'il est impossible d'entretenir dans les circonstances actuelles, faute de prévoyance et de machines suffisantes, s'affirme nécessairement sous la pression de la concurrence [1]. »

* * *

Si la consommation au sens où l'entend Ruskin est ainsi coupable, à quelle puissance faut-il faire appel pour l'amender ? Doit-on se contenter de vagues récriminations ou faut-il proposer un plan de réformes dont on chargera l'État — le grand sauveur — de risquer l'application ? Ne serait-ce pas dans l'une et l'autre hypothèse faire aveu d'impuissance ou remettre à un très lointain avenir l'amélioration du sort des pauvres ? L'auteur d'*Unto this last* préfère une autre solution : il va tenter de montrer aux consommateurs leurs responsabilités et leurs devoirs : il va entreprendre leur éducation.

Souvent les besoins sont dénaturés, pervertis, et c'est une première cause des erreurs de la consommation : la satisfaction d'habitudes parfois vicieuses et nuisibles va gaspiller du travail qui aurait pu être employé à autre chose et va corrompre celui qui en

---

1. *Unto this last*, § 53.

est victime dans sa santé, peut-être aussi dans sa moralité. Il faut donc d'abord revenir à une saine appréciation des besoins, conforme au plan de Dieu, afin de rentrer dans l'ordre de la Providence, condition indispensable pour tirer de la terre le maximum de ressources.

Il y a une hiérarchie des besoins, il faut apprendre au consommateur à satisfaire les besoins essentiels avant les besoins de luxe ; il faut tenter une éducation de son goût, afin qu'il préfère les produits de bonne qualité à la camelote, les objets vraiment utiles au superflu. Cette éducation des besoins est la clef d'une bonne économie de la consommation.

Il faut aussi apprendre aux hommes à se servir de ce qui est mis à leur disposition, afin qu'ils tirent des richesses qu'ils consomment le plus d'utilité possible ; ils correspondront mieux ainsi à cet idéal de vie puissante et riche que s'était fait Ruskin.

Mettre un ordre dans les besoins, donner à certains d'entre eux une satisfaction plus complète, bannir certains autres inutiles ou nuisibles : telles sont les bases d'une organisation de la consommation.

Mais ne vaut-il pas mieux chercher avant tout à créer de nouveaux besoins ? Ne doit-on pas dire que c'est là tout le progrès économique ?

L'invention d'un besoin nouveau n'est pas, selon notre auteur, un bienfait social, parce qu'il est un besoin factice et superflu. L'homme qui accroît ses besoins se prépare des souffrances s'il ne peut les

satisfaire, car faute de sobriété, il risquera de devoir sacrifier à ces appétits superflus, souvent tyranniques, la satisfaction des besoins primordiaux. Il faut reconnaître une hiérarchie dans les besoins ; quand les premiers seront largement obéis, alors seulement nous pourrons peut-être songer à en découvrir d'autres. Les besoins dits de luxe ne sont qu'une déviation fallacieuse des aspirations légitimes de notre nature ; Ruskin les considère comme une perversion acquise plutôt que comme un progrès.

On suppose généralement, répète-t-il, « que l'invention d'un besoin est un bienfait pour une nation. Mais le fait est que le véritable bienfait est d'éteindre un besoin — de vivre avec aussi peu de besoins que possible... et de ne rien gaspiller de ce qui nous est donné pour y pourvoir ». Et que l'on n'aille pas voir là une conception diminuée et appauvrie de la vie : ce n'est point une sorte d'ascétisme que prêche ici Ruskin. C'est au contraire parce qu'il veut la vie saine, puissante et joyeuse qu'il réclame que l'on s'en tienne, d'abord, aux indications de la nature ; s'il faut réduire la quantité de nos besoins, c'est pour donner une satisfaction plus complète à ceux qui sont la condition de notre santé physique et de notre équilibre moral. L'alcool et le tabac sont des nécessités universelles : en quoi font-ils la vie plus intense ? Que de gens sacrifient, pour se les procurer, la qualité de leur nourriture, l'hygiène de leur logement !

« Un goût sain, déplore-t-il, pour la propreté

et l'air pur est l'une des dernières acquisitions de l'humanité. Il n'y a pas encore beaucoup d'Européens, même dans les hautes classes, qui aient un pur et droit amour de l'air frais [1] », l'une des conditions essentielles de la santé et de la joie de vivre. N'est-il pas vrai d'ailleurs qu'il y a un plaisir attaché à la satisfaction de tout appétit nécessaire à l'entretien de notre existence? C'est ce plaisir qu'il faut enseigner aux hommes ; il n'en est pas de meilleur pour qui sait le comprendre ; il n'en est pas non plus qu'il soit, avec un peu de soin et d'économie, plus facile de se procurer.

Un besoin nouveau est un besoin de luxe que seuls quelques privilégiés satisfont, il n'est pas vraiment utile à la société.

Ce n'est pas cependant que son invention ne témoigne d'une activité dont on ne peut pas dire qu'elle soit malfaisante ; elle pourrait, cependant, être plus utilement employée.

« Une nation gaspille son temps et son travail d'une manière directe quand elle invente un nouveau besoin d'une espèce frivole, et encore l'invention d'un tel besoin peut être le signe d'une saine activité, et le travail enduré pour satisfaire le nouveau besoin peut conduire d'une manière indirecte à des découvertes utiles ou à de nobles arts. [2] »

---

1. *Time and Tide*, § 18.
2. *A Joy for ever*, § 138.

Il ne faut donc pas se montrer d'une intransigeance exagérée ; à vouloir proscrire le luxe, on s'exposerait à arrêter le progrès.

« Il ne faut pas décourager une nation dans ses fantaisies, quand elle est ou trop faible ou trop légère pour être poussée à l'activité par autre chose que des fantaisies ou quand elle a pourvu d'abord à ses affaires importantes[1]. »

Il faut seulement tenir compte de cette règle qui s'impose à la consommation et que Ruskin n'a cessé de proclamer, à savoir qu'il faut satisfaire d'abord les besoins les plus impérieux.

« La fabrication des objets de luxe, que ce soit pour la nation ou pour l'individu, doit être achetée au prix du travail soustrait à la production de choses utiles ; et aucune nation n'a droit de les tolérer jusqu'à ce que les pauvres soient confortablement logés et nourris[2]. »

Éducation du consommateur dans ses besoins et dans sa dépense, tels sont les deux points de la prédication de Ruskin sur le chapitre qui nous occupe.

La richesse est une puissance : tout consommateur parce qu'il ne peut vivre dans nos sociétés complexes qu'en se procurant le produit du travail d'autrui,

---

1. *A Joy for ever*, § 138.
2. *A Joy for ever*, § 138.

l'exerce par les achats qu'il fait ; l'acheteur a donc une responsabilité, des devoirs.

« Toutes les fois, dit-il, que nous dépensons de l'argent, nous faisons évidemment travailler des gens, c'est là la signification de « dépenser de l'argent[1] ».

Faire travailler des gens, n'est-ce pas assumer une certaine part de responsabilité dans les conditions de leur travail, et régler la direction de leur activité, leur faire accomplir ce que veut notre caprice. Mais, se récriera-t-on, c'est là confondre étrangement le rôle du chef d'entreprise ou du producteur avec celui du client ; acheter la marchandise manufacturée, n'est-ce pas souvent abdiquer ses préférences pour se soumettre au goût du fabricant? Le choix sur un marché ou dans un magasin est toujours limité ; il ne dépend pas de nous de diriger, comme nous l'entendons, le travail.

Tel n'est pas l'avis de Ruskin. Sans doute il savait l'entrepreneur obligé de se conformer à la mode et de deviner le goût de la clientèle, faute de quoi celui-ci s'expose à vendre à perte. Mais il va plus loin.

Puisque en dépensant de l'argent nous faisons travailler des ouvriers, nous en devons tirer cette conséquence que « toutes les fois que nous dépensons une guinée, nous procurons à un nombre égal de personnes un sain entretien pour un temps donné.

---

1. *A Joy for ever*, § 48.

Mais par la manière dont nous la dépensons, nous dirigeons entièrement le travail de ces personnes durant ce temps. Nous devenons leurs maîtres ou leurs maîtresses et nous les forçons à produire, dans une certaine période, un certain article[1] ».

Nous assumons vraiment la responsabilité de l'activité de ces êtres qui sont ainsi momentanément sous nos ordres car, dit Ruskin :

« Tout travailleur que vous employez est réellement votre serviteur : de près ou de loin, qu'il soit soumis immédiatement à vos ordres ou qu'il agisse pour satisfaire un caprice que vous lui avez exprimé par intermédiaire... tous sont sous cette lourde domination de l'or. La couturière qui confectionne la robe est votre servante, aussi bien que la femme de chambre qui vous l'ajuste. »

Cette responsabilité est partagée avec l'entrepreneur, mais lui aussi dépend de nous puisque nous le payons, et, s'il a la direction technique du travail, c'est pourtant nous qui « commandons » l'article, libres d'acheter à notre gré des substances destructives ou des produits qui seront réellement des valeurs au sens où l'entend Ruskin.

Cette responsabilité du consommateur est générale; elle peut varier de degrés, car tous n'ont pas la même puissance; mais si Ruskin prêche aux riches de veiller à l'emploi de leur fortune, il n'a garde d'ou-

---

1. *A Joy for ever*, § 49.

blier ceux qui, pour dépenser moins, n'en ont pas pour cela droit à dépenser sans prudence.

« Il est temps, affirme Ruskin dans *The Crown of Wild Olive,* que nous fassions de la manière de dépenser leur salaire un sujet officiel d'instruction pour les ouvriers [1]. » Il réclame ce qu'on appellera plus tard l'enseignement ménager; et son vœu sera accompli puisque cet enseignement figure maintenant aux programmes d'éducation. Et comme ce sont des gentlemen qu'il a dans son auditoire, il leur rappelle leurs devoirs et leur influence et leur déclare que, bon gré mal gré, leurs exemples donnent au peuple cette instruction.

« Vous faites, Lords d'Angleterre, à l'augmentation des salaires que vous donnez aux pauvres, cette objection qu'ils les dépensent, dites-vous, sans réflexion. Rendez-leur donc compte des salaires qu'ils vous donnent et montrez-leur par votre exemple comment dépenser les leurs, jusqu'au dernier liard, avec prudence [2]. »

« Perdre de l'argent mal est souvent un crime, mais le mal gagner en est un plus grand et le dépenser mal le plus grand de tous [3]. »

Cette prudence dans la dépense, Ruskin ne cesse de la recommander, surtout aux riches ; mais va-t-il condamner le luxe? Il y a un luxe qui est raison-

---

1. *The Crown of Wild Olive,* § 148.
2-3. *The Crown of Wild Olive,* § 147.

nable et bon, une décence de l'habillement et une élégance de vie qu'il faut souhaiter ; et ce n'est pas parce que tous ne peuvent y atteindre qu'il faut en contester le droit à ceux qui peuvent se le procurer ; Ruskin est trop ami de la splendeur, de la beauté pour condamner ce luxe-là, et d'ailleurs il n'est pas le moins du monde égalitariste. « Vous pouvez, jusqu'à un certain point, dit-il à un auditoire féminin, user de leur travail pour votre plaisir. N'oubliez pas que je ne fais pas d'affirmations générales contre la splendeur de vêtements, ou la pompe des accessoires de la vie ; au contraire, il y a beaucoup de raisons de penser que nous n'attachons pas à présent assez d'importance aux beaux vêtements, comme l'un des moyens d'influer sur le goût et le tempérament général [1]. »

« Je ne vous dis pas, ajoute-t-il, que vous ne deviez pas quelquefois penser à vous seules et vous faire aussi jolies que vous le pouvez. » Il faut seulement veiller à ne pas se méprendre sur les conséquences de ce luxe ; il faut voir combien il est coûteux.

« Ne confondez pas la coquetterie avec la bienfaisance, et ne vous abusez pas à penser que toutes les parures que vous pouvez porter sont autant de placé dans la bouche affamée de ceux qui sont au-dessous de vous... Ces belles robes ne veulent pas

1. *A Joy for ever*, § 52.

dire que tant a été placé dans leurs bouches, mais que tant a été retiré de leurs bouches. [1] »

Il ne suffit donc pas pour avoir rempli tout son devoir d'acheteur d'avoir payé un juste salaire à ces ouvriers que nous faisons travailler pour nous :

« L'article que nous faisons confectionner peut être utile et durable, il peut être éphémère et sans utilité — il peut être utile à la communauté tout entière ou ne servir qu'à nous-même. Et notre égoïsme et notre folie ou notre vertu et notre prudence se témoignent non par notre dépense de monnaie, mais par ce fait que nous la dépensons pour le mal ou pour le bien ; et nous sommes sages et bienveillants, non en entretenant un certain nombre de personnes pour une période donnée, mais seulement en exigeant d'elles de produire durant ce temps, la sorte de chose qui sera utile à la société, au lieu de celles qui ne sont utiles qu'à nous-mêmes [2]. »

Ainsi, explique Ruskin, vous êtes une jeune dame qui faites travailler un certain nombre de couturières : si vous leur commandez quelques robes simples et avantageuses, dont vous porterez l'une et dont vous donnerez les autres à de pauvres petites filles qui n'en ont pas, vous dépensez votre argent d'une manière qui n'est pas égoïste. Mais si vous vous

---

1. *A Joy for ever*, § 50.
Joy for ever, § 49.

faites faire de riches robes de bal « qui ne vêtiront personne que vous et que vous ne pourrez porter à plus d'un bal », vous dépensez en égoïste.

« Vous avez entretenu, dans les deux cas, le même nombre de personnes ; mais dans le premier cas, vous avez dirigé leur travail au service de la communauté, et dans l'autre vous l'avez consommé entièrement pour vous-même ».

Ruskin veut démontrer à son auditoire qu'il ne suffit pas de dépenser largement ses revenus pour accomplir un rôle bienfaisant dans le monde et qu'il ne suffit pas de « faire aller le commerce ».

« Des esprits superficiels, parce qu'ils voient que quand ils dépensent leur argent, ils donnent toujours un emploi à quelqu'un, et par suite font du bien, pensent et disent que la manière dont ils dépensent est indifférente, et que leur luxe, apparemment égoïste, ne l'est pas en réalité et fait juste autant de bien que s'ils donnaient toute leur monnaie, et peut-être même plus de bien. »

Cela n'est pas exact, car de cette collaboration, ne fût-elle que passagère, il restera des traces ; elle a été cause d'un bienfait social ou d'une misère accrue ; il faut savoir reconnaître, dans les désordres que nous déplorons, les conséquences de nos actes. Ruskin apprend au consommateur à faire son examen de conscience et à lire dans l'enchevêtrement des relations économiques le travail de corruption de ses insouciances ou de ses caprices.

« La véritable signification politico-économique de chacune de ces belles toilettes, la voici : vous avez eu un certain nombre de personnes placées pour un certain nombre de jours entièrement sous votre autorité, par les plus rigoureux des maîtres d'esclaves : le froid et la faim ; et vous leur avez dit : « Je vais vous nourrir et vous vêtir et vous donner du combustible pour tant de jours ; mais durant ces jours vous travaillerez pour moi seul : vos petits frères ont besoin de vêtements ; mais vous allez n'en faire aucun pour eux ; votre amie malade a besoin de vêtements, mais vous n'allez en faire aucun pour elle ; vous, vous-même aurez bientôt besoin d'un autre vêtement plus chaud, mais vous n'en ferez pas même pour vous. Vous ne ferez rien que de la dentelle et des roses pour moi ; pendant cette quinzaine qui vient, vous travaillerez aux modèles et aux pétales, puis je les froisserai et les détruirai entièrement en une heure.

» Vous allez peut-être répondre : il peut n'être pas particulièrement bienveillant d'agir ainsi, et nous ne le prétendrons pas, mais, quoi qu'il en soit, nous ne faisons pas de mal en prenant leur travail si nous leur payons leur salaire ; dès que nous payons pour leur travail, nous y avons droit[1]. »

« Non, mille fois non, s'écrie Ruskin ; le travail que vous avez payé devient vraiment, par l'acte d'achat, votre propre travail : vous avez acheté les

1. *A Joy for ever*, § 51.

mains et le temps de ces travailleurs ; ils sont, en droit et en toute justice, vos propres mains, votre propre temps. Avez-vous le droit de dépenser votre temps, de travailler de vos propres mains uniquement pour votre seul avantage ? bien plus quand par l'achat, vous avez investi votre propre personne de la force des autres et ajouté à votre propre vie une part de la vie des autres ? »

Voilà une manière originale de présenter la responsabilité de l'acheteur. Idée féconde dont les Ligues de consommateurs en Amérique et les Ligues sociales d'acheteurs ont tiré toute une méthode d'action, tout un programme d'interventions dans les conditions du travail. Idée neuve encore au temps de Ruskin et qui marque très spécialement la pénétration avec laquelle il a su analyser des phénomènes que l'on avait jusqu'alors un peu dédaignés.

Il ne proscrit pas le luxe, mais il le veut modéré assez pour demeurer de bon aloi et de bon exemple, il le veut éducateur ; il veut surtout qu'il ne soit pas égoïste : que les caprices du riche ne soient pas une torture pour le travailleur ; et c'est pour cela qu'*Unto this last* se termine par ces conseils précis : « Dans tout achat, considérez, premièrement, la condition d'existence que vous faites au producteur de ce que vous achetez ; secondement, si la somme que vous avez payée est juste pour le producteur, et si la proportion due en est remise entre ses mains ; troisièmement, dans quelle mesure vous pourrez faire un usage pur, en nourriture, science ou joie, de ce que vous avez acheté. »

CHAPITRE IX

Le rôle de l'État.

Nous n'avons pas vu souvent Ruskin, au cours de cette étude, se tourner vers l'État et faire appel au pouvoir pour apaiser un conflit dans lequel le fort a trop facilement raison du faible et établir un équilibre nécessaire au but que poursuit la société économique. On lui a cependant fait grief d'un socialisme aristocratique et autoritaire. Son œuvre est assez variée pour que l'on y trouve çà et là des textes qui légitimeraient ce reproche. Mais n'est-il pas plus équitable de le juger sur ses idées directrices, sur ses tendances permanentes plutôt que sur des à-côtés de minime importance et des exagérations de polémique ?

Le remède aux maux qu'il constate, c'est surtout dans la bonne volonté individuelle et dans l'effort collectif des associations qu'il veut le découvrir. Sa prédication s'adresse surtout aux individus. Ce sont

les patrons et les capitalistes, les ouvriers et les consommateurs que tour à tour il essaie de convaincre de leur devoir social ; il attend, de leur bonne volonté et de leur effort, la disparition du paupérisme et une répartition plus équitable des biens économiques et des fatigues que requiert leur création.

Il n'est pas pour cela — tant s'en faut — un individualiste : il sait, lorsqu'il en est besoin, faire appel au pouvoir et aux associations corporatives. Peut-être pensera-t-on qu'il dénature le rôle de la puissance publique, car il veut que pouvoir soit providence — et cette conception du gouvernement où l'on retrouve encore l'influence des idées bibliques, paraît se concilier mal avec l'administration impersonnelle des États modernes.

Le rôle d'intervention de la puissance publique n'avait été ni indiqué ni discuté par les premiers économistes : l'optimisme aboutit à la doctrine du laisser-faire et la seule chose que l'on demande à l'État, c'est l'abstention. Qu'avec Adam Smith on plaide le laisser-faire à l'aide d'arguments surtout économiques ou que l'on dénonce dans toute substitution de l'État aux individus une victoire, condamnable, de la force sur la liberté, ainsi que le faisait Bastiat ; que l'on en fasse un débat économique ou une question de métaphysique politique, c'est toujours à la défense de la liberté et des droits de l'individu que

l'on aboutit : on professe une méfiance de principe à l'égard de l'État dont l'intervention apparaît au moins inutile, sinon néfaste.

Comme bien des socialistes d'État, avec lesquels d'ailleurs il n'a guère que ce trait commun, Ruskin en fait une simple question de politique et de pratique. Nous l'avons vu se déclarer nettement libre-échangiste et refuser toute intervention douanière ; en politique intérieure, il s'affirme hostile à une telle attitude : il estime que la puissance publique ne peut pas assister inactive aux désordres qu'il a stigmatisés.

Le premier devoir d'un gouvernement est de faire régner l'ordre. Mais, pour Ruskin, il n'est pas d'ordre sans justice : il ne veut pas d'un ordre tout extérieur, ordre de la rue et du forum ; il veut qu'il règne aussi à l'atelier, au comptoir, partout où les hommes engagent des relations. L'État est le gardien de la justice ; son premier devoir est d'intervenir où elle risque d'être violée.

Intervention non point seulement négative ; l'État ne se bornera pas à empêcher le mal ; mais il devra provoquer le bien et se substituer aux initiatives privées si elles sont impuissantes. Dans tous les domaines, Ruskin lui fait un devoir de suppléer au défaut des individus, de montrer l'exemple du courage et de la loyauté, de les rendre, par sa concurrence, possibles. Ici encore, la puissance crée des devoirs.

Cette intervention se manifestera sous une forme paternaliste : le gouvernement n'est-il pas, d'une certaine manière, l'éducateur en même temps que le protecteur des citoyens ? Ruskin l'affirme : il veillera donc à ce que rien ne vienne mettre obstacle à l'épanouissement de la vie des individus chacun dans son cadre et à sa place ; il encouragera les initiatives utiles et les suggérera au besoin, protégeant toutes les faiblesses et fournissant à toutes les qualités l'occasion de se déployer.

Le devoir du gouvernement est de corriger l'initiative privée ou de la suppléer chaque fois que, par ses erreurs ou son impuissance, celle-ci risque de compromettre la sécurité générale. On admet que l'État, protecteur des individus, empêche un homme de brutaliser son prochain. Ne faut-il pas aussi réclamer de lui — puisque l'exploitation du territoire intéresse l'ordre général — qu'avec discrétion et en respectant tous les droits individuels, il surveille la gestion des propriétés.

« L'action légitime d'un État concernant son territoire est d'en garantir la possession en divers lots, selon leurs désirs et leurs capacités reconnues, à ceux de ses citoyens qui méritent de se la voir confiée ; et, après l'avoir ainsi assurée à chacun, de n'exercer sur la manière dont il la traite que cette surveillance que l'État doit aussi à la manière dont il traite sa femme et ses serviteurs, lui laissant le plus souvent toute liberté, mais intervenant en cas de mauvaise

gestion caractérisée ou d'abus de pouvoir [1]. »

Cet interventionnisme ne se borne pas à une simple surveillance. Gardien de la justice, il est une forme de l'honnêteté qu'il se doit à lui-même de protéger d'abord, c'est la loyauté en affaires.

Les premières lois qu'il faudrait promulguer seraient destinées à prévenir « toutes espèces de vol, mais surtout de ces méthodes de vol dissimulées sous une apparence d'honnêteté ; et de toutes les méthodes occultes, surtout la fabrication et la vente de produits de mauvaise qualité [2]. »

Stuart Mill n'avait pas dit autre chose. A son avis et c'est encore un point sur lequel Ruskin se rencontre avec lui, « commercer est un acte social », par suite « tout commerçant encourt la juridiction de la société ». Et il se pose comme l'auteur de *Time and Tide* la question « de savoir quelle somme de contrôle est admissible pour empêcher la fraude par falsification, ou jusqu'à quel point on doit imposer aux maîtres des précautions sanitaires ou des arrangements pour protéger les ouvriers employés à des occupations dangereuses [3] » ; et conclut à la légitimité incontestable d'un tel contrôle.

Ce principe admis, il faut proposer un moyen

---

1. *Time and Tide*, § 151.

2. *Time and Tide*, § 76.

3. Stuart Mill, *De la Liberté*. Trad. franç. par Dupont-White, 1860, p. 174.

de réprimer la fraude. Mais comment la découvrir ? Comment surtout fixer l'étalon qui servira de terme de comparaison ? Ruskin ici réclame l'aide des associations de producteurs; ce sont les guildes, les corporations organisées qui auront la mission de le déterminer et ceci, avoue notre auteur, « exigera beaucoup de simplicité dans les formes et les sortes d'articles mis en vente ». Le progrès pourtant ne s'en trouvera pas arrêté ; mais les variétés nouvelles auront à être soumises à la guilde et approuvées par elle, puis elles seront l'objet d'une annonce officielle et publique, « et toute réclame ou toute proclamation personnelle de la part des commerçants, absolument interdite, autant que le fait de causer toute autre espèce de bruit ou de trouble [1]. »

Législation bien draconnienne, et mortelle à l'initiative privée ; n'est-ce point par elle retomber dans ces réglementations étroites et surannées dont les antiques corporations avaient encombré l'industrie ? Non pas, car ces dispositions sont d'une portée restreinte : elles n'atteignent que ceux qui s'y soumettent de leur plein gré, ajoutant simplement ainsi la garantie officielle de l'État à la loyauté professionnelle des corporations.

« Cette loi n'aura de force que sur les commerçants que je suppose s'être réunis volontairement pour mettre en pratique un meilleur système de com-

1. *Time and Tide*, § 78.

merce. Hors de leur guilde, ils auront à laisser le fripon bluffer et mentir à son gré et le public se laisser duper tant qu'il le voudra [1]. Tout ce qui est nécessaire est que ledit public puisse connaître clairement les boutiques où il pourra se procurer les articles garantis, et aussi clairement celles où il achète à ses risques et périls. [2] »

Ruskin a proposé ailleurs l'établissement d'une marque de fabrique, sorte de label — tel celui qu'essaient d'établir les Ligues sociales d'acheteurs — garantissant la qualité du produit qui en serait revêtu. Ce label devrait être une marque officielle, témoin de la garantie de l'État; et pour assurer une fabrication à l'abri de tout reproche, pourquoi celui-ci n'entreprendrait-il pas de concurrencer l'industrie privée? Avec une belle confiance, Ruskin en propose l'essai :

« Parmi les nombreuses faveurs que je vais réclamer de notre gouvernement paternel quand nous l'obtiendrons, sera celle-ci : qu'il fournisse ses petits enfants de bon papier à dessin. Vous n'avez rien à faire qu'à autoriser le gouvernement à établir une

1. Voici les deux raisons que donne Ruskin de laisser cette liberté commerciale : « Il est toujours nécessaire, en édictant une loi sévère, de laisser une soupape de sûreté pour le dégagement du vice impossible à réprimer ; » garder à l'intérieur de ces organisations des éléments corrompus risquerait de tout compromettre. Puis il faut laisser se déployer l'initiative, mère du progrès : une réglementation trop étroite s'oppose à toute invention : tout le monde y perdrait (*Time and Tide*, § 79).

2. *Time and Tide*, § 79.

manufacture de papier, sous la direction de l'un de nos principaux chimistes qui aurait la responsabilité de la sécurité et de la perfection de tous les procédés de la fabrication. L'estampille du gouvernement, au coin de votre feuille de papier à dessin, fait en perfection, vous coûterait un shilling, ce qui ajouterait quelque chose au revenu public... Il n'y a pas besoin d'établir dans l'espèce un monopole ou une restriction ; laissez les fabricants de papier lutter avec le gouvernement, et si les gens préfèrent épargner leur shilling et courir la chance, laissez-les faire. Seulement, l'artiste et l'acheteur pourront alors avoir la garantie de bonne matière et ils ne l'ont pas maintenant [1]. »

Si le pouvoir d'intervention et d'initiative de l'État est aussi considérable, non seulement quant à l'exercice du droit de propriété, mais aussi dans le commerce et l'industrie, dans l'éducation, dans la fixation du taux des salaires, c'est que Ruskin se fait de son rôle une conception très éloignée de celle de « l'État gendarme ». Il doit chercher à mettre en valeur les capacités individuelles pour le plus grand bien de la collectivité, sans nuire cependant à l'autonomie des initiatives. Nous trouvons chez Ruskin un curieux mélange d'interventionnisme et de respect de l'individu [2].

1. *A Joy for ever*, § 43.

2. Aussi le voit-on fort peu préoccupé de la forme du gouvernement. « Laissez, dit-il, les fous se battre pour la forme du gouvernement;

Toujours la même préoccupation se retrouve chez lui : développer autant qu'il est possible les qualités de l'homme et faire de lui un être meilleur et plus fort. Pour que le gouvernement puisse créer une atmosphère favorable à l'éclosion et à la mise en valeur de ces vies intenses, voici les droits qu'il faut lui reconnaître :

« I. Pouvoir de surveillance.

» II. Pouvoir d'assistance, de qui puissent obtenir secours ceux qui en ont besoin.

» III. Pouvoir de prudence, qui ne devra pas laisser les gens creuser des mines de houille aux mauvais endroits, ni tracer des voies ferrées là où il n'en est pas besoin ; et qui aussi, avec une véritable prévoyance, exigerait que l'on creuse aux bons endroits, avec des méthodes de sécurité, et qu'ils tracent des voies où le besoin s'en fait sentir.

» IV. Pouvoir de force armée, qui punira les coquins et fera travailler les paresseux.

---

la meilleure est celle qui est le mieux administrée, car, parmi les méchants, aucune forme de gouvernement n'est d'aucun usage et toute forme réussira entre les mains des bons. »

Mais il ne faut pas entendre ces mots dans le sens que nous leur attribuons en France : nos divisions politiques, poussées à l'extrême, nous font désigner par là les différents types possibles de l'organisation de la cité, de la monarchie à la démocratie. Pour Ruskin, une telle question ne se posait même pas : il hait de tout son cœur la forme républicaine, non pas qu'il la tienne pour inconcevable théoriquement, mais il croit — et ce qu'il voit de l'expérience française ne fait, prétend-il, que le confirmer dans cette idée — qu'un tel régime ne peut assurer la discipline indispensable à un bon gouvernement ; et pourtant n'y a-t-il pas vu à d'autres moments l'idéal du gouvernement ?

» V. Pouvoir d'instruction, qui devra enseigner à chacun ce qu'il est de son devoir de connaître.

» VI. Pouvoir de délibération et de décision, qui devra juger d'après la loi, et amender celle-ci ou la faire.

» VII. Pouvoir d'exemple, qui devra montrer ce qui est le plus aimable dans l'art de la vie. [1] »

Quelle confiance optimiste dans les vertus de l'État : on croirait lire Dupont-White qui s'écriait dans son enthousiasme lyrique : « L'État, c'est l'homme moins la passion... De quelque façon qu'il soit constitué, l'État vaut mieux que les individus. »

L'auteur d'*Unto this last* s'est toujours défendu de donner un plan de cité future : il avait trop de bon sens pour s'attirer le ridicule qui s'attache à ces imaginations de magnifiques demeures que personne ne réussira jamais à habiter. Autant il est affirmatif et même violent quand il proclame une vérité théorique, autant nous le trouvons souple, discret et prudent dans son application. C'est que, — il l'écrivait dans la préface d'*Unto this last*, — « dans une science où interviennent des éléments aussi subtils que les qualités de la nature humaine, il n'est possible que de répondre de la vérité absolue des principes, mais non du succès immédiat des plans. »

---

1. *Time and Tide*, § 159.

Ces principes, il s'est attaché fréquemment à les établir, et nous en trouvons dans ses œuvres plusieurs exposés.

Dans une note de *A Joy for ever,* il décrit les devoirs du gouvernement vis-à-vis de ses administrés en partant de ce principe qu'il leur doit en tout cas aide et protection :

« Aucune nation chrétienne ne doit voir un de ses membres en détresse sans le secourir, encore que peut-être il faille le punir en même temps : secours, neuf fois sur dix, signifiant direction bien plus qu'aumône, et par conséquent entrave à la liberté [1]. »

Et pour mieux faire comprendre quelle bonté prudente doit s'allier à la fermeté dans la répression et l'éducation des habitudes, il emploie une de ces comparaisons qui lui sont familières et qui justifient l'étiquette de paternaliste que nous avons employée pour caractériser sa conception du gouvernement.

« Quand une paysanne, dit-il, voit un de ses enfants tomber par étourderie dans un fossé, son premier mouvement est de l'en retirer ; le second, de lui frotter les oreilles ; et le troisième, d'ordinaire, de le mener avec précaution par la main un petit bout de route ou de l'envoyer à la maison pour le reste de la journée. L'enfant, d'habitude, pleure et très sou-

1. *A Joy for ever*, § 127.

vent préférerait nettement demeurer dans le fossé, et s'il comprenait quoi que ce soit aux expressions de la politique, il affirmerait certainement son mécontentement de cette « entrave à sa liberté individuelle » : mais la mère a fait son devoir [1] ».

Voilà l'exemple : il faut en faire aux conditions de la société civile une application raisonnable. Cette intervention de l'État — nécessaire et légitime à cause de la solidarité qui unit tous les nationaux d'un pays et qui met à la charge de tous le crime ou la déchéance d'un seul — doit se produire en premier lieu dans le domaine de l'éducation.

« Pour que les hommes soient capables de se suffire à eux-mêmes pendant leur âge mûr, leur vigueur doit être convenablement développée pendant leur jeunesse [2] ». L'État doit y veiller par des mesures qui empêchent — ceci est tout un programme de la protection légale du travail de l'enfance — que leur « santé ne soit détériorée par un labeur prématuré ou leurs facultés anéanties par défaut d'instruction [3]. »

Ruskin réclame que chaque individu soit mis en possession d'un métier utile qui lui permette de se tirer d'affaire et que l'instruction littéraire et scientifique soit donnée d'une manière plus pratique ; qu'au lieu d'accumuler les théories et les systèmes, elle

---

1. *A. Joy, for ever*, § 127.
2. *A Joy for ever*, § 128.
3. *A Joy for ever*, § 128.

enseigne des éléments utiles à l'Anglais de nos jours [1].

Il voudrait que l'État ouvrît pour chaque corps de métier des ateliers professionnels qui recevraient les apprentis au sortir de l'école et les ouvriers sans travail en tout temps : les salaires y seraient constants et ne varieraient qu'en proportion du prix de la vie. La production de ces usines servirait à régulariser les cours ; leur stock, destiné à parer aux brusques appels de la demande, empêcherait les oscillations trop considérables des prix. En cas de surproduction, on verserait les apprentis dans d'autres branches de l'industrie et on augmenterait la consommation par des distributions plus abondantes aux pauvres.

Notre auteur prévoit aussi l'organisation des retraites ouvrières, mais il les conçoit à la manière anglaise sous forme de pensions de secours accordées aux indigents ; on accepte sans aucune humiliation une retraite du gouvernement parce qu'elle est comme la reconnaissance d'un service rendu au pays ; pourquoi n'accepterait-on pas de la même façon une pension de la paroisse ?

« Un cultivateur, dit-il, sert son pays avec sa bêche comme un homme des classes moyennes le fait avec son épée, sa plume ou son bistouri ; si le

---

1. Ruskin dénonce l'inutilité d'un enseignement « trop occupé des langues mortes ».

service est moindre et, par conséquent, moindres les salaires pendant la santé, ainsi la pension, quand la santé est brisée, peut être moindre mais non pourtant moins honorable. Et il devrait être tout aussi naturel et aussi honorable pour un cultivateur de recevoir une pension de sa paroisse, parce qu'il a bien mérité de sa paroisse, que pour un homme d'un rang plus élevé de recevoir une pension de son pays parce qu'il a bien mérité de son pays[1]. »

Si on se trouve humilié d'être pauvre dans la cité présente, c'est que le dénuement causé par l'infortune est confondu avec celui qui est le fruit de la paresse ou de la prodigalité.

« C'est seulement quand l'État garde et guide le milieu de la vie des hommes, qu'il peut, sans humiliation ni opprobre pour eux, protéger leur vieillesse, reconnaissant par cette protection qu'ils ont fait leur devoir ou au moins quelque côté de leur devoir, en de meilleurs jours[2]. »

Il faut, en résumé, demander à l'État un triple rôle vis-à-vis des citoyens. Toute âme chrétienne « réclame de chacune de ces autres âmes, protection et éducation durant l'enfance, — aide ou punition dans le milieu de la vie, — récompense ou secours, s'il en est besoin, dans la vieillesse. Et toutes ces

---

1. *A Joy for ever*, § 129.
2. *A Joy for ever*, § 131.

choses doivent être accordées complètement et indistinctement [1] ».

Ces éléments essentiels d'une intervention de l'État, voilà ce que Ruskin appelait son « credo économique », ce qu'il tenait pour indispensable à une organisation sociale où les travailleurs et leurs enfants puissent jouir de cette sécurité à laquelle ils ont droit dans un pays policé. Voici comment il en formule, dans la préface d'*Unto this last*, les quatre articles, les donnant comme les audaces extrêmes de sa pensée, car il prévient son lecteur que c'est ce qu'il trouvera « de pire » dans le programme auquel il « désire le voir adhérer » :

« I. Premièrement, je voudrais que des écoles spéciales fussent établies dans tout le pays aux frais du gouvernement et sous sa direction ; je voudrais que chaque enfant, avec la permission des parents, pût passer par ces écoles, et, dans certains cas, fût contraint d'y passer sous peine d'amende ; je voudrais enfin que dans ces écoles on donnât à l'enfant, — outre d'autres enseignements moins importants qui seraient à déterminer, — l'enseignement le plus perfectionné qui pût être donné sur les trois points suivants :

» *a*) Les lois de la santé et les exercices qu'elle exige ;

---

1. *A Joy for ever*, § 131.

» *b*) L'habitude de la courtoisie et aussi de la justice ;

» *c*) Un métier qui pût le faire vivre.

» II. Secondement, je voudrais que, pour faire suite à ces écoles spéciales, on établît, également sous le contrôle du gouvernement, des manufactures et des ateliers pour la production et la vente de tout ce qui est nécessaire à la vie et pour l'exercice de tout art utile. On ne s'occuperait pas le moins du monde des entreprises privées ; on ne leur imposerait aucune taxe particulière ; on les laisserait libres, au contraire, de faire de leur mieux pour battre le gouvernement. Mais les manufactures et les ateliers de l'État produiraient un travail sans reproche, pouvant servir de modèle ; ils ne vendraient que des substances pures et authentiques, de sorte qu'on serait assuré, en payant le prix fixé par le gouvernement, d'avoir pour son argent du pain qui serait du pain, de la bière qui serait de la bière, en un mot, du travail qui serait vraiment du travail.

» III. Troisièmement, je voudrais que tout homme, toute femme, tout garçon, toute fille n'ayant pas d'emploi fussent reçus immédiatement dans le plus proche établissement de l'État et fussent mis au travail auquel, après examen, ils paraîtraient propres, avec un salaire fixe qui serait déterminé chaque année. S'ils étaient incapables de travailler à cause de leur ignorance, on leur apprendrait un métier ; si leur incapacité venait de la maladie, on

les soignerait ; s'ils refusaient de travailler, on les emploierait, sous la plus stricte surveillance, aux travaux les plus pénibles et les plus dégradants, spécialement aux mines et aux autres travaux les plus dangereux ; — (tout en cherchant cependant, par des règlements et par la discipline, à diminuer le plus possible le danger). Le juste prix de ces travaux, — déduction faite des frais nécessaires à la garde et à la surveillance des travailleurs, — serait remis à l'ouvrier aussitôt qu'il serait revenu à une plus juste conception de la loi du travail.

» IV. Enfin, je voudrais qu'on donnât aux vieillards et aux indigents confort et abri ; quand l'indigence, par le fonctionnement du système dont je parle, ne pourrait plus être imputée à des fautes, il serait honorable et non injurieux de mériter et d'accepter cet asile [1]. »

Ruskin a pris soin de mettre à plusieurs reprises son lecteur en garde contre cette idée qu'il apportait un « plan idéal du gouvernement d'un État, soit avec quelque idée qu'il paraisse à l'opinion publique actuelle, praticable même dans une époque lointaine, soit avec une adhésion positive et obstinée à la forme particulière suggérée ».

Il ne faut donc pas envisager à ce point de vue les quelques détails d'organisation que nous fournit

---

1. *Unto, this last*, préf. § 6, *trad. cit.*

Time and Tide et que nous ne pouvons nous dispenser de signaler rapidement, parce qu'ils découvrent un côté fort curieux des préoccupations de Ruskin[2].

Hanté par les ressouvenances bibliques, il songe à certains jours à cette constitution mi-religieuse, mi-civile du peuple hébreu sur laquelle le Pentateuque nous livre des détails précis.

Il rêve parfois d'une organisation dans laquelle les autorités religieuses ne se borneraient pas à un rôle spirituel; ne sont-elles pas, plus que les autorités civiles, capables d'assumer ces fonctions de surveillance et de répression qui exigent une particulière délicatesse ?

---

2. Il y a dans *Munera Pulveris* tout un chapitre que Ruskin consacre à l'étude du gouvernement. Comme il s'agit de questions politiques nous nous contentons de l'indiquer en note.

Il donne de la loi cette idée qu'elle a pour but « de définir et de circonscrire la coutume ou ce que la nation désire voir devenir une coutume »

Notons ce qu'il dit ici de la République : c'est « une constitution politique dans laquelle l'Etat, avec toute sa puissance, est au service de chaque individu, et chaque individu avec tout son bien au service de l'Etat. (Les gens sont enclins à perdre de vue la seconde condition). »

Voici enfin quelques propositions touchant le mode de suffrage : Tout homme âgé de vingt ans, sans condamnation judiciaire, aurait une voix; puis davantage, à mesure qu' « il devient plus âgé et s'affirme plus sage... deux voix à trente ans, quatre à quarante ans, dix à cinquante ans ». — Le nombre de ses voix augmenterait aussi avec sa fortune (à condition qu'elle soit vraiment « le salaire de la sagacité et de l'industrie et non d'une heureuse chance dans une lutte ou à une loterie ») et avec les responsabilités qu'il assumerait : le maître aurait plus de voix que son employé, et toute fonction officielle qui exigerait loyauté et intelligence comporterait un nombre de voix déterminé. (*Munera Pulveris*, ch. v.)

Nous retrouvons dans cette conception l'analogie que poursuit Ruskin entre la société et la famille. La société est comme une famille plus difficile à conduire ; il lui faut une autorité qui puisse être, à l'occasion, minutieuse. Et dans ces détails où la brutalité serait vexatoire, l'autorité doit se faire douce et respectée, et consentie comme celle d'un père.

L'auteur voudrait étendre les fonctions des prêtres, et leur donner un rôle administratif qui serait surtout de s'interposer entre le rouage officiel et l'individu, d'apporter à l'exécution de la loi une fermeté tempérée par la douceur et la bonté, afin de l'assouplir à tous les cas particuliers.

Sans faire acception de noms ou de formes, Ruskin voudrait que le clergé connaisse les familles, « qu'il ait soin de l'intérêt et de la conduite des individus de façon qu'il ne soit possible à personne, si humble que soit sa condition, de souffrir d'un besoin qui ne soit pas connu ou de vivre dans le crime ignoré[1] ».

Mais comme il faut respecter toujours la liberté individuelle, qu'on aille pas croire « qu'il y ait dans un tel système rien qui soit « non anglais ou qui tende à l'espionnage ». On n'accorderait pas de moyens particuliers d'investigation : les diacres sauraient ce que sait tout le monde ; mais ils le sauraient mieux parce qu'ils seraient plus attentifs et plus désintéressés.

---

1. *Time and tide*, § 72.

Quant au pouvoir administratif, il serait confié à des officiers d'État, gouverneurs de provinces étendues qui auraient pour mission d'appliquer la loi en suivant les indications du clergé :

« Ils appuieraient ou atténueraient l'action trop rigide d'une loi générale, et prendraient des mesures exceptionnellement nécessaires pour le bien public [1]. »

C'est bien une originalité, presqu'une audace que cette collaboration dans l'exécutif du clergé avec les organes de l'administration. Un esprit français s'en étonnera : la séparation du pouvoir civil d'avec les autorités religieuses, la laïcisation des services publics ne lui paraissent-elles pas parmi les exigences des temps modernes? Mais Ruskin est anglais.

Aussi bien n'est-ce pas d'une confusion d'attributions ou de pouvoirs qu'il s'agit; l'exécutif est un attribut de la souveraineté. On verrait mal l'État s'en dessaisir. Ce que propose l'auteur de *Time and Tide* est plus simple.

Il a senti la brutalité presque fatale de la loi ; il en a probablement souffert; certainement il en a vu souffrir. Il cherche à introduire la bonté et la justice dans le gouvernement. Il faut auprès du gouverné un intermédiaire qui fasse profession d'être bon, dont ce soit le rôle et la vie d'adoucir les rudes contacts des rouages officiels; il faut quelqu'un qui soit désintéressé, hors de cause toujours, qui n'ap-

1. *Time and Tide*, § 74.

partienne ni à une idée, ni à un parti, ni à une caste : on ne trouve ces qualités que parmi les hommes qui ont voué leur vie à un idéal religieux.

Mais il n'est pas nécessaire qu'ils soient prêtres. Le prêtre qui a la plénitude du sacerdoce est un être de majesté. Sa fonction, toute de grandeur et de respect, le met loin de la foule. Il faut quelqu'un qui en soit tout près, qui soit encore l'égal de ceux qu'il doit connaître et qu'il va protéger contre eux-mêmes et contre l'anonyme rigueur des lois. Ruskin a pensé à l'humble diacre de la primitive Église.

En somme, nous ne trouvons dans les ouvrages de Ruskin, ni vision organisée d'une cité future, ni plan d'ensemble du rôle de l'État ; et en cela, il se montre très éloigné de tous les socialistes, même des socialistes d'État, d'un Rodbertus, par exemple, qui proposait de substituer à la liberté naturelle « un système de direction par l'État ; » il ne préconise pas, sauf en un cas, la production économique par l'État, il n'y a même pas chez lui de programme bien net pour l'organisation de la cité présente.

Il parle souvent d'intervention, d'organisation du travail, de la nécessité de pourvoir aux besoins des pauvres et des ouvriers par d'autres moyens que la libre concurrence ; il réclame une adaptation plus adéquate des forces productrices aux besoins des consommateurs, mais nulle part il ne nous apporte un plan de réforme qui comble toutes les lacunes.

Justice, protection, éducation, voilà ce qu'il réclame de l'État, parce que pour lui l'État n'est pas cette administration anonyme et souvent tyrannique qui gouverne aveuglément, mais l'autorité bienfaisante qui a pour mission de veiller au bien commun, c'est-à-dire aussi au bien de chacun ; et s'il descend dans des détails qui peuvent paraître puérils, ce n'est pas qu'il s'illusionne beaucoup ou se trompe sur la conduite et la nature de nos États modernes, c'est qu'il veut mettre, à côté de toute souffrance un peu de bonté qui l'allège, à côté de toute erreur une main ferme et patiente qui la corrige, à côté de toute misère un peu de charité.

CONCLUSION

L'influence de Ruskin.

Bien des thèses sociales et des doctrines économiques nous ont fourni l'occasion de rapprochements avec la doctrine de Ruskin, qui auront servi surtout, nous semble-t-il, à accuser son originalité. Malgré des points de contact qui nous l'ont montré ingénieux et perspicace, sachant malgré la hardiesse et l'impromptu de sa méthode aboutir à des conclusions utiles, il ne se rattache bien nettement à aucune doctrine sociale. Il n'a pas non plus fait école. « Aucun de mes vrais disciples ne sera jamais, disait-il, un « ruskinien » ; il suivra, non mes préceptes, mais les propres instincts de son âme et l'impulsion de son Créateur. »

Prophète, il fut ainsi jusque dans ce qu'il dit de lui-même, car ses paroles se sont réalisées ; elles caractérisent bien l'influence qu'il eut sur ses contemporains et sur ses disciples.

Il n'a sans doute attaché son nom à la découverte

d'aucune loi nouvelle comme Adam Smith, J.-B. Say, ou Ricardo, ni à une synthèse mieux ordonnée des connaissances antérieures comme Stuart Mill, ni à l'expression pittoresque et frappante d'un rapport déjà connu comme Lassalle. Mais il a fait plus que cela : il a ouvert à l'économie politique des aperçus nouveaux, il a prétendu la ramener à son véritable but, en réintroduisant parmi ses données un élément qu'elle avait banni, l'homme avec sa dignité. La critique qu'il fait des positions de l'école orthodoxe est loin d'être négative, puisqu'il lui a montré que toute science qui touche à l'homme doit tenir compte de la nature et des destinées de celui-ci.

Cette introduction de la morale et du respect de la vie dans les problèmes de l'économie politique, voilà la véritable originalité de Ruskin.

Il se trouve comme à un tournant de l'histoire des doctrines, précurseur hardi amenant avec lui tout un cortège de préoccupations nouvelles qui d'abord font crier au paradoxe. Il paraît au moment de la crise de l'économie libérale, quelques années après que ses adversaires lui ont porté les premiers coups, il se rue sur elle avec toute la fougue d'un apôtre. Lui aussi critique et ses principes et ses conclusions, mais en lui reprochant d'avoir négligé l'existence de l'homme réel et vivant, la critique plus complètement.

Ce travail il n'est pas seul à l'avoir fait, et nous avons signalé une foule de penseurs, qui au moment

où il écrivait, pressentaient les mêmes besoins que lui. Mais dans cette foule il demeure original et isolé. Son œuvre, dans son ensemble, est trop complexe pour être comparée à aucune autre, fût-ce celle de Tolstoï ou de Robert Owen.

De la notion chrétienne du monde, il tire par voie de déduction cet optimisme actif avec lequel il envisage l'avenir, ce souci de respecter le travailleur qu'il prêche avec tant d'énergie au propriétaire et au consommateur, et cette responsabilité personnelle du riche dans les désordres qui se manifestent à sa portée. C'est la Bible à la main qu'il se lance dans les études économiques, et il n'admet ni une formule ni un fait qui puissent être opposés à ses préceptes.

Il ne se contente pas de contrôler ; aux lacunes et aux défaillances qu'il déplore il apporte un remède ; mais ce remède n'est pas un mécanisme automatique et infaillible. Le responsable à ses yeux c'est l'homme ; c'est à sa conscience qu'il s'adresse et c'est par une éducation morale et sociale qu'il veut guérir les maux et les détresses qu'il a côtoyés.

Mais se borner, ainsi que nous l'avons dû faire, à étudier une seule partie de l'œuvre d'un homme, c'est la dénaturer, la mutiler, c'est être inexact, surtout lorsque cet homme est un esprit aussi complexe, aussi souple et aussi riche que Ruskin. L'éducation dont il se fait l'apôtre n'est pas seulement une éducation morale ; son œuvre artistique

n'est pas séparable de son œuvre économique. Pour lui, la Beauté, la Vérité, la Justice ne sont que des aspects d'une seule vertu ; il veut à la fois gagner les âmes à plus de beauté morale, rendre la vie des corps plus simple et plus confortable, ce ne sont que des points de vue différents d'un même problème : l'éducation de l'Angleterre de son temps.

Et c'est bien là l'effort de toute sa vie : il n'enseigne la vérité que pour apprendre à la pratiquer.

Son but n'était d'ailleurs pas d'apporter aux désordres qu'il stigmatisait une panacée économique ; il a eu deux préoccupations que l'on retrouve à chaque pensée qu'il formule : préciser et redresser un certain nombre de notions courantes, erronées, et montrer aux hommes leurs responsabilités et leurs devoirs dans l'ordre économique. C'est là que tendaient tous ses efforts, et l'originalité et la sûreté de ses vues, en bien des points, nous forcent à reconnaître qu'il a réussi.

Qu'après cela nous venions regretter qu'il n'ait eu sur des points importants de l'économie politique que des données fort incomplètes, prétendre qu'il s'est parfois abusé, qu'il a montré une confiance naïve dans les hommes, une foi déconcertante dans les événements, cela ne fait que circonscrire son mérite. Ce qu'il faut dire, c'est qu'il n'a ni tout vu, ni tout élucidé (mais n'est-ce point là une banalité qu'il faudrait répéter de tout homme qui a pensé et qui a écrit) ; qu'à côté de développements fort

originaux et de points de vue qui durent, il a des paradoxes enfantins, des illusions éphémères et parfois une ignorance orgueilleuse et suffisante.

Sans lui reprocher de n'avoir pas traité toutes les questions économiques, faut-il oublier tout ce que dans celles mêmes qu'il étudiait il a paru ignorer. Que dit-il, par exemple, soit du mouvement des Trade Unions, soit de l'organisation des coopératives ? Presque rien, et voilà qui, pour un anglais de son temps, est bien déconcertant.

Il ouvre des horizons, il projette de la lumière sur certains points d'ombre. Il n'est pas complet. La question sociale est trop exclusivement à ses yeux une question morale pour qu'il accorde beaucoup d'attention aux remèdes proprement économiques, aux essais d'organisation, aux tentatives pratiques autres que les siennes, et qui sont bien plutôt des œuvres d'éducation que des réalisations économiques. Et c'est là sans doute l'une de ses faiblesses.

Si l'on voulait essayer de caractériser sa manière, de préciser la contribution qu'il a fournie à l'économie politique, peut-être approcherait-on de la vérité en disant qu'il s'est montré plus psychologue et plus moraliste qu'économiste. C'est en moraliste qu'il a abordé les questions sociales, et d'illustres exemples nous ont depuis montré qu'agir ainsi n'est point se fourvoyer. Ce qu'il a très bien dégagé, ce sont les devoirs et les responsabilités de l'individu dans le monde économique ; et par là, il a fait,

selon sa constante ambition, œuvre d'éducateur.

Si on lui reproche son ignorance des conditions du travail en atelier et des nécessités de la production en grand, il faut se souvenir qu'il a réhabilité le travail en lui rendant sa dignité et en en montrant la grandeur. Il n'a pas parlé du mouvement d'organisation prolétarienne, mais il a beaucoup mieux vu la vie de l'ouvrier dans le milieu social qu'il n'a analysé la constitution même de ce milieu. Il y a chez lui lutte entre sa foi aristocratique et ce que la réalité lui montre d'expériences démocratiques : il prêche aux classes dirigeantes un rôle magnifique, mais il se tourne vers les classes inférieures ; au fond, il y a chez lui une confiance spontanée dans le peuple, mais ses instincts héréditaires, sa logique l'empêchent de le croire capable de bâtir lui-même les cadres de son émancipation.

Au demeurant, la tâche est belle de l'homme qui a apporté dans les études économiques un idéalisme de si bon aloi, une conception si élevée de la vie humaine, un amour si chrétien de la beauté des âmes. Ruskin a fait, — à une époque où il était encore difficile et méritoire de le faire, — cette preuve que l'on peut garder ses sentiments et pourtant parler juste en économie politique. Il a en somme traité les questions économiques avec un parti pris chrétien, et là encore il fut un précurseur ; s'il n'était demeuré si farouchement protestant, nous pourrions dire précurseur du catholicisme social.

*
* *

Au service de ses idées, Ruskin consacrait avec passion toutes les séductions de son intelligence et toutes les qualités de son cœur. Rien ne lui coûtait quand il s'agissait de mettre en pratique les désintéressements qu'il prêchait : et ce n'est pas l'un des aspects les moins admirables de cet esprit original que l'enthousiasme avec lequel il entreprend ces initiatives si variées et parfois si bizarres. Ces expériences faillirent le ruiner : plusieurs fois il se dépouilla, pour l'œuvre d'éducation à laquelle il avait voué sa vie, de ses collections les plus riches et les plus aimées ; de tels actes valent mieux que de belles pensées, ils nous aideront à lui pardonner d'avoir été dans ses réalisations souvent moins heureusement inspiré que dans ses campagnes d'idées. Nous ne pouvons songer à faire une étude détaillée de chacune de ces initiatives ; nous devons nous borner à une énumération fort rapide : elles sont trop nombreuses.

C'est d'abord une expérience commerciale qu'il tente dans cette boutique établie à Londres pour la vente du thé de qualité supérieure, « en paquets aussi petits qu'on désirerait les acheter et sans prélever de profit sur cette subdivision[1] », afin que les pauvres

1. *Fors Clavigera*, II, l. XLVIII, p. 481.

puissent facilement s'en procurer ; la vente en devait être simple, loyale, sans procédé de réclame, Ruskin résolut de ne point « rivaliser avec les commerçants voisins, « soit en gaz, soit en rhétorique ». Le public ne comprit point ; peut-être cette absence de publicité fut-elle cause qu'il ignora ? En 1874, notre auteur avoue que « les affaires languissent et que le loyer et les impôts absorbent les profits et quelque chose de plus après que le salaire de ses bons serviteurs a été payé [1] ».

Même déconvenue avec l'entreprise de balayage de ce coin de Londres où Ruskin aurait voulu entretenir une propreté perpétuelle, ou la construction d'une route dans les environs d'Oxford. Parfois pourtant un succès ; à Carshalton, dans le Surrey, il arrive à curer et à maintenir pure l'une des sources du Wandel [2].

Le propriétaire fut plus heureux : il voulut à Londres faire une tentative de logements ouvriers, proprement aménagés et convenablement spacieux [3], sans mettre hors de prix le taux de location et sans cependant faire abandon de l'intérêt du capital. La tentative aboutit ; les fonds engagés rappor-

---

1. *Fors Clavigera*, II, l. XLVIII, p. 482.

2. *Fors Clavigera*, II, l. XLVIII, p. 480.

3. Ces logements avaient chacun deux pièces, ce qui, pour l'époque, était un progrès considérable. Les « maisons ouvrières » se font généralement aujourd'hui sur le type de cinq pièces par famille.

taient de 3 à 5 %, et ce modeste essai fut le point de départ de réalisations plus importantes, œuvre d'une élève de Ruskin, Miss Octavia Hill.

Signalons aussi l'imprimerie installée dans la campagne du Kent à Orpington, où tout le travail était fait parmi les fleurs et dans un atelier salubre et gai par Mr George Allen et sa famille, ce qui mettait les livres à un prix très élevé, mais ne les empêchait pas de se vendre : c'était d'ailleurs à cette époque, vers 1872, à peu près sa seule source de revenus, tant avait été prodigue sa générosité. Un socialiste français, Pierre Leroux, avait essayé pareille entreprise ; il avait lui aussi fondé en 1844, à Boussac dans la Creuse, une imprimerie où travaillaient des ouvriers associés, non salariés. Le succès de celle de Ruskin n'est dû qu'à sa popularité : la maison d'édition G. Allen existe encore, mais elle emploie maintenant les procédés commerciaux.

Parmi toutes ces initiatives, la plus importante et la plus intéressante aussi, — car elle nous instruit mieux encore sur le caractère et les idées de l'auteur d'*Unto this last,* — est le groupement de ces chevaliers de l'idéal qui prirent le nom de Guilde de Saint-Georges.

« La Guilde de Saint-Georges, écrit M. Jacques Bardoux dans le livre qu'il a consacré à notre auteur, fut l'Icarie ou le Phalanstère de J. Ruskin ». M. Collingwood avait-il prévu que l'on interpréterait ainsi

l'initiative de son maître? Il excuse l'erreur de telles appréciations en défendant en ces termes sa pensée inspiratrice.

« Le plan n'en était pas, dit-il, facile à saisir ; il différait essentiellement de tout ce qui était alors connu, quoique superficiellement, en fait d'utopies en faillite. Mr Ruskin ne voulait pas fonder un phalanstère ou imiter Robert Owen ou les Shakers. Cela aurait été possible mais sans utilité.

» Il voulait beaucoup plus. Il visait à l'introduction progressive de visées plus hautes dans la vie ordinaire : à donner une véritable délicatesse aux basses classes, une véritable simplicité aux classes supérieures[1]. »

Peut-être pouvons-nous nous fier aux dires de cet ami, témoin des expériences, des projets et des désillusions de Ruskin.

Un autre de ses biographes, Frédéric Harrison, porte sur cette initiative un jugement plus sévère. Il parle « des incohérences dans lesquelles son rêve l'entraînait » comme aussi « des nobles buts qu'il poursuivait ». « Ce fut, dit-il, une expérience impossible à classer et qu'on ne peut comparer à aucun type connu d'Utopie sociale[2] ». Mais il ajoute en manière de conclusion : « La société Saint-Georges n'a rien produit, mais elle vivra longtemps dans nos souvenirs, comme le rêve touchant d'un esprit supérieur

1. Collingwood, *op. cit.*, p. 312.
2. F. Harrison, *John Ruskin*, trad. Baraduc, p. 256-257.

mais trop solitaire qui voulut fuir le mal et chercher le salut dans un monde plus pur. »

Que la société de Saint-Georges n'ait rien produit, c'est presque vrai, et nous n'avons qu'à enregistrer son échec ; mais peut-être l'idée en valait-elle mieux que la réalisation que Ruskin en a tentée.

L'auteur d'*Unto this last* avait imaginé de grouper quelques hommes de bonne volonté capables de vivre selon les principes qu'il avait développés au cours de ses œuvres et de faire la preuve qu'ils étaient applicables. Il aurait voulu recruter une espèce de chevalerie des temps modernes, croyante et enthousiaste, passionnée de justice et de beauté, s'efforçant de réaliser l'idéal de vie qu'il avait présenté à ses concitoyens. Les lettres de *Fors Clavigera* sont pleines de détails sur cette organisation ; lancée en 1871, il fallut attendre quatre ans pour en voir un éphémère essai de réalisation, et pendant tout ce temps, Ruskin avait mené campagne.

Il veut que les compagnons fassent « œuvre de lumière » ; ils « sont, dit-il, une bande de chevaliers libérateurs — non de rustres qui ont besoin de délivrance ; gens qui donnent et qui servent avec empressement — non de mendiants obséquieux et de personnes qui ont besoin de services. Ce sont seulement les Riches et les Forts que je reçois pour compagnons — ceux qui viennent non pour être servis mais pour servir. Riches, mais non de la

richesse du monde ; Forts, mais non de la force du monde [1] ».

A cette petite élite, voici l'idéal qu'il propose :

« Ils ont à s'adonner entièrement, selon leur force, d'abord au travail manuel de la culture de la bonne terre, et à guider les courants limpides et la pluie aux endroits où il en est besoin ; et secondement, en même temps que ce travail manuel et beaucoup par ses moyens, ils ont à pratiquer le labeur réfléchi de la véritable éducation, en eux-mêmes et chez les autres. Et ils ne doivent pas être ni moines ni nonnes, mais ont à apprendre et à enseigner tous les beaux-arts et l'ordre et douce obéissance de vie ; et à élever les enfants confiés à leurs écoles à de tels arts pratiques et à cette obéissance patiente, mais pas du tout l'arithmétique ni à écrire, ni à lire. [2] »

Et pour mieux en condenser l'esprit, il résume en quelques articles la foi et les obligations des compagnons ; c'est un credo qu'il leur propose, exigeant que chacun le transcrive et le signe avant son admission dans la société. En voici le texte : il instruira mieux du but de la Guilde de Saint-Georges que n'importe quel commentaire.

« I. Je crois en un Dieu vivant, Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses et de toutes les créatures visibles et invisibles.

---

1. *Fors Clavigera* III, l. LXIII, p. 274.
2. *Fors Clavigera* I, l. XVII, p. 336.

» Je crois en la bienfaisance de Sa loi et en la bonté de Son œuvre ; et je m'efforcerai de L'aimer : de Lui obéir, d'être attentif à Ses œuvres, tant que je vivrai.

» II. Je crois en la noblesse de la nature humaine, l'élévation de ses facultés, la plénitude de sa clémence et la joie de son amour. Et je m'efforcerai d'aimer mon prochain comme moi-même, et, si cela m'est impossible, de me conduire comme si cela était.

» III. Je travaillerai pour gagner mon pain de chaque jour de toute la force et suivant les occasions que Dieu me donnera ; et tout ce que je trouverai à faire de mes mains, je le ferai de mon mieux.

» IV. Je ne tromperai ni ne permettrai de tromper personne soit pour mon avantage, soit pour mon plaisir ; je ne frapperai ni ne commanderai de frapper personne pour mon avantage ou pour mon plaisir ; je ne déroberai point et je ne laisserai jamais rien dérober soit pour mon avantage, soit pour mon plaisir.

» V. Je ne tuerai ni ne frapperai aucune créature vivante sans nécessité ; je ne détruirai aucune chose belle, mais je m'efforcerai de sauver et d'assister toute noble existence, de conserver et de développer toute beauté naturelle sur la terre.

» VI. Je m'efforcerai d'élever chaque jour mon corps et mon âme et d'augmenter leurs plus hautes facultés du devoir et en vue du bonheur ; et cela non

en rivalité ou compétition avec mes semblables, mais dans le but d'assurer aux autres aide, et bonheur, et honneur pour la joie et la paix de ma propre vie.

» VII. J'obéirai fidèlement aux lois de mon pays, aux ordres du monarque et de toutes les personnes désignées par lui, en tant que ces lois et ces ordres seront en harmonie avec ce que je suppose être la loi de Dieu ; et s'ils ne le sont pas, ou s'ils semblent devoir être modifiés, je m'opposerai à ces lois et à ces ordres loyalement et délibérément, mais sans malice secrète et sans violence désordonnée.

» VIII. Et, avec la même fidélité et sous les mêmes réserves que pour les lois de mon pays et les ordres de ses gouvernants, j'obéirai aux règles de la Société dite de Saint-Georges où je suis admis, à partir de ce jour, ainsi qu'aux ordres de ses chefs et de toutes les personnes revêtues par eux et sous eux d'une autorité quelconque, pendant aussi longtemps que je resterai Compagnon de Saint-Georges [1]. »

Ruskin ne réussit pas. Il eut beau consacrer à cette propagande 7.000 livres d'un seul coup, les souscripteurs ne vinrent que timidement : ils n'avaient versé à la fin de 1874, en quatre ans, que £ 370 7 s. [2]. L'affaire fut mal conduite : des terrains que l'on voulait consacrer à la culture furent reconnus arides,

1. J. Harrison, *trad. cit.*, p. 251.
2. *Fors Clavigera*, § II, p. 497.

des adhérents trop confiants ou trop intéressés manquaient de compétence technique et se révélèrent incapables de diriger une exploitation agricole.

Enfin Ruskin connut la suprême déception, l'abandon de ses amis : des hommes sur qui il avait compté, qui lui avaient donné leur confiance, se retirèrent tout à coup trop tôt découragés. La Guilde de Saint-Georges ne fut guère plus qu'un rêve.

A cette chevalerie se rattachent plusieurs initiatives qui ont fait sourire, malgré le succès, — ne faut-il pas dire l'engouement — qu'elles ont rencontré du vivant de leur auteur dans toutes les classes de la société anglaise. Nous voulons parler de cette résurrection d'anciens procédés de filature et de tissage à la main, qui donnaient des produits d'une qualité bien supérieure à ceux que fournissait alors l'industrie.

Dans le cours de l'année 1876, raconte Collingwood, on proposa de « lancer une industrie de la laine filée à domicile, à Laxey, dans l'île de Man, où les vieilles femmes qui naguère filaient au rouet, en étaient arrivées, par la décadence de cet usage, à travailler dans les mines. La Guilde établit un moulin à eau et en peu d'années la demande d'une toile authentique, simple et solide [1], » justifia toutes les prévisions. Plus tard, pareil fait se reproduisit

1. Collingwood, *op. cit.* p. 318.

avec plus de succès encore à Langdale, où l'on rétablit « l'ancienne mode de filer, et le tissage sur des métiers à la main ». La toile de Langdale, eut beaucoup de vogue : et on put fournir du travail à de nombreux artisans.

Le succès de ces tentatives n'a pas empêché qu'on raillât ce retour à d'anciens procédés de production : ne peut-on pourtant le justifier quand il s'agit de la fabrication de matières très fines comme l'était le « Langdale Linen ». Ne voit-on pas de nos jours une résurrection de la dentelle à la main qui rencontre l'appui des plus hauts patronages — on sait qu'en Belgique une campagne a été menée dans ce sens sous l'inspiration de la reine elle-même — et cette variété de toile que l'on fabrique surtout dans le Cambrésis sous le nom de « batiste », est tissée à la main dans les caves des anciens tisserands ; la machine n'a pas encore assez de souplesse ni de légèreté pour créer ces fines étoffes. C'est donc plutôt une réaction contre un machinisme exagéré et impossible qu'une régression maladroite.

Mais l'initiative la plus durable qui vint se greffer sur la Guilde de Saint-Georges fut l'installation à Sheffield, d'un musée destiné à mettre à la portée des ouvriers de ce centre manufacturier des documents artistiques de première main. L'auteur se dépouilla pour lui de plusieurs de ses plus précieuses collections. Il ne voulait pas seulement en faire un

centre d'éducation esthétique : il s'appliqua à y réunir tout ce qui serait capable « d'intéresser l'esprit et de stimuler l'imagination [1], » chaque objet étant soigneusement classé et expliqué par une note détaillée.

Ruskin se trouvait là sur son véritable terrain ; son tempérament passionné et hardi était mieux fait pour une œuvre d'éducation que pour essayer de réaliser des entreprises commerciales ou conduire des sociétés d'affaires.

Ce qui vaut mieux que tous ces essais de réalisations, c'est l'influence que sa pensée a exercée autour de lui sur les œuvres qui se sont inspirées de son esprit.

*
* *

Comme l'avait prévu Ruskin, il n'y a pas de mouvement qui s'inspire de lui, reprenne ses idées, les commente au risque de les déformer ou continue à soutenir ses expériences pratiques. Mais beaucoup d'amis le lisent et dans des milieux divers, se laissent pénétrer de ses idées et, sous la forme que leur inspirent leur tempérament, leur cœur et leur connaissance du monde, s'essaient à les faire devenir réalité. On retrouve souvent — douze ans après sa mort — l'influence de cet écrivain qui aurait voulu faire l'éducation de son siècle, et qui, à certains jours,

---

1. Collingwood, *op. cit.* p. 316.

dut paraître échouer ; l'éducation que n'ont pu faire ses œuvres, ses livres après lui l'ont réussie ; combien nombreux sont ceux qui le citent et qui se réclament de lui !

Sa pensée n'est-elle point toute vivante encore dans ces « settlements » universitaires où les étudiants vont partager avec leurs frères de l'atelier leurs connaissances intellectuelles et artistiques ? Le soir, après leur rude besogne du jour, les uns et les autres se réunissent et les cours reprennent comme ceux qu'autrefois faisait Ruskin.

L' « extension » est sans doute une œuvre antérieure à l'auteur de *Fors Clavigera :* du moins n'est-ce pas lui qui en fut le promoteur ; nous l'avons trouvé pourtant parmi les champions de cette éducation populaire et ses maîtres les plus dévoués. Vers 1850, on trouve un de ses amis Sir Th. Acland parmi les initiateurs à Oxford de ce mouvement. « Les universités, disait M. Sewell, deviendraient, ce qu'elles doivent être : le centre et la source de l'instruction pour le pays tout entier ; elles « conquerraient la sympathie et l'affection du peuple... [1] ». N'était-ce pas l'idée maîtresse de l'enseignement de Ruskin que cette élévation des classes populaires aux beautés de la littérature et de l'art ? N'est-ce pas un succès que l'on enregistre en constatant dès 1890 qu'un de ces missionnaires, M. Moulton de Cam-

1. Max Leclercq, *L'éducation en Angleterre.*

bridge, réussit « à passionner pour la tragédie grecque les bourgeois d'Exeter et les ouvriers mineurs de la Tyne[1] ? »

Il serait inexact de vouloir trouver dans Ruskin un initiateur des Ligues sociales d'acheteurs. Nées aux États-Unis, sous la pression de faits douloureux, à l'instigation d'esprits charitables et clairvoyants, elles n'ont trouvé que plus tard les formules de leur doctrine ; mais elles ont en lui reconnu un précurseur ; il avait montré la responsabilité de l'acheteur dans le monde du travail, il lui avait prêché la circonspection, la prudence dans ses actes ; il avait essayé, comme le font aujourd'hui ces Ligues, de l'instruire de ses devoirs et de lui faire reconnaître son pouvoir. Aussi ces associations invoquent-elles son autorité et plus encore son éloquence, et si elles veulent montrer quelque fait avec une netteté frappante, c'est souvent chez l'auteur d'*Unto this last* qu'elles vont chercher les expressions pittoresques et les pensées délicates qui font réfléchir leur clientèle.

Les cités-jardins qu'avait entrevues Ruskin, ne sont-elles pas en voie de s'édifier : çà et là des institutions se propagent qui travaillent à rendre la vie plus saine et son cadre plus élégant et plus gai ; n'y a-t-il pas dans la construction des maisons à bon marché, dans leur ameublement et leur décoration, un effort très sincère pour sortir du conventionnel et du banal ?

1. Max Leclercq, p. 302.

L'application des retraites ouvrières, les mesures d'hygiène et de salubrité dans les ateliers, n'est-ce point la proclamation dans la loi de cette garantie de sécurité dont Ruskin voulait entourer la vie de l'ouvrier ; et parmi les plus récents progrès de la législation sociale, l'institution du Homestead ne doit-elle rien à qui réclamait vers 1860 que chacun pût posséder, inviolable, un petit coin du sol.

Et combien d'idées furent préconisées par lui qui, vivement combattues quand il les émettait, sont aujourd'hui banales? Faut-il regretter que Ruskin n'ait pas laissé de disciples ou d'héritier direct de sa pensée, si quelque trente années après qu'il s'est tu, cette pensée doit se retrouver vivante et active au cœur de tant d'amis lointains et inspirer tant d'initiatives progressives et de méthodes efficaces ?

Vu : *Nancy, le 30 mai 1912.*
Le Président de la thèse,
L. BROCARD.

Vu : *Nancy, le 31 mai 1912.*
Le Doyen,
E. BINET.

Vu et permis d'imprimer :
Nancy, le 1er juin 1912.
Le Recteur de l'Académie,
Ch. ADAM,
Correspondant de l'Institut.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

ANTOINE (Ch.). — *Cours d'Économie sociale.*
BOURGUIN (M.). — *Les systèmes socialistes et l'Évolution économique.*
BOUTMY (Émile). — *Le développement de la Constitution et de la Société politique en Angleterre.*
CAUWÈS. — *Cours d'Économie politique.*
CAZAMIAN (Louis). — *L'Angleterre moderne.*
CHEVRILLON (A.). — *Nouvelles études anglaises.*
DOLLEANS (Ed.). — *Robert Owen.*
DUTHOIT. — *Vers l'organisation professionnelle.*
GIDE. — *Cours d'Économie politique.*
— *Œuvres choisies de Fourier.*
GIDE et RIST. — *Histoire des Doctrines économiques.*
ISAMBERT. — *Les idées socialistes en France de 1815 à 1848.*
LECLERCQ (Max). — *L'Éducation en Angleterre.*
LÉON XIII. — *Encycliques.*
LORIN. — *Le salariat.* Notes sur la rédaction d'un code du travail.
MANTOUX. — *La révolution industrielle au XVIII^e siècle.*
MENGER (Anton.). — *Le droit au produit intégral du travail.*
METIN. — *Le Socialisme en Angleterre.*
MICHEL (A.). — *L'idée de l'État.*
MOISANT. — *L'optimisme au XIX^e siècle : Carlyle — Tennyson — Browning.*
PARETO (Vilfredo). — *Les systèmes socialistes.*
RYAN. — *Salaire et droit à l'existence.*
SCHATZ (Albert). — *L'individualisme économique et social.*
TAINE. — *Carlyle.*
— *Notes sur l'Angleterre.*
VOGELSANG. — *Morale et économie sociale.*

BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALE

BARDOUX (Jacques). — *Le mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise au XIX^e siècle : John Ruskin*. — Calmann-Lévy.

BRUNHES (H.-J.). — *Ruskin et la Bible*.

CHEVRILLON (André). — *La pensée de Ruskin*. — Hachette 1909.

COLLINGWOOD (W.-G). — *The life and work of John Ruskin*. — London, Methuen 1905.

DE LA SIZERANNE (R.). — *Pages choisies de Ruskin*, 1 vol. — Paris, Hachette 1908.

— *Ruskin et la religion de la beauté*, 1907.

GEDDES. — *John Ruskin, economist*. — Édimbourg 1884.

HARRISON (Frédéric). — *John Ruskin*. — Trad. de l'anglais par Louis BARADUC. — Paris, Mercure de France 1909.

HOBSON (J. A.). — *John Ruskin, social reformer, 1898*.

RUSKIN (John). — *Unto this last*. — Traduit par l'abbé PELTIER, introduction de H.-J. BRUNHES. — Beauchesne 1902.

— *La Bible d'Amiens*. — Traduction, notes et préface par Marcel PROUST. — Mercure de France 1904.

— *Le repos de Saint-Marc*. — Traduit de l'anglais par K. JOHNSTON. — Hachette 1910.

— *Præterita, souvenirs de Jeunesse*. — Traduction par M^me Gaston PARIS ; préface de R. DE LA SIZERANNE. — Hachette 1911.

— *Sésame et les Lys*. — Traduction PROUST, Mercure de France 1906.

— *Les sept lampes de l'Architecture ; — La couronne d'Olivier Sauvage*. — Traduction G. ELWALL.

— *La nature du gothique*. — Traduction M^me Mathilde CRÉMIEUX. — Paris, Aillaud 1907.

ŒUVRES DE RUSKIN [1]

Modern Painters, cinq volumes publiés en 1843, 1846, 1856 et 1860.
The Seven lamps of Architecture, 1849.
The Stones of Venice, trois volumes, 1851-1853.
The Political Economy of Art (A Joy for ever), 1857.
Unto this last; — Four Essays on the first Principles of Political economy, 1860-1862.
Munera Pulveris; — Essays in Political Economy, 1862-1863.
Sesam. and Lilies, 1865.
The Ethics of the Dust, 1866.
The Croun of Wild Olive, 1866.
Time and Tide by Weare and Tyne, 1867.
The Queen of the air, 1869.
Fors Clavigera, 1871-1884.
On the Old road, reprint of magazine articles, 1885.
Præterita, 1885-1889.

1. Nous n'avons point la prétention de reproduire ici la bibliographie complète de Ruskin; on la trouvera définitivement établie dans W.-A. Collingwood, *The life of John Ruskin* et en appendice à l'étude que lui a consacrée M. J. Bardoux. Nous n'indiquons ici que les ouvrages où se trouvent éparses ses idées sociales et économiques, avec l'année de leur publication. Les annotations du texte se réfèrent aux éditions de G. Allen, Londres.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

L'Homme et le milieu.

CHAPITRE I. — L'homme. Sa vie. Son éducation. Sa méthode 7

CHAPITRE II. — Les influences intellectuelles . . 29

CHAPITRE III. — Le milieu économique 44

CHAPITRE IV. — L'évolution de Ruskin. — De l'art à l'économie politique . . . 59

DEUXIÈME PARTIE

Les Idées sociales et économiques.

CHAPITRE I. — L'optimisme de Ruskin. — La religion de la vie. 81

CHAPITRE II. — La conception de l'économie politique chez Ruskin. 103

CHAPITRE III. — La valeur et la richesse. — La prospérité économique. . . . 132

CHAPITRE IV. — Le travail. — Les machines. — L'organisation du travail. . . 163

CHAPITRE V. — Le salaire. 198

CHAPITRE VI. — L'échange international. — La concurrence. — La loi de l'offre et de la demande 221

CHAPITRE VII. — Le revenu sans travail. — La rémunération et le rôle de l'entrepreneur 236

CHAPITRE VIII.— L'éducation de la consommation. 262

CHAPITRE IX. — Le rôle de l'État 287

CONCLUSION. — **L'Influence de Ruskin** . . . 309

BIBLIOGRAPHIE 329

Paris-Lille, Imp. A. Taffin-Lefort. — 12-186.